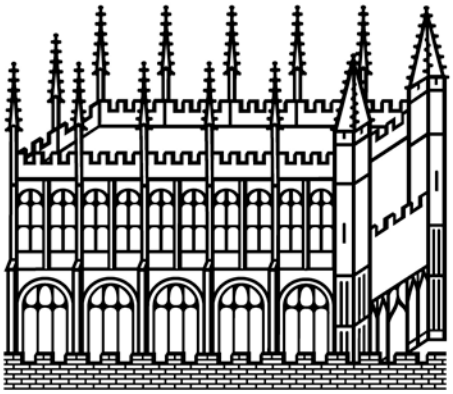


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

600 F

coll. AD 87
mq. f. d'approbation
in fine

by F.-A.-A. de La

Chesnaye-Desbois

Vet. Fr. II A. 1247

LETTRES
AMUSANTES
ET CRITIQUES.
PREMIERE PARTIE.

LETTRES
AMUSANTES
ET CRITIQUES
SUR LES ROMANS EN GENERAL
ANGLOIS ET FRANÇOIS,
tant anciens que modernes.

Adreſſées à MYLEDY W**.

Quid verum, atque decens curo, & rogo, & omnis in hoc ſum. *Horat. Lib. 1. Epit. VII.*

A AMSTERDAM,
Chez WETSTEIN & SMITH.

M. DCC. XLIII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 1 FEB 1989
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE.

MYLEDY W**, qui vit plus parmi les Sçavans, que parmi les Perſonnes de ſon ſexe, donne ſes loiſirs à la lecture des Livres agréables & inſtructifs. Le *François* & le *Latin* ſont deux Langues, qu'elle poſſéde auſſi parfaitement que la Langue Angloiſe. Juge intégre, elle ne donne point de préférence aux Ecrivains de ſa Nation ſur ceux de la nôtre. Quoiqu'en diſent MM. V.... P.... D.... & ceux qui flatteurs outrés veulent ne trouver aujourd'hui du *beau*, du *bon*, & de l'*utile*, que chez les Auteurs Anglois, elle convient que Malbranche a formé Lokh, &

Deſcartes Newton, que l'Angleterre n'a point d'Hiſtoriens comparables aux nôtres, que nos Amateurs des Belles-Lettres ne le cédent à perſonne pour l'érudition, que les Poëtes François ne ſeront jamais effacés, & que nos Romans auront toujours un avantage de ſupériorité.

Je ſuis redévable à M. K** Sçavant Anglois de m'avoir donné la connoiſſance de cette Dame, qui par ſon eſprit & ſa beauté réunit tous les agrémens de l'un & de l'autre ſexe. Je la cultive depuis pluſieurs années, & ſoit dans ſes entretiens, ou dans ſes lettres, je trouve toujours beaucoup à profiter. Curieuſe de tous les Ouvrages qui paroiſſent, & des Critiques qu'ils occaſionnent, elle m'a fait appercevoir que les Romans étoient les ſeuls, pour leſquels on avoit de l'indulgence. Elle convient, comme moi, qu'ils ne ſont pas la partie la plus utile de la Littérature, mais elle ne croit pas

cependant qu'on doive les mépriſer. En effet, ce ſeroit rendre un grand ſervice tant à ceux qui les font, qu'à ceux qui les liſent ſans goût, & ſans choix, que de les critiquer. Les Lettres qu'elle m'a permis de lui faire tenir, ſont un eſſai que je donne au Public. S'il les reçoit favorablement, je continuerai de parler de tous les Ouvrages de fictions, avec d'autant plus de plaiſir, que les Journaliſtes ne s'attachent pas à ces ſortes de Livres, à la vérité nullement intéreſſans pour la République des Lettres, mais amuſans & agréables, quand ils ſont ſpirituellement écrits.

Tous les jours il paroît de nouveaux Romans, & le ſilence que l'on garde, fait que les mauvais ſont confondus avec les bons. Ceux-ci ſont en très-petit nombre. Les autres à l'abri d'un beau titre, ſe montrent hardiment. A voir même les Amateurs de la nouveauté, qui

les courent indifféremment, on croiroit qu'ils ne ſont pas difficiles, mais ce ſeroit faire tort à leur diſcernement que de le penſer. Comme on ſe propoſe d'examiner ceux qui paroîtront, peut-être que les critiques que nous en ferons, détermineront les jeunes Romanciers à conſulter leurs forces & leurs lumiéres, avant que de rien donner au Public. C'eſt un genre d'écrire qu'on embraſſe volontiers, mais dans lequel il n'eſt pas ſi facile de réuſſir. Cette ſcience, comme les autres, demande de l'étude, du goût, beaucoup d'eſprit, & d'invention.

LETTRES AMUSANTES ET CRITIQUES

Sur les Romans en général Anglois & François, tant anciens que modernes.

A MILEDY W**

I. LETTRE.

POURQUOY, m'obligez-vous, Madame, de vous rappeller l'époque des premiers *Romans*, qui ont paru en France & en Angleterre ? M. Huet pourroit vous inſtrui-

re ſur cet article. Mais comme la matiere eſt curieuſe, & que vous ne trouvez pas chez lui tout ce qui peut vous ſatisfaire, je vais y ſuppléer de mon mieux.

Je ne prends pas à la lettre ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire la derniere fois, que j'ai eu celui de vous voir. Vous voulez que les premiers *Romans*, qu'on a vû paroître en Angleterre, ne ſoient que du tems de la Reine *Eliſabeth*. Comme c'eſt alors qu'ils ont acquis quelques dégrés de perfection, vous comptez ſans doute pour rien ceux qui les ont précédés, & vous avez raiſon.

Trop inſtruite de l'Hiſtoire de la Littérature, vous conviendrez que dans toutes les parties de l'Europe, les *Faiſeurs de Romans* ſuccederent aux *Hiſtoriens Fabuleux*, qui pendant pluſieurs ſiécles répandirent l'ignorance & la barbarie dans tout l'Empire. L'Hiſtoire du Roi *Artus*

& celle de la *Table ronde* ſont de vrais *Romans*, & vos premiers *Romans*. En remontant plus haut, *Théleſin*, *Melkin* par leurs Hiſtoires défigurées, & pleines de Fables, peuvent être mis au rang de vos premiers *Romanciers*.

Mais ces Ouvrages, comme on le lit dans l'illuſtre Auteur *du Traité de l'Origine des Romans*, furent le fruit de la politeſſe des Perſes, des Yoniens, des Grecs, & des Romains, & ne doivent leur naiſſance parmi vous & parmi nous qu'à l'ignorance & à la groſſiéreté.

Les Egyptiens Inventeurs des Sciences & des Arts, Fabuliſtes & Romanciers habiles apprirent, ou du moins donnerent l'idée à toutes les autres Nations de faire des Ouvrages remplis d'agréables fictions.* La

* Par-là je ne prétens pas faire entendre que les Egyptiens ayent donné des *Romans*, puiſqu'ils n'avoient pas l'écriture. Mais c'eſt d'eux que les Grecs ont emprunté leurs fictions & par-là les Egyptiens ſont les Inventeurs de la Romancerie.

Gréce appellée le Pays des Fables peut être auſſi nommée le Pays des *Romans*. Les Miléſiens, Peuple d'Yonie, ſubjugués par Cirus, & vivans dans un commerce étroit d'amitié avec les Grecs, leur inſpirerent le goût d'en faire. Je ne vous dirai pas que la *Cyropedie* de Xenophon eſt un des plus beaux *Romans* de l'antiquité : c'eſt cependant l'opinion de pluſieurs Sçavans, qui ne mettent pas cet Ouvrage au rang des véritables Hiſtoires.

Les Fables Miléſiennes, & Sybaritiques, quoique Ouvrages diſſolus paſſerent à Rome ſur la fin de la République, & devinrent l'amuſement d'un Peuple, qui n'avoit plus qu'une ombre d'auſtérité. Sous les Empereurs le goût pour les *Romans* devint plus général. Petrone fit ſa *Satyre Menipée*, Ouvrage où la Proſe & les Vers ſont agréablement mêlés, & que M. Huet appelle un *Roman*.

Les *Troubadours* héritiers de l'eſprit romaneſque des Romains n'ont fait qu'ébaucher, ce que bien des ſiécles après eux on a perfectionné. Ils ſont les Inventeurs de notre *Romancerie*, je pourrois même dire de la vôtre, de celle d'Eſpagne & d'Italie. Il eſt vrai que les Eſpagnols, qui diſent tenir cette Science des Arabes; les Italiens, qui croyent en avoir obligation aux Romains; & votre Nation, qui compte de fort loin des Hiſtoriens fabuleux, veulent nous diſputer cet avantage. Sur un fait que je ne puis bien éclaircir, il me ſemble que l'on peut du moins aſſurer que dans toute l'Europe on a pris nos *Troubadours* pour modéles, à moins que vous ne regardiez vos Hiſtoriens fabuleux & ceux des autres Nations, comme des *Faiſeurs de Romans.*

Mais, Madame, avez-vous, & ont-ils des Auteurs dans le genre dont il s'agit, plus anciens qu'*Hu-*

nibaldus Francus, qui vivoit du tems, ou du moins peu après Clovis? Toutes les Provinces de France dès le commencement de la troiſiéme race eurent des Ecrivains, qui compoſerent grand nombre d'œuvres mêlées d'actions Militaires, & d'avantures amoureuſes. Parmi celles qui ſont venues juſqu'à nous, pluſieurs ſont eſtimées des Connoiſſeurs. Les autres ne contenant que des fictions groſſiéres, entaſſées les unes ſur les autres ne valentpas la peine d'être lûës.

Nos Sçavans les plus verſés dans l'antiquité ne penſent pas, comme *Giraldi*, que le nom de *Roman* vient d'un mot Grec qui ſignifie force, ou valeur. Après la conquête des Gaules par Ceſar, le langage Romain y fut introduit, dans la ſuite corrompu par le mêlange du Gaulois, du Franc, ou du Tudeſque, qui n'étoit ni Romain, ni Gaulois, ni Franc, il fut appellé *Roman* pour le diſtinguer des trois.

Ce *Roman* devint la langue la plus polie, la plus ſçavante, la plus généralement entendue ; les Conteurs de Provence s'en ſervirent pour écrire leurs contes, & leurs Poëmes, qui de-là furent appellés *Romans*. Ainſi c'eſt des Provençaux que nous tenons le nom, que toute l'Europe donne aujourd'hui à ces *Hiſtoires feintes, écrites en Proſe, & avec Art, pour le plaiſir & l'inſtruction des Lecteurs.* *

Nos Faiſeurs de *Romans* ſont en aſſez grand nombre. Ces Ouvrages ſont ſi fort du goût des François, que je croirois volontiers, qu'il y a plus d'Auteurs de ce genre, que de tout autre. Toutes les ſemaines on voit de nouveaux *Romans*, qui

* Il y en a qui croyent que les *Romans* prennent leur nom de la Ville de *Reims*. La raiſon qu'ils en apportent, c'eſt que les Belges dans le Territoire deſquels eſt cette Ville, étant les plus vaillans des *Celtes* fourniſſoient par leurs actions Militaires plus d'occaſion à leurs *Bardes* de chanter leurs exploits. Mais cette étymologie n'eſt pas recevable.

paroiſſent, & de nouveaux Romanciers qui s'annoncent.

Eſt-ce une gloire pour notre Nation? La vôtre, Madame, qui n'a que des *Méditatifs*, des *Amateurs* des ſciences ſublimes, ſemble reprocher à la nôtre les aimables réveries dont elle s'occupe. J'avoue qu'en Angleterre on ne voit que des *Traducteurs*, & peu de *Faiſeurs de Romans*. Les hommes trop affairés ne ſe ſentent pas aſſez d'enjouement dans l'eſprit.

Mais vos Dames Angloiſes s'en font une agréable occupation. Mademoiſelle *Behn* par ſon *Royal Eſclave* & ſes *Fugitifs heureux*, Madame *Manley* * par ſon *Atlantis*, autrement dit les *Mémoires des Perſonnes de qualité*, Ouvrage dans lequel vous ſçavez que les intrigues amoureuſes de la Cour d'Angleterre ſont

* Il y en a qui prétendent que cet Ouvrage n'eſt pas de Madame Manley. Un Sçavant Anglois m'a aſſuré du contraire.

ingénieuſement décrites, ſont auſſi célébres parmi vous, que l'ont été en France les *Scudery*, les *Daunois*, les de *Ville-Dieu*, & que le ſont aujourd'hui les de *Gomés*, & les de *Luſſan*.

Les Dames depuis quelque tems ſont en Angleterre pour amuſer les hommes, ce que nous faiſons en France pour amuſer les Dames. Cependant vos Anglois ne mépriſent pas les *Romans*. Vous en avez pluſieurs, qui regardent l'art de les faire, comme une eſpéce d'étude, qui plaît, amuſe, inſtruit, & à laquelle on peut innocemment s'appliquer.

Un de vos beaux eſprits ſous le nom du *Chevalier de l'Oracle*, entreprit de prédire le rétabliſſement de Charles *II.* Prince exilé, dans ſon Roman intitulé *Monteleone*, qui n'eſt à la vérité qu'une Satyre de Cromwel faite de ſon vivant.

Remontons plus haut : un des

grands hommes de ſon ſiécle, un Amateur des Belles-Lettres, un Favori de la Reine Eliſabeth, le Chevalier *Philip Sydney*, Neveu de *Robert Dudley*, Comte de *Leyceſter*, n'eſt-il pas votre premier *Romancier* moderne. Du moins il mérite de l'être par ſon *Arcadia*, Ouvrage bon pour le tems, auquel la Comteſſe de Pembrok ſa ſœur peut avoir eu quelque part.

Guliwer, traduit depuis pluſieurs années par un de nos critiques, eſt au rang de vos nouveaux *Romans*; mais il ne paroît tel qu'aux yeux de ceux, qui n'ont pas la clef de cette fine allégorie. Son Auteur eſt un de vos plus habiles Ecrivains. Pour avoir fait des *Romans*, il n'a rien perdu de ſon mérite. On lui attribue *le Conte du Tonneau*, réimprimé l'année derniere en Hollande.

S'il le falloit, Madame, j'en trouverois dans votre Patrie, qu'on pourroit preſque mettre à côté des

Durfés

Durfés, des la Calprenade, des Segrais, & des Scudery. Vous-même, vous m'aideriez à vous prouver que le goût des *Romans*, n'a point fait perdre à beaucoup de vos *Studieux* celui qu'ils ont pour les Belles-Lettres. Il en eſt de même parmi nous.

Paris, où vous vivez depuis pluſieurs années, & qui par les agrémens, & les douceurs, que l'on vous y fait trouver, vous paroît une autre Londres, eſt rempli d'Ecrivains qui ſçavent faire autre choſe que des Romans. Parmi nos Auteurs les uns nous inſtruiſent, les autres nous amuſent. Nous donnons une partie du jour aux Ouvrages ſérieux, & ceux qui nous divertiſſent, n'ont que quelques momens dérobés au ſommeil. L'eſprit occupé de différentes affaires, ou fatigué par l'étude a beſoin de ce délaſſement. L'homme en charge comme l'homme d'épée, tous aiment à lire des *Romans*.

Depuis près d'un ſiécle on y voit tant d'Art & d'élégance, que les plus beaux des autres Nations, n'égalent pas les moindres des nôtres. *Aſtrée*, *Caſſandre*, *Gilblas*, pluſieurs autres en différens genres, tant anciens que modernes, ſont auſſi connus chez vous, que chez nous. La grande liberté, avec laquelle les François vivent avec votre ſexe, leur donne l'avantage de faire des *Romans*, où ils excellent pour la plûpart, & mieux, je le puis dire, que vos Anglois, les Eſpagnols, & les Italiens; & ce ſont cette politeſſe, cet enjouement qu'on leur connoît, ces airs reſpectueux, qu'ils apportent auprès des Dames, qui en leur apprenant la maniere de les attaquer, leur inſpirent mille agréables fictions, dans leſquelles on trouve un art enchanteur, dont l'attrait peut faire beaucoup d'impreſſion.

Mais un grand nombre de Da-

mes Françoiſes, plus maîtreſſes de leur cœur, que nous ne le ſommes du nôtre, accoutumées à nous voir, à nous parler, à nous entendre, ont moins à craindre de nos pourſuites. Leur inſenſibilité, qui ſouvent naît de nos attentions trop marquées, ne les quitte pas en liſant des *Romans*, dont la lecture ne pourroit leur plaire s'ils n'étoient travaillés avec ſoin.

De tout tems (je ne ſçais, Madame, ſi c'eſt parmi vous comme parmi nous) on a crié contre les *Romans*. Aux yeux de quelques *Dévots*, que le ſeul nom de *Roman* effarouche, ces ſortes d'Ouvrages paſſent pour altérer la dévotion, pour inſpirer des paſſions déréglées, & pour corrompre les mœurs. Les ames foibles, qui comme le dit M. Huet, s'empoiſonnent de tout, & ſe font un venin de tout, trouveront les mêmes écueils dans l'Hiſtoire remplie de traits pernicieux,

& dans la Fable, où les crimes ſont autoriſés par les exemples même des Dieux.

Les *Romans*, quand ils ſont bien faits, & conformes aux régles, que le bon ſens a dû preſcrire, loin d'être l'école du libertinage, font voir la vertu couronnée, & le vice puni.

Si l'on y traite dans quelques-uns l'amour d'une maniere délicate & inſinuante, c'eſt une paſſion, dont la jeuneſſe doit connoître les dangers pour les éviter. Les *Romans* ſont encore des Précepteurs muets, qui enſeignent la maniere de ſe comporter dans le monde. On y peut puiſer d'agréables Leçons, & ce n'eſt pas trop que cet agréable amuſement ſoit toléré, quand, je le répéte, on n'y trouve rien de contraire aux bonnesmœurs.

Cependant il y a de jeunes perſonnes, auſquelles il eſt dangereux de permettre de trop bonne heure la lecture de ces Livres. C'eſt à cel-

les, qui ſont chargées du ſoin de leur éducation, d'examiner ce qui leur convient, & de ne leur préſenter, que l'agréable avec l'utile, quand il eſt tems.

On ſe plaint aujourd'hui, qu'il paroît trop de *Romans*. Que ne font point de ſages Magiſtrats pour en arrêter le cours ? Ils y réuſſiroient, ſi le goût s'en perdoit parmi ceux qui les liſent. Un Auteur n'ayant plus le débit de ſes *fictions amuſantes*, deviendroit un Ecrivain utile. Votre ſexe, les trois quarts du nôtre ne liſent que des *Romans* : en faut-il d'avantage & pour encourager ces Auteurs galans, & pour en augmenter le nombre ?

Tel eſt capable de faire un *Roman*, qui pourroit donner des preuves d'une belle érudition ; mais qui n'a le tems, ni la volonté, ni ſouvent les reſſources pour s'appliquer à des études ſérieuſes. Un bon nombre de Livres choiſis, nulle inquié-

tude ſur les beſoins de la vie, ſont des conditions néceſſaires à l'homme de Lettres pour travailler avec tranquillité, comme avec ſuccès.

On en voit, Madame, en Angleterre, comme en France, qui faute d'un *Mécène* ſont contraints d'enſevelir leurs talens, ou de n'en faire paroître qu'un leger échantillon dans quelques petits Ouvrages, qui ſont quelquefois plus les enfans de la douleur que de la ſatisfaction. D'ailleurs une imagination vive & féconde peut ſans beaucoup de travail enfanter un *Roman*, dont l'Auteur eſt ſouvent mieux récompenſé, qu'il ne le ſeroit d'un Ouvrage ſérieux, mais plus utile au public, & ſur lequel il auroit blanchi pluſieurs années.

Les *François* (c'eſt une réfléxion que j'ai ſouvent faite.) Les *François*, qui paſſent pour le peuple le plus galant de l'Europe aiment tous la lecture des *Romans*, & tous ne

voudroient pas paſſer pour Auteurs des Romans. Un *Sçavant* qui dans le particulier s'en amuſe, croiroit donner des preuves d'ignorance, & laiſſer une idée deſavantageuſe de ſon mérite, ſi ſon nom paroiſſoit à la tête d'une agréable fiction.

Mais par quel caprice l'art de faire des *Romans*, *Art* que l'on porte aujourd'hui à ſa perfection ne peut-il faire honneur à tous ces grands hommes, dont les uns ſont occupés à nous donner l'Hiſtoire de tous les tems, & les autres en Mythologie de tous les peuples ?

Je vois dans les ſiécles paſſés des hommes de tous les ordres, des femmes, & des filles auſſi recommandables par leur naiſſance, que par leurs vertus, qui n'ont rien perdu de leur réputation pour avoir fait des *Romans*. L'Hiſtoire ancienne nous fournit des Philoſophes, des Prêteurs Romains, des Proconſuls, des Conſuls, & des Empereurs,

qui s'y ſont appliqués. Cette façon d'écrire ſi poliment n'a point deſhonoré de ſages Magiſtrats, dont la mémoire eſt en vénération parmi nous.

Cependant cette même façon d'écrire ſi poliment, & avec tant d'invention, & d'eſprit, a ſuſcité (vous ne l'ignorez pas) des ennemis, & des envieux au grand Auteur du Telemaque.

En Angleterre on eſt plus judicieux. Si l'Art de faire des *Romans* eſt un amuſement, dont il ſemble que votre ſexe ſe ſoit emparé, vos Sçavans ne refuſent pas leur approbation & leur eſtime à ceux & à celles, qui s'y livrent, ou qui ſe contentent de traduire d'entre les nôtres, ceux qui méritent de l'être.

Eſt-ce que vous-même, Madame, vous penſeriez à mettre en Anglois les Œuvres de notre moderne Scudery; ſi vous aviez le moindre ſujet de croire que l'agréable fruit

de

de vos loiſirs, vous fit perdre dans votre Patrie, l'eſtime, & le reſpect qui vous ſont juſtement dûs. Pour peu que votre reputation s'y trouvât engagée, un de vos premiers Sçavans, que l'Europe connoît pour être un prodige d'érudition, ne vous conſeilleroit pas d'y donner une partie de ces momens, dont vous pouvez diſpoſer en faveur de l'amuſement du cœur & de l'eſprit.

Votre jugement ſur la nature de ces Ouvrages me fait décider avec hardieſſe, que tout homme de quelque état qu'il ſoit, peut faire des *Romans*, s'il en eſt capable, & que tout *Roman* peut paroître au grand jour, quand il eſt écrit avec goût. Nos Anti-Romanciers ſe font une occupation ſecrette de la lecture de ces Livres, & ne ſont jamais des derniers à les voir. Ils ſe trouvent nés, comme les autres, pour l'agréable auſſi bien que pour

l'utile. Eſt-ce un plaiſir qu'ils doivent ſeuls goûter ? Que du moins nous le partagions avec eux.

Je connois en Province une Dame de la premiere qualité, qui pour former le cœur, & orner l'eſprit de Mademoiſelle ſa fille a mis dans ſes mains de bons *Romans*. Elle a compté par ces lectures agréables lui donner du dégout pour le vice, & de l'amour pour la vertu. Ses intentions ſe ſont trouvées remplies. Elle a le plaiſir de voir ſon illuſtre Eleve connoître de bonne heure la route que prennent les paſſions naiſſantes.

Cette jeune Demoiſelle par des exemples qui lui deviennent familiers, ne craint point pour ſon cœur. Comme dans ſes lectures elle voit tous les jours de funeſtes effets de l'orgueil, de l'ambition, & de l'amour, elle commande à ces paſſions, ou plûtôt ces paſſions (ſi j'en excepte l'amour, qu'elle ne

connoît qu'autant que le crime ne l'accompagne pas) ne trouvent nul accès chez elle.

Je vous cite, Madame, cet exemple. Ce n'eſt pas le ſeul que je pourrois trouver. D'habiles Maîtres les permettent à leurs diſciples. Pluſieurs Peres & Meres n'en croyent pas la lecture ſi dangereuſe. Cependant, comme cette Dame éclairée dont je viens d'avoir l'honneur de vous parler, il faut ſçavoir diſtinguer les bons d'avec les mauvais.

Les Romans, qui ne reſpirent que le libertinage ſont entierement proſcrits, & preſque auſſi-tôt oubliés qu'enfantés, parce qu'ils bleſſent la délicateſſe de nos mœurs. Ceux, où l'invention n'eſt pas ſimple, où les expreſſions ne ſont pas naturelles, où le merveilleux brille aux dépens de la vraiſemblance, s'ils n'ont rien de dangereux pour les mœurs, peuvent gâter le goût. Mais vos momens

vous ſont précieux ; je ſçais à quoi vous les employez utilement, & je ne puis vous rien dire de plus ſur cette matiere, que vous ne ſçachiez déja : Je ſuis avec un profond reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

A Paris ce 3. Juin 1742.

A MILEDY W**

II. LETTRE.

EN voulant aujourd'hui, Madame, que je porte mon jugement ſur pluſieurs Ecrivains modernes, qui par leurs agréables & ingénieuſes fictions, ſe ſont acquis de la réputation, vous n'avez pas refléchi à ce que vous exigez de moi. Un habile Critique en poſſeſſion depuis long-tems de citer tous les Auteurs à ſon Tribunal pourroit vous ſatisfaire ſur ce point. Cependant il me ſeroit glorieux de répondre entiérement à vos deſirs. Eſſayer d'en venir à bout, l'entrepriſe eſt hardie. N'importe, je ſens qu'il faut vous obéir, & tout hazarder pour ne pas vous déplaire.

Les Etrangers trouvent que les bienſéances ſont réguliérement ob-

ſervées dans nos bons Romans: c'eſt auſſi ce qui vous les fait eſtimer. Je vous ai ſouvent entendu dire que les *Mémoires de l'Homme de Qualité*, montrent la vertu dans tous ſes agrémens, & le vice avec toute ſa laideur: que les *Anecdotes de la Cour de Philippe Auguſte*, enſeignent à la jeuneſſe le ſçavoir-vivre & la politeſſe : vous avez trouvé dans les *Journées Amuſantes & les Cent Nouvelles*, beaucoup de ſentiment: vous regardez le *Siége de Calais*, comme un excellent portrait de l'Amour le plus parfait, & le plus épuré: ceux qui font d'ingénieuſes critiques vous inſtruiſent autant qu'ils vous plaiſent : & *Marianne*, & le *Payſan parvenu* vous ont paru développer les ruſes de l'eſprit & du cœur.

Maniére crire de de M...

M. de M*** Auteur de ces deux derniers Ouvrages, dans ſa façon de peindre les caractéres peut être pris pour un Modéle. Il entre beau-

coup de délicateſſe, & de vérité dans ſes portraits. Si ſa diction n'eſt pas naturelle, elle eſt ingénieuſe & les ſujets qu'il traite, quelques indifférens qu'ils ſoient, deviennent intéreſſans entre ſes mains.

Que M. de M*** me permette ici d'être le ſimple hiſtorien de ſes penſées. Dans ſon *Payſan parvenu*, je les trouve ſi heureuſes & ſi naturelles, qu'il n'eſt perſonne qui ne ſe croye à portée de les imaginer, mais perſonne, qui ne fut embaraſſé de les mettre au jour. Quelle merveilleuſe facilité ne montre-t-il pas à produire ſes différens Interlocuteurs ? Quel eſt leur langage ? On diſtingue aiſément le diſcours de la Campagne, & celui de la Ville. On s'apperçoit du changement, qu'opére dans un Villageois l'uſage & la fréquentation de perſonnes d'une éducation plus cultivée. Les dégrés en ſont ſi marqués, qu'il

n'a pas beſoin d'avertir ſon Lecteur, que l'homme, qu'il introduit ſur la ſcéne, eſt né avec toutes les diſpoſitions néceſſaires pour devenir quelque choſe.

Voilà pour l'eſprit: quant au cœur les mouvemens en ſont maniés avec une délicateſſe infinie. Qu'un Païſan devienne amoureux, le cas eſt ordinaire; mais qu'une perſonne d'un certain rang, & d'un bien raiſonnable penſe ſérieuſement à s'unir à un Païſan, le cas eſt rare. L'intrigue eſt conduite à ſa perfection. Les difficultés n'y manquent pas. Les Parens, les Amis, le Directeur même y joüent leurs rôles; & dans les tableaux de ces différens perſonnages. M. de M*** ſi ſçavant dans l'art de peindre les caractéres a épuiſé ce qu'il y a de traits les plus fins.

La paſſion du Païſan pour ſa Maîtreſſe eſt admirablement bien décri-

te. Sa naiſſance, ſes progrès, ſes petites avantures, tout tend à fortifier l'ame de ſa future dans la bonne volonté qu'elle a de le rendre heureux, il eſt plein de reconnoiſſance, & d'amour. Ce n'eſt qu'ardeur, & que reſpect, mais reſpect, qui n'excluë point ces libertés permiſes entre perſonnes qui s'aiment & qui doivent s'unir pour toujours. La Dame y prend gout. Elle y répond effectueuſement, & en dévote. Les jalouſies, les coups d'œil ſont employés avec beaucoup d'art & de circonſpection.

Quelle intelligence, & quels agrémens M. de M*** n'a-t-il point répandu ſur un Ouvrage qui ne ſembloit promettre que du médiocre! C'eſt avec juſtice qu'on peut dire de lui, qu'il imite le feu, qui n'éclate pas tout d'un coup, & qui commence par un peu de fumée. Son début eſt ſimple & uni, mais

il éblouit, & étonne dans la ſuite. *

Ce Païſan parvenu eſt un Ouvrage, qui a paru avant que vous fuſſiés arrivée en France, & comme je crois qu'il eſt nouveau pour vous, peut-être que mes réfléxions vous feront plaiſir, du moins elles vous donneront envie de le lire avec attention. Dans tous les tems, Madame, on s'eſt déclaré pour un Ecrivain, qui ſans faire beaucoup de bruit, ſait gracieuſement tromper ſes Lecteurs. C'eſt alors que le Public toujours avare de ſes éloges les diſtribue à pleines mains. Au reſte comme dans ces ſortes de productions il ſeroit à ſouhaiter que toutes les parties en fuſſent auſſi parfaitement remplies, il faut avouer qu'il y en a quelqu'une, où M. de

* Non fumum ex fulgore, ſed ex fumo dare lucem,
Cogitat, ut ſpecioſa de hinc miracula promat.
Horat. Art. Poet.

M*** n'a pas laiſſé de ſe négliger, ſur tout dans la liaiſon des événemens auſſi-bien que dans l'œconomie générale de l'Ouvrage. A chaque épiſode on cherche envain le chemin, qui conduit l'un à l'autre, ſans compter que pluſieurs pé chent contre la vrai-ſemblance.

La Réponſe de M. de M*** ne ſurprendra point s'il tire ſa juſtification de la rapidité de ſa compoſition. La premiere partie fut preſque auſſi-tôt enlevée qu'imprimée. La ſeconde, qui ſuivit de près la premiere, ſe fit beaucoup deſirer, & on attendoit les deux autres, ſi on oſe le dire, avec fureur. Le moyen de perfectionner ! Que le Public altéré de pareilles nouveautés s'en raſſaſie comme de ſimples amuſemens, mais qu'il ne ſoit pas aſſez injuſte pour y chercher la derniere & la plus ſcrupuleuſe exactitude.

Je ne touche point au reproche fait depuis longtems à M. de M***

de commencer beaucoup & de finir peu de choſe. Il ſeroit peut-être encore plus dangereux de s'en plaindre trop amérement, & l'on ſeroit aſſez ſevérement puni, ſi pour être à l'abri de la critique il ſe condamnoit au ſilence.

Maniére d'écrire de M. l'Abbé P...

L'Auteur des *Mémoires de l'Homme de Qualité* eſt un Ecrivain qui ne vous eſt pas inconnu, & dont les productions ont dû vous plaire. Si nous lui ſommes redevables de pluſieurs *Romans* élégamment & ſolidement écrits, c'eſt à votre païs, Madame, qu'il doit l'invention de la plûpart de ſes Ouvrages. Ils ſont plus ſuivant le goût de votre nation, que de la nôtre, des Hiſtoires ſanglantes, remplies d'événemens extraordinaires, & incroyables, ſe ſuccédent les unes aux autres. Un Anglois en eſt peu touché, mais un François ne les peut lire ſans frémir.

Voilà les différentes impreſſions,

que ſont les œuvres de M. l'Abbé P**. Il s'eſt fait une étude de connoître le génie, & le caractére de vos concitoyens, avec leſquels il a long-tems vécu. Ses portraits plairont toujours à vos connoiſſeurs, mais ils ne ſont pas généralement goutés par les nôtres. Il y a trop peu de vrai-ſemblance, & nous le trouvons trop hardi dans ſes fictions. Je ne vous parlerai point de négligences, qui paroiſſent dans ſes écrits. On ſçait que l'Abbé P** peut écrire, quand il veut s'en donner la peine. Sa *Belle Grecque* eſt le moindre de tous ſes Romans. Mais Apollon ne tient pas toujours ſon arc bandé.

On lui reproche de nous avoir défiguré l'Hiſtoire de *Marguerite d'Anjou*, & celle de *Guillaume le Conquérant*. On trouve à la tête de la derniére une longue & ſtudieuſe préface, qui en impoſe. Mais pourquoi vouloir tromper le Public &

la poſtérité ? Que ne nous donne-t-on pour Hiſtoire, ce qui eſt Hiſtoire, & pour Roman, ce qui n'eſt que Roman. M. l'Abbé P ** n'eſt pas le ſeul d'entre nos Modernes, qu'on doive mettre au nombre des *Hiſtoriens Fabuliſtes* ; pluſieurs Hiſtoires miſes au jour depuis quelque tems, embellies de mille fictions, & écrites dans le même goût ont acquis à leurs Auteurs le même titre d'*Hiſtoriens Fabuliſtes*. Ces contes joliment imaginés, & preſentés au Public ſous le beau nom d'Hiſtoire font un tort infini à la vérité, qui eſt le caractére eſſentiel de l'Hiſtoire.

Ce que je dis de M. l'Abbé P** n'ôte rien de ſa grande réputation. Il ſçait écrire, il penſe, il donne du ſentiment à tous les perſonnages, qu'il introduit. Les Héros de ſes Romans ſont de parfaits Héros en tendreſſe. L'amour dont il les enflame, eſt une paſſion belle, noble & délicate, qui après bien des tra-

verſes, triomphe dans preſque tous ſes Romans, ſous les loix d'un paiſible himen, & pour tout dire, ſes Ouvrages peuvent être lûs de tout le monde. Comme il connoît parfaitement les mœurs & le caractére de la Nation Angloiſe, on pourroit dire qu'il eſt un de vos *Romanciers Modernes*, & un des nôtres, parce qu'il a mis en notre Langue, tout ce que l'Angleterre a pû lui fournir de matiéres. Son eſprit, ſa grande politeſſe vous le font eſtimer; en cela vous faites voir votre penchant à rendre juſtice au mérite, que vous trouvés chez les perſonnes qui vous ſont connues.

Maniére d'écrire de M. le Chevalier de M...

Que vous dirai-je, Madame, de M. le Chevalier de M** qui s'eſt fait connoître par une multitude de *Romans*? Nulle plume plus féconde que la ſienne: point d'imagination ſi forte. La *Païſanne parvenue* eſt un de ſes Ouvrages les mieux travaillés. Suivant l'avis que donne

Martial, mais dans un autre ſens, de ne pas trop affecter de plaire *, il ſe pique de négligence, & ſa vivacité ne lui permet pas de retoucher ce que ſon eſprit enfante avec une facilité peu commune. *Ses mille & une Faveurs*, Ouvrage long-tems deſiré & long tems annoncé, parurent l'année derniere. Je ne les connois pas aſſez pour vous en parler. Si M. le Chevalier de M** vouloit regarder le public comme digne de ſes attentions, & de ſes ſoins, il pourroit encore l'amuſer plus agréablement qu'il ne fait.

Maniére d'écrire de M... de C...

Je ne puis vous parler dans cette Lettre de tous nos faiſeurs de *Romans*. Il y en a qui me ſont inconnus. Les autres, ſi j'en excepte quelques uns, ne ſont pas dans une haute réputation. Mais M. de C*** célébre par quelques jolis Ouvrages, dont il a régalé la cour & la

* Cupias non placuiſſe nimis. *Mart. Lib.* VI. *Epiſt.* 29.

ville,

ville, mérite ici d'avoir ſa place. Il a pour bien écrire ce fonds de belles connoiſſances, qu'Horace exige *. Il cherche tous les jours à ſe ſurpaſſer par l'invention, & par le ſtile. Mais l'affectation qu'il a quelquefois de vouloir trop plaire, me paroît être un défaut, puiſqu'elle le jette dans le rafinement, & que le rafinement le conduit ſouvent à ne ſe pas faire entendre. Auteur le plus galant que nous ayons, il s'eſt fait une étude de nous donner de belle proſe, & faiſant valoir des bagatelles, il s'attache à leur donner du poids. Mais la jeuneſſe ne peut pas lire ſes ouvrages ſans danger. Malgré tous ſes talens je le trouve un Ecrivain inférieur à ceux, qui peuvent amuſer agréablement ſans bleſſer l'imagination. Quel bruit n'a pas fait en France, & en Angleter-

* Scribendi rectè ſapere eſt & principium, & fons. *Horat. Art. Poet.* v. 309.

re le *Sopha* qu'on lui attribue ; vous le trouvez inférieur à ſes autres Ouvrages, & je crois que vous ne vous trompez pas. En pluſieurs endroits il eſt ſpirituellement & trop tendrement écrit. C'eſt tout ce que je puis vous en dire.

Mais me convient-il de chercher des imperfections dans un Ecrivain, qui ſuivant l'éloge que lui donne ſes partiſans, n'a rien fait de médiocre ? Ce ne ſont que les beaux génies dont on ſe fait une étude d'examiner ſcrupuleuſement, les écrits & la critique qu'on en fait, ne doit pas leur déplaire. Je ſuis avec tout le reſpect que je vous dois,

Votre très-humble & très-obéïſſant Serviteur.

A Paris, ce 21. Juin 1742.

A MILEDY W**

III. LETTRE.

QU'eſt-ce que *Pamela*, Madame? Selon quelques-uns ce ſont des Lettres Monotones, qui compoſées avec tout le froid qu'on reproche à vos Inſulaires, ont pris naiſſance ſur les bords de la *Seine*, & ne doivent leur origine, qu'à quelque *Anglico François*, qui pour avoir voulu copier les mœurs de votre Nation, en a fait un ridicule aſſortiment. Sur Pamela.

Selon d'autres, c'eſt la traduction d'une Hiſtoire écrite, & arrivée il y a trente ans ſur les bords de la *Tamiſe*. Qui peut être mieux inſtruite que vous de cette anecdote? Vous êtes en commerce de Lettres avec pluſieurs de vos Sçavans; & M. K**, dont nous at-

tendons le retour avec impatience eſt bien capable de ſatisfaire votre curioſité & la mienne au ſujet de *Pamela*.

Mais je viens d'être éclairci ſur ce point : & ſelon le rapport d'un de vos *Jacobites*, qui depuis bien des années fait ſon ſéjour en France, *Pamela* paſſe dans mon eſprit pour un *Etre de raiſon* ſorti du cerveau flegmatique d'un de vos Philoſophes de Londres. A tort on attribuë l'Ouvrage à quelque Auteur de Paris. Tout mauvais Ecrivain, qu'il ſeroit, il n'auroit pû s'empêcher d'y gliſſer de nos façons françoiſes. M. de la R** a connu le Seigneur Anglois, qui ne pouvant faire une Maîtreſſe de la femme de chambre de feuë Madame ſa mere, fut contraint d'en faire ſon épouſe. Ainſi l'Hiſtoire pour le fonds eſt vraye. Mais toutes les circonſtances, qui l'accompagnent, du moins pour la plûpart, ſont de

l'imagination de l'Auteur.

Examinons-les, Madame. La Préface de l'Editeur Anglois, & deux Lettres, qui font l'éloge de celles de *Pamela* vont être la matiere de mes réfléxions, & avec l'impartialité, que vous me connoiſſez, je vais rendre juſtice à l'ouvrage, auquel, comme il eſt Anglois, je ne doute pas que vous ne vous intéreſſiez.

Je n'ai qu'un mot à dire du Traducteur. Il nous apprend que *Pamela* a rencontré des Cenſeurs en Angleterre, mais qui ne ſe ſont pas fait le même honneur, que ceux, qui dans le ſiécle paſſé ſe donnerent la peine de critiquer le *Cid*. Quelle différence auſſi du *Cid* à *Pamela* ! L'un eſt-il à comparer à l'autre ? Et un *Roman* fort uniment écrit, rempli d'ennuieuſes fadaiſes mérite-t'il qu'on réleve ſes défauts avec le même eſprit, qu'on a tâché d'en découvrir dans une

TAYLOR I
OXF

Tragédie, qui fera toujours l'admiration des Connoiſſeurs ? Il ſeroit glorieux pour l'Auteur du *Roman Anglois* de ſe voir égalé au célébre Auteur du *Cid*. Mais le Traducteur me paroît un peu trop prévenu en faveur de l'Ouvrage qu'il vient de nous traduire.

Paſſons à la Préface de l'Editeur. Elle contient des maximes, qu'on a, ſi nous voulons l'en croire, exactement ſuivies dans la compoſition de *Pamela* : C'eſt ce que je ſuis curieux d'examiner. La premiere de ces *maximes* eſt qu'un Roman doit *divertir, & plaire, & en même tems inſtruire & cultiver l'eſprit & le cœur des jeunes gens, de l'un & de l'autre ſexe*. Pamela n'a ni *diverti*, ni *plû* ; les perſonnes, qui ont le plus de goût pour ces ſortes d'Ouvrages, l'ont acheté, comme ils acheterent tous les autres *Romans*, à deſſein de s'en amuſer, mais preſque toutes ſe ſont fort en-

nuyées en le liſant. J'en connois qui n'ont fait que le parcourir.

Un célébre Académicien, juge équitable de tous les différens Ouvrages d'eſprit, en loüant *Pamela* ſur ſa conduite, a blâmé l'Auteur de ſa trop grande prolixité, & de ſes négligences. Nos Dames, ſentant dès le premier Volume l'ennui que ces Lettres inſpirent, ne les ont lûës qu'en bâillant, & frappées d'une vertu purement imaginaire, en déſapprouvant la fauſſe ſimplicité de l'*Héroïne Angloiſe*, elle ont bien voulu prendre part à ſon triomphe.

Toutes, pour apprendre à l'Auteur des Confeſſions du Comte de** qu'elles aiment la vertu, toutes ont *Pamela* ſur leur toilette, & ſe font gloire de lui donner leurs ſuffrages, peut-être autant par bienſéance, que par inclination. Ainſi, Madame, *plaire* & *divertir* n'eſt point ce que fait *Pamela*, puiſque j'apprend

du Public (car je me compte pour rien) qu'il a fort *ennuyé*.

Cet Ouvrage *n'inſtruit*, & ne *cultive* pas mieux l'*eſprit & le cœur* des jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe. Je vois dans *Pamela* une petite perſonne, qui n'a pas la *ſimplicité* que l'Auteur lui prête. En effet une fille, qui a beaucoup lû, qui cite dans ſes Lettres des fragmens de l'Hiſtoire, & de la fable, qui raiſonne en Phiſionomiſte, ſur le caractere de trois Dames, qui rendent viſite à ſon Maître, qui rit *ſous cape*, quand on la louë ſur ſa beauté, n'eſt-elle qu'une ſimple fille ?

Aimant les douceurs, qu'on lui compte, ſe donnant le plaiſir d'en faire part à ſes parens, extrême dans ſes éloges, emportée dans ſes invectives, curieuſe de ſes ajuſtemens, n'étant pas toujours fâchée des pourſuites du Milord, peut-être n'affectant une vertu ſauvage, que

que pour mieux arriver à ſon but, elle n'a pas cette belle *ſimplicité* qu'on lui donne. Elle inſtruit à la verité ; mais qui ? des filles de ſon eſpece à bien ménager la paſſion que des hommes au-deſſus de leur état peuvent concevoir pour elles. Voilà comme *Pamela* peut *cultiver le cœur & l'eſprit des jeunes gens*, non pas des deux ſexes, mais du ſien ſeul.

La ſeconde maxime que l'Editeur établit en faveur de *Pamela* eſt qu'elle *inculque les principes de la Religion & de la Morale, d'une maniere ſi aiſée, & ſi touchante* qu'elle *les rend agréables & utiles aux Lecteurs peu avancés en âge, & dignes cependant de l'attention des perſonnes d'un âge plus mur, & d'un eſprit plus cultivé*. J'avouë que Pamela inculque les principes de la Religion, & de la Morale, mais je ne trouve pas que ce ſoit d'une maniere ſi aiſée, & ſi touchante qu'elle les

rende agréables, & utiles aux jeunes Lecteurs, comme à ceux d'un âge plus mur, & d'un eſprit plus cultivé. *Pamela* n'a juſques à ſon mariage, que des groſſieretés dans la bouche, ou ſi elle garde le ſilence, au moindre attouchement du Milord, on la voit tomber en foibleſſe. Encet état je la trouve heureuſe d'avoir à ſes côtés, Madame Jerwis, & d'en être quitte pour des baiſers, & des attouchemens, qui redoublant ſes ſyncopes ne doivent pas inculquer les principes de la Religion, & de la Morale d'une maniere auſſi aiſée, & auſſi touchante, que l'Editeur s'en eſt flatté.

Une perſonne d'un âge mur, & d'un eſprit cultivé ne trouvant pas beaucoup d'art dans les manieres avec leſquelles & le Mylord attaque, & Pamela ſe défend, n'en doit pas être touchée. Une imagination jeune & vive, qui ſaiſit tout

ce qui frappe les ſens, y peut trouver quelque plaiſir, & je crois ne rien avancer de trop en diſant que Pamela à cauſe de quelques expreſſions trop naturelles peut avoir des Lecteurs, qui ne liront pas ſes Lettres avec toute la tranquillité, que l'Editeur veut qu'elles inſpirent.

Preſſer avec force les devoirs réciproques des peres & des enfans, & ceux auſquels la Societé civile engage tous les hommes, depuis ceux du plus bas étage, juſques aux perſonnes d'un rang le plus relevé, eſt la troiſiéme maxime, qui doit ſe trouver pratiquée dans Pamela. Ses parens s'acquittent avec zele des devoirs de pere & de mere, Pamela de ſon côté, qui ne les oublie pas, remplit à leur égard toutes ſes obligations. Les avis qu'elle en reçoit ſont dignes de ces bonnes gens ; mais les minuties dans leſquelles cette fille entre pour leur faire ſçavoir la

régularité de ſa conduite, ſont à mes yeux d'un inſuportable détail. L'argent qu'elle leur envoye, le linge qu'elle leur deſtine, fait autant l'éloge de ſa vanité que de ſa reconnoiſſance.

Si *Jonathan*, Sommelier, *Longman* Maître d'Hôtel, *Williams*, jeune Miniſtre, rempliſſent à l'égard de Pamela les *engagemens de la Société civile*, leurs attentions ſi marquées me paroiſſent équivoques. Les deux vieux domeſtiques la trouvent belle & aimable. Williams autant par amour que par pitié déteſte toutes les cruautés exercées ſur elle par l'infâme *Jewkes*. On conſole, on ſoulage, on cherche à faire plaiſir à ce que l'on aime. La Beauté affligée trouve toujours dans ſes diſgraces de tendres Protecteurs: C'eſt ainſi que *Jonathan*, *Longman*, *Williams* rempliſſent à l'égard de *Pamela* les engagemens de la Societé civile,

Pour Madame *Jerwis*, ſi officieuſe à ce qu'il paroît, elle jouë un perſonnage que je ne puis bien définir. Dans des momens je la vois la gardienne de la vertu de Pamela, dans d'autres j'apperçois, qu'elle s'entend avec le Milord, que même elle lui facilite toutes les occaſions de venir à bout de *Pamela*. C'eſt là ſatisfaire d'une façon bien particuliere aux *engagemens de la Société civile*.

L'Editeur nous dit, Madame, que Pamela (c'eſt ſa quatriéme maxime) *peint le vice des couleurs les plus propres à en inſpirer de l'horreur*, & met *la vertu dans un ſi beau jour qu'elle la rend véritablement aimable*. Si cela eſt, je commence à croire que le Traducteur n'a pas rendu toutes les beautés de l'original Anglois. Je ne trouve point dans ſa traduction des couleurs propres à inſpirer de l'horreur. *Il me baiſa de force au cou*, dit Pamela dans pluſieurs

de ſes Lettres, *& à la bouche, il mit la main dans mon ſein, &c.* Ces ſortes d'expreſſions trop naïves, & ſouvent répétées font un détail aſſez plaiſant. Elles n'inſpirent point de l'horreur pour le vice. La vertu de Pamela ſeroit véritablement aimable, ſi elle étoit couverte du voile de la modeſtie. La gloire de paſſer pour *vertüeuſe* la charme autant que d'être *vertueuſe*. Chez le Mylord on ne la louë que ſur ſa beauté, *Longman* & *Jonathan* ne la complimentent point ſur ſa ſageſſe. N'eſt-ce pas un rafinement d'amour-propre que de faire valoir dans ſes Lettres juſqu'aux plus petites particularités de ſa vie ?

Dans un *Roman* on doit trouver des *caracteres vrais & bien ſoutenus* : c'eſt la cinquiéme maxime. Ceux qui ſont tracés dans *Pamela*, ne m'ont pas paru tels. Celui de Pamela eſt aſſez difficile à connoître. La ruſe, l'artifice y entre pour

quelque choſe. Une vertu, mais je ne ſçai quelle vertu de temperamment, la fait mal combattre, & pour la faire trop long-tems combattre, ſon caractere n'eſt ni vrai, ni proprement ſoutenu. Celui du Mylord n'eſt pas plus avantageux; ce Seigneur Anglois manque à l'éducation qu'il a reçue, en n'ayant dans la bouche que des expreſſions baſſes.

En Angleterre, Madame, j'entends parmi le monde poli, les Amants traitent-ils leurs Maîtreſſes, de *ſottes*, de *ſalopes*, *&c.* Si le caractere du Mylord eſt tracé d'après nature, mais je n'en crois rien, il faut avouer que dans la Grande-Bretagne on fait groſſierement l'amour. Comme il faut que *Pamela* triomphe, je ſens que le caractere de ſon Maître ne doit pas être des plus brillans. C'eſt un jeune homme, qui ne ſçachant pas la belle maniere d'attaquer un cœur, eſt

comme un Ecolier devant *Pamela*; qui ſe défendant en *Dévote*, le mene plus loin qu'il ne penſe, & il doit être honteux pour lui de n'avoir pas connu d'abord que par les menaces & la violence, on ne vient preſque jamais à bout de rien.

Jonathan & *Longman* ne ſont pas des perſonnages aſſez intéreſſans pour chercher à vous débroüiller leurs caracteres, je vous les ai déja fait connoître. Celui de la *Jerwis* n'approche pas de la vraiſemblance. Quant à celui de la *Jewkes*, il eſt déteſtable. Cette infâme, à qui *Pamela* eſt confiée révolte le bon ſens. L'Auteur fait de cette femme un caractere brutal pendant qu'il devroit être doux & engageant. Pour ſéduire il faut de l'adreſſe dans l'eſprit, non de la mauvaiſe humeur. Nos intriguantes, parce qu'elles n'ont rien qui puiſſe effaroucher, ont la ſatisfaction de réuſſir preſque toujours dans leur né-

gociations amoureuſes.

Le caractere de Williams eſt plus *vrai*, & le mieux *ſoutenu*. Ce jeune Miniſtre en ſe rendant néceſſaire, en profitant de l'abſence du Milord pour tâcher de ſe faire aimer de la triſte & affligée *Pamela*, n'a fait que ce que font preſque tous ces Meſſieurs, qui ſous prétexte de vouloir proteger l'innocence opprimée, abuſent adroitement de la confiance qu'on peut avoir en eux.

Je ne vous parlerai point de *Myledy Dawers*, qui dans le procédé qu'elle tient avec *Pamela*, ne ſent nullement ſa femme de condition. Elle ſe laiſſe aller à des extravagances qui ne ſont pas même pardonnables dans une femme du commun. C'eſt une folle que l'Auteur a voulu nous peindre, & non une Dame qui entêtée de ſa grandeur & de ſa naiſſance en ſoûtient les prérogatives par des airs nobles, un dé-

hors impoſant, des termes ménagés, mais pleins de mépris, & des reprimandes aſſaiſonnées d'une critique fine & polie.

Suivant la ſixiéme maxime, je cherche dans cet Ouvrage les *incidens fâcheux* qui naiſſent des *cauſes*, qui ſont *naturelles*, & qui excitent la *compaſſion par des motifs convenables*. Le ſeul qui m'ait le plus frappé eſt la détention de *Pamela*. Mais eſt-il probable que le Milord ait pu ſe ſervir d'un ſi bas ſtratagême pour réuſſir dans ſon entrepriſe. ? Quel droit a-t-il ſur *Pamela*, pour faire accroire à *Williams* par une Lettre, qu'il la lui donne en mariage, s'il peut s'en faire aimer? Eſt-ce que les Domeſtiques en Angleterre ſont des Eſclaves, dont on puiſſe diſpoſer, comme de ſon propre bien ? Vouloir faire naître de l'amour entre ces deux jeunes gens, pour les en punir enſuite, profiter de la foibleſſe de l'un, & de la confiance

de l'autre, pour les perdre, c'eſt agir contre toute probité. Je n'en cherche pas dans la *Jewkes*; mais j'en voudrois trouver dans le Milord. Enfin, *Williams* injuſtement mis en priſon, *Pamela*, qui fait tous ſes efforts pour s'échapper; ſa chute, ſon déſeſpoir qui la porte preſque à ſe précipiter dans le vivier, ſont des *incidens*, qui ne me paroiſſent pas plus naturels, que les *foibleſſes fréquentes*, où l'Auteur a recours pour mettre l'innocence de ſon héroïne à couvert.

L'Editeur veut encore que dans *Pamela* (c'eſt ſa ſeptiéme & derniere maxime) *l'homme riche apprenne l'uſage qu'il doit faire de ſes biens*, que celui qui eſt dominé par *ſes paſſions ſçache la maniere de les vaincre*, & le *Débauché* celle de *réformer ſa conduite de bonne heure & avec honneur*. L'Homme riche n'a pas beſoin d'un modéle tel que le Milord. Il y a une maniére d'offrir &

de donner noblement que ce Seigneur n'a point connue avant ſon mariage, & une façon de ſe faire aimer ſans prodiguer des richeſſes, bien plus ſures qu'une généroſité mêlée d'extravagance, d'injures, & de mille inégalités.

Que celui qui veut vaincre ſes paſſions, ne cherche pas un objet tel que *Pamela*. Toute Maîtreſſe que l'on a devant les yeux, au lieu de les éteindre, ne fait que les enflamer par ſa préſence. Dans de certains momens de délire comme Milord. B * *, on ſe croit tout permis l'amour extravague, & un débauché loin de réformer ſa conduite en ſe trouvant ſeul avec une fille toujours évanouie, & ſans défenſe au moindre attouchement, ne connoîtroit plus l'honneur.

Vous voyez, Madame, que les propres *maximes*, dont l'Editeur s'eſt ſervi pour reléver le mérite de *Pamela*, ſont les mêmes que

j'ai employées pour vous en faire connoître les défauts. Etoit-il convenable qu'après la mort de ſa Maîtreſſe elle reſtât avec ſon jeune Maître ? s'appercevant que ſes charmes commençoient à faire quelque impreſſion ſur le cœur de ce Seigneur, ne devoit-elle pas ſe retirer ? ni veſte à broder, ni toute autre choſe ne pouvoit être capable de la retenir, puiſqu'on en vouloit à ſon innocence. Conduite autre part que chez ſon Pere, eſt-ce que ſur ſa route elle n'a rencontré perſonne, de qui elle put implorer l'aſſiſtance ? En Angleterre enleve-t-on impunément des filles de force ? Voilà des incidens que l'Auteur eut pu rendre plus vrai-ſemblables. Son *Roman* en eut été plus parfait.

Les Lettres de *Pamela* réduites à un tiers, dépouillées de tout ce qu'il y a de bas, de groſſier, de peu croyable, euſſent compoſé le plus joli *Roman*, qui eut paru de-

puis long-tems. A la gloire de votre Nation, *Pamela*, Madame, eut trouvé par tout des Approbateurs. Le ſtyle uni de l'Auteur étant plus concis, eut été lû ſans peine ; au défaut des ornemens de la diction on ſe ſeroit contenté de trouver des portraits vrais. *Pamela* eût eu l'avantage de plaire, ſi l'ouvrage eut été manié avec délicateſſe.

La Préface de l'Editeur m'en a impoſé. Voyant les fondemens ſur lequel il a bâti ſon *Roman*, avant que de l'avoir lû je le trouvois déja ſupérieur aux ouvrages des quatre Auteurs célébres, dont je vous ai parlé dans ma ſeconde Lettre. Je me diſois, comme l'Angleterre eſt aujourd'hui l'émule de la France pour ce qui regarde les Sciences, & les beaux Arts, elle va auſſi l'égaler dans la maniere aiſée & polie de faire des *Romans*.

Deux Lettres, qui ſont après cette Préface, & qui font l'éloge

entier de l'Ouvrage ont achevé de me confirmer dans la bonne opinion, que j'en avois conçue. Mais s'il eſt naturel à un Auteur d'être perſuadé que ce qu'il fait eſt du moins paſſable, je ne comprend pas comment des amis, & des amis éclairés, peuvent porter la flatterie, juſqu'au point de lui cacher tous les défauts, qui ſe trouvent dans ſon ouvrage. Une amitié ſi grande, mais qui fait un tort infini à l'Auteur, ne peut prévenir qu'un Public ignorant.

Le premier Apologiſte des Lettres de *Pamela* releve *l'agréable ſimplicité du ſtyle, la clarté, & la juſteſſe de ſes expreſſions.* Il le fait paſſer pour un *modéle dans ſon genre, & comme un modéle, qu'on n'a point encore eu juſqu'à préſent.* Quel modéle ! Madame, s'il en ſert à vos Ecrivains Anglois, il faut avouer que l'Ouvrage a beaucoup perdu d'être traduit. Mais pourroit-il être

défiguré, juſqu'au point, qu'on nous l'eut rendu ridicule ? Un Traducteur quelque médiocre qu'il ſoit, ne peut rien changer au fond de l'Ouvrage ; & s'il n'eſt pas capable d'en rendre toutes les beautés, du moins en fait-il paroître quelques-unes, qui font juger des autres ; qu'ai-je à conclure de cet éloge ? que le goût de votre Nation, eſt tout différent de celui de la nôtre.

Je ne vois pas que les *circonſtances* en ſoient *intéreſſantes, & pour ceux qui vivent dans la baſſeſſe, & pour ceux qui vivent dans la grandeur.* Les *bienſéances* n'y ſont pas ſi bien *gardées*, qu'on veut nous le faire accroire. Rien n'y porte, comme vous l'avez vû à remplir *les devoirs de la Société civile.* Pour que le ſtyle fut *proportionné au caractere des perſonnes qui paroiſſent ſur la ſcéne*, il faudroit que le Milord & Pamela, qui ſont les perſonnages

ges intéreſſants, tinſſent un langage conforme à l'éducation, qu'ils ont reçue l'un & l'autre.

On nous donne ce *Roman*, comme un *Ouvrage qui plaît & inſtruit toujours en même tems.* A la bonne heure, s'il a eû cet avantage à Londres, mais à Paris, je le répéte encore, il ne s'eſt pas fait lire avec ce plaiſir que donne un Livre bien écrit. On n'y voit pas *le vice & la vertu* peints avec les couleurs qui leur conviennent, & la *Religion*, pour la rendre aimable n'y *eſt pas repréſentée dans ſa beauté naturelle.* Je lui trouve, je ne ſçais quel air farouche, ſombre, triſte, & rebutant, elle y paroît ſans *dignité*, & ſans *nobleſſe.*

Cependant je conviens avec l'Apologiſte, que le Livre peut être lû *dans toutes les familles, principalement dans celles, où il ya de jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe.* Mais avec précaution dans pluſieurs en-

droits, où les termes ne ſont pas ménagés. S'il occupe une *place dans la Bibliothéque des Lecteurs les plus curieux, & les plus policés*, ce ne ſera jamais que parmi les *Romans*, qui ont le ſort d'être mangés par les vers, & gatés par la pouſſiere. Ceux qui lui voudront faire plus d'honneur, ne le feront pas en conſidération des beautés qu'ils y auront trouvées, ce ne ſera que parce que Pamela eſt une fille forte, ſage par tempéramment, ou par adreſſe, qui apprend à ſes ſemblables à devenir comme elle, un *Dragon de vertu*, & dont il eſt bon de ſçavoir le manége.

L'Auteur, à ce que nous dit ſon ami, a fait quelques changemens à ſon Ouvrage. Les déguiſemens des noms, des perſonnes, & des lieux étoient les moindres de ceux, qu'il avoit à faire. Si pour le polir, il y eut paſſé le *rabot* & la *lime*, ce *petit livre*, cette *charmante*

Pamela auroit eu plus de raiſon de ſe préſenter *hardiment au Public.* Elle eut été *ſure de trouver des amis, & des admirateurs, non-ſeulement dans ſa patrie, mais même dans les païs éloignés.* Nos *Ecrivains* cependant ne l'euſſent pas priſe pour modéle. Avec de meilleurs écrits, qu'on trouvera ſi bons, qu'on les traduira en Angleterre, comme on a déja fait tant de fois, ils auront toujours l'occaſion de recevoir de *bon argent ſterling ;* & le mépris que l'Apologiſte de *Pamela* conçoit pour une Nation, qu'il traite de légére, & d'inconſtante, (défauts qui ne conviennent pas moins à la ſienne qu'à la nôtre) ne fait nul tort à des Ecrivains, deſquels il peut apprendre quand il voudra, la maniere d'écrire avec juſteſſe, & vérité, & plus poliment.

Aux riſques de vous ennuier, j'ai encore à vous parler, Madame, du ſecond Apologiſte de *Pamela*, ſi

ce n'eſt pas le même que le premier. A l'exemple de ſon confrere il tâche d'éblouir le public en donnant une grande idée d'un Ouvrage, qui, s il étoit écrit avec *cet air de vérité, & de ſimplicité deſtinées à inſtruire, & à plaire*, auroit fait plus d'impreſſion ſur nos cœurs. Les *peines* de *Pamela*, ſi j'en excepte celles quelle a ſouffertes pendant ſa détention, ne m'ont point touché. Voyant le Milord plus étourdi qu'en reprenant, plus timide que hardi, juſqu'au quart-d'heure que ſon déguiſement lui donne une place dans le lit à côté de *Pamela*, je n'ai pas craint que la louable réſiſtance de cette fille eut de terribles conſéquences. Je ne me ſuis point intéreſſé dans tous les projets qu'elle formoit pour s'échapper. Toute fille qui veut fuir *les pourſuites, & les inſultes* d'un Amant, en trouve toujours l'occaſion. Quelques bienfaits qu'elle eût reçus, elle ne tenoit

plus par la reconnoiſſance. C'eſt là ; qu'au lieu d'une *veſte à broder* l'Auteur auroit pû faire naître des incidens, qui donneroient de l'éclat à la vertu de *Pamela*. Dans ſa priſon j'en ai voulu à la *Jewkes*, mais les *plans*, *& les moyens*, qu'elle *met en uſage pour ſe délivrer*, ne ſont pas bien imaginés, & le Lecteur n'eſt point ſurpris que ſes projets ayent avorté.

Quand après avoir laſſé le Mylord, & rendu tous les efforts de la *Jewkes* inutiles, vous l'avez vue, Madame, ſortir victorieuſe du Château de Lincoln, vous comptiez la ſuivre vers la cabane des Auteurs de ſes jours, & vous ne vous attendiez pas que deux Lettres conſécutives de la part du Mylord la feroient retourner ſur ſes pas, cette conduite eſt elle naturelle, & l'amour ſecret, le penchant qu'elle avoit pour ſon Maître, peuvent-ils la juſtifier d'une démar-

che de laquelle après tout ce qu'elle avoit éprouvé, elle ne devoit pas eſpérer un heureux ſuccès. Il y a de l'extraordinaire dans cette conduite, que l'Auteur lui fait tenir, afin de mettre bientôt fin à ſes maux, & de récompenſer ſa vertu.

Reprenons le fil de la Lettre de l'Apologiſte. Si les *bonnes leçons* que ſes Parens lui donnent enſeignent une morale épurée, ſi l'*infortunée Pamela* ſuit conſtamment les maximes de la vertu, ce n'eſt pas *ſans oſtentation, & ſans orgueil.* Il n'eſt pas même trop certain que la vertu fut *ſi profondement gravée dans ſon cœur*, qu'elle ne l'eut pas ſacrifiée, pour *ſatisfaire ſon ambition*, ou pour *obtenir* ſa liberté, ſi l'on s'y fut toujours pris avec douceur, & politeſſe. Née dans la pauvreté, mais élevée, comme une fille de condition, eſt-il ſurprenant de lui trouver *l'eſprit romaneſque*, & de la voir déterminée à rétourner plûtôt *à ſon*

ancienne pauvreté, que de renoncer à ſa vertu. L'éclat des richeſſes ne tente point un cœur, qui voit que pour le corrompre, on emploie contre lui la force, & la violence. *Longman* & *Jonathan* avec *leurs airs patelins*, en ſeroient peut être venus à bout. La jeune *Pamela* ne haiſſoit pas leurs douceurs, & leurs complimens.

Ce n'eſt pas que je veüille lui dérober la gloire de ſon triomphe, & chercher dans ſa vertu des taches, qui la défigurent. J'aime à la voir toujours ferme dans ſa réſolution. Elle a l'art d'engager le Mylord à l'épouſer. Je la trouve habile de ſçavoir le tenter, & l'attirer ſans prendre les airs de *coquette*. Son Panégyriſte ne lui donne pas les *ruſes* & les *tromperies des femmes de ce ſiécle.* Mais pourquoi la priver de ces innocens *artifices*, qui ne font que rendre une beauté plus aimable ? Quand *Pamela* auroit ſongé à

enflammer de plus en plus la paſſion de ſon jeune Maître, on ne pourroit lui faire un crime de ce ſtratagême permis à celles, qui veulent des engagemens durables.

Les Réflexions qu'elle fait durant le cours de ſes malheurs, ne ſont pas dignes d'une fille, qui paroît dans ſes Lettres avoir eu l'eſprit cultivé, & ſes *ſoliloques*, les petits raiſonnemens qu'elle fait avec elle même, loin d'être *très-agréables & très-jolis*, ſont d'une platitude affreuſe.

Cet Apologiſte a porté l'Auteur à faire imprimer *Pamela* dans ſa *ſimplicité naturelle*, & l'a aſſuré que ſa *grande naïveté* ſera du goût de tout le monde. Cela auroit pu être s'il n'avoit donné qu'un volume. Mais quand on veut occuper longtems ſes Lecteurs, on doit prendre garde de les ennuier. C'eſt en égayant un ſujet, & en diverſifiant

la

la matiére qu'on ſe fait lire. Ce n'eſt point gater un Ouvrage, que de l'orner de tous les agrémens du ſtyle. Il y a un art d'embellir les *faits* ſans les *déguiſer*, de faire valoir les réfléxions, *de rendre les incidens naturels.* Une Hiſtoire bien écrite n'eſt pas toujours *noyée dans une multitude de grands mots, & de phraſes pompeuſes. La ſolidité Angloiſe ſans être tournée en crême fouettée, eſt ſuſceptible* de tous les agrémens de la diction.

Mais je ne vois pas que l'Apologiſte que j'attaque, ſoit capable d'un ſi grand effort d'imagination, puiſqu'il met *Pamela* au-deſſus des meilleurs Romans, qui ayent paru. Je ne lui diſputerai pas qu'il ſoit le meilleur, qu'on ait publié en Angleterre depuis quelque tems. Ce fait peut être vrai. Votre pays eſt le pays de la liberté, & tous les Romans Anglois ſont, je le tiens de vous, ou des Satyres outra-

geantes, ou des livres remplis d'obſcénités. Ainſi les Partiſans de *Pamela* ont raiſon de dire qu'en Angleterre *le monde n'eſt que trop corrompu par des Romans pernicieux*, qu'ils n'en connoiſſent point, dont ils oſaſſent *recommander la lecture aux jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe*, que moins encore ils voudroient *les leurs propoſer comme des Ouvrages, où ils trouveroient des exemples propres à être imités*. Ils ont raiſon de dire qu'ils n'en ont point lûs juſqu'ici, qui ne tendent *à gater le jugement, à corrompre le cœur, & à inſpirer à la jeuneſſe l'eſprit de galanterie & l'amour des plaiſirs défendus*.

Ce n'eſt pas la même choſe parmi nous. Je vous l'ai fait voir dans ma premiere Lettre ; & *Pamela*, qui comme une *heroïne* ſans pareille a beaucoup charmé dans votre pays, n'a fait que du bruit en France à cauſe de la ſingularité de ſes Let-

tres, & de ſa conduite. Si c'eſt ainſi qu'on attaque & qu'on récompenſe en Angleterre la vertu, il étoit de l'honneur de vos *Myledys* de protéger celle-ci ; & vos Philoſophes, dont les mœurs différent beaucoup des nôtres, ont bien fait d'approuver *cet ouvrage afin de pouvoir ſe juſtifier en quelque ſorte de l'accuſation qu'on intente* à tous les hommes en général, *d'être incapables de recevoir les impreſſions de l'honneur, & de la vertu, & afin de montrer aux Dames* qu'ils ne ſont pas *inexorables*, lorſqu'elles *refuſent conſtamment de ſe rendre à des ſollicitations criminelles.*

Pour tous les François hommes & femmes, ils ont lu Pamela parce qu'il falloit lire ce livre ſi ſingulier, ils lui ont même, ſi vous voulez, fait accueil : de-là jugerons nous de ſon mérite ? Le plus grand que je lui trouve, c'eſt de faire le profit des Libraires qui en ont le débit.

Il eſt du bel air d'avoir un *Pamela* ; il a fait éclipſer le *Sopha*, j'attend avec impatience que quelque autre le faſſe décamper de deſſus la toilette des Dames, pour aller occuper les antichambres, & peut être ſervir de papillote au Friſeur d'un petit Maître ou à la coëfeuſe de quelque Demoiſelle que l'heure du ſpectacle preſſe.

Cependant Pamela, Madame, telle qu'elle eſt, ne peut faire qu'honneur à celui qui a compoſé cet Ouvrage. Si tout ce qui ſuit le mariage eſt un *hors d'œuvre*, il y a dans le quatriéme volume d'excellentes inſtructions, que de jeunes époux ne devroient pas ignorer. C'eſt là que je commence à reconnoître M. B** pour un jeune Seigneur qui a de la politeſſe, du ſçavoir vivre, des manieres grandes, & libérales. C'eſt là que je trouve *Pamela* vraiment aimable par ſon eſprit, & ſa modeſtie. Un peu moins d'indulgence

pour la *Jewkes* n'eut rien gaté de la douceur de ſon caractere. C'eſt un objet odieux, à qui je n'euſſe pas voulu qu'elle eut pardonné ſi noblement.

L'Auteur a travaillé ſur un ſujet digne du ſiécle, ou nous ſommes. Il ſeroit à ſouhaiter que ceux qui s'appliquent à faire des Romans, mais avec un peu plus de goût, ſuiviſſent ſon exemple, & conſacraſſent leurs talens à faire la guerre au vice, & à jetter des ſemences de vertu dans toutes les familles, à former le *tendre cœur de la jeuneſſe*, à lui apprendre à *pratiquer les régles de la vertu & de l'honneur*, à corriger les vicieux, à réformer les mœurs, & à rendre enfin les Héros, & les Héroines de leurs *Romans*, dignes d'être imités par toutes les perſonnes des deux ſexes.

Peut-être, Madame, vous ai-je parlé trop ouvertement d'un ouvra-

ge, qui dans votre pays peut avoir eu plus d'Admirateurs que de Cenſeurs ? Peut-être que prévenu en faveur de ma Nation, je vous ai parû vouloir l'élever un peu trop au-deſſus de la vôtre? J'en appelle à votre bon goût. Décidez vous même ſur la nature d'un ouvrage, dont je n'ai jugé que ſur la foi du Traducteur, communiquez-moi l'Original, & je me retracterai s'il le faut. Je ſuis avec reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur

A Paris ce 1. Août 1742.

A MILEDY W**

IV. LETTRE.

VOus ſavez, Madame, qu'Auteüil par ſa ſituation eſt un charment Village. Voiſin du Bois de Boulogne, il attire dans le Printems, l'Automne & l'Eté beaucoup de compagnies. Bien auſſi célébre que ces ſéjours voluptueux, dont il eſt parlé dans l'Hiſtoire, il fournit de tems en tems à nos Poëtes & à nos Romanciers les idées de mille fictions agréables. Soirées du Bois de Boulogne.

Sans vous parler des *Fêtes d'Auteüil* Comédie, repréſentée tout nouvellement, & dont les Journaux Littéraires vous rendront compte, *les Soirées du Bois de Boulogne*, ont paru preſque en même-tems que Pamela. Ce ſont ſix Hiſtoires que l'Auteur ſous le nom

du Comte de Prémaillé fait raconter à une compagnie de Dames & de Meſſieurs, qui raſſemblés à Auteüil, pour joüir des douceurs du Printems, cherchent par le jeu, la bonne chere, la promenade, & le récit de quelques avantures, où ils ayent eu part, à diverſifier leurs plaiſirs.

Dans ce qui précéde ces ſix Soirées vous verrez un Officier François, qui pour rétablir entierement ſa ſanté, vient paſſer à Auteüil les beaux jours du mois de Mai. Dans ce ſéjour tranquille un livre lui tient compagnie, & les oyſeaux du *Bois de Boulogne* ſont les ſeuls témoins de ſa mélancolie. C'eſt-là qu'il repaſſe dans ſon eſprit toutes ſes infortunes. C'eſt-là que la perte de Mademoiſelle de Boiſbelle, qu'il croyoit morte depuis quelques années, lui devient auſſi ſenſible que le premier jour. Le Bois de Boulogne eſt une ſolitude propre

à entretenir les rêveries des Amans malheureux. Le Comte de Prémaillé (c'eſt le nom de l'Officier) ne faiſoit qu'attendre ſon caroſſe pour aller au milieu des Bois s'entretenir avec lui-même, quand il vit arriver le vieux Commandeur de Haut-Pré & la belle Comteſſe de Cremailles ſa niéce, qui dans le moment lui firent faire connoiſſance avec Miledy Rockfield, la Marquiſe de Montroſai, Milord Wingto n & le Marquis de Montgeuil.

Parmi une de ces trois Dames le Comte de Prémaillé retrouve dans la Marquiſe de Montroſai ſa charmante de Boiſbelle. La rencontre de ces deux Amans, qui ſe croyoient morts l'un l'autre, eſt le premier événement curieux que vous lirez. Si leur reconnoiſſance n'eſt pas publique, je veux dire, ſi la compagnie ignore qu'ils ſe ſoient aimés, ne regardez pas cela comme impoſſible. Ces perſonnes raſſem-

blées enſemble, & que je viens de nommer, peuvent bien n'avoir rien ſçu des amours du Comte de Prémaillé, & de Mademoiſeile de Boiſbelle, mariée depuis au Marquis de Montroſay. C'eſt du moins ce que l'Auteur a ſuppoſé, & ce que nous devons ſuppoſer avec lui. La Marquiſe de Montroſay ne raconte pas ſon hiſtoire. Elle ſe contente de nous apprendre en peu de mots, qu'ayant paſſé ſa vie en différens Couvens, elle en eſt ſortie pour épouſer le Marquis de Montroſay, & que le même jour de ſon mariage elle y eſt rentrée. Mais le Comte de Prémaillé en nous racontant la ſienne, ne peut ſe diſpenſer d'y joindre celle de ſa Maitreſſe, dont il ne parle que ſous le nom de Conſtance.

Parmi ces ſix Hiſtoires, il y en a de mieux écrites, & de plus curieuſes les unes que les autres. Celle du Commandeur de Haupré,

(c'eſt la premiere) n'approche en rien de la vrai-ſemblance. Si elle vous donne quelque inquiétude en voyant le Chevalier de Villemonde enlevé deux fois par trois Bandis, & conduit chez une femme outragée, vous vous raſſurerez en liſant, que pris la premiere fois pour un autre; & la ſeconde, pour être informé de ce qu'il ignoroit au ſujet de ſon premier enlevement, il en eſt quitte pour la peur. Cette Hiſtoire eſt joliment écrite, & c'eſt le ſeul mérite que je lui trouve. La Marquiſe de la Charmaye trompée par le faux Marquis de Villemonde, & aimée par le Chevalier de Villemonde ſe fait connoître à celui-ci pour une femme à avanture, & après les foibleſſes qu'elle a euës, ſe croit indigne de ſon cœur & de ſa main. Mais le Chevalier de Villemonde les ignoroit, & un pareil avœu, bien plus un pareil refus, montre une grandeur d'ame,

dont une femme n'eſt pas ordinairement capable.

La ſeconde Hiſtoire vous touchera davantage. Elle eſt, Madame, ſelon le caractere de votre Nation. Mais Milord Rockfield inconſolable de la mort de Mademoiſelle de Gave ſa premiere épouſe, retiré dans un vieux château à quelques lieuës d'Edimbourg, ne parlant à perſonne, ne ſortant point d'un appartement tendu de noir, & éclairé par des flambeaux, loin de la Cour & de ſes amis, ne voulant avoir que ce qui pouvoit ſans ceſſe lui retracer ſon malheur, cloué pour ainſi dire, devant ce qui repréſente le charmant objet pour lequel ſon cœur ſoupire, Milord Rockfield juſques-là me fait reſouvenir d'une hiſtoire à peu près ſemblable, que vous avez dû lire dans les *Mémoires d'un Homme de qualité.*

Les douleurs les plus vives n'ont

qu'un tems. Ce Seigneur Anglois, pour imiter la Matrone d'Ephéſe, & tant d'autres, après un deüil de quatre ans, oublie la défunte Mademoiſelle de Gave, pour ne plus penſer qu'à la jeune Miledy Suzanne Keilſon. Cette métamorphoſe eſt l'ouvrage d'un inſtant, & celui d'une jeune Beauté. L'Amour nous fait faire ce qu'il lui plaît. S'entendant avec la nature, il lui laiſſe quand elle l'exige payer un tribut de larmes aux mânes d'un objet tendrement aimé. Mais après une vie triſte & ſolitaire, plus ou moins longue, ce même amour, qui ne voltigeoit que parmi les ombres en reprenant ſon flambeau, remontre à l'ame affligée qu'il ne veut pas abandonner, un nouvel objet, dont les charmes puiſſans font perdre l'idée de celui, qui n'eſt plus.

Milord Rockfield, Madame, paſſa, ſi je puis parler ainſi, de la mort à la vie, ou plûtôt il ne ceſſa point

d'aimer. Miledy Suzanne Keilſon prit la place de la défunte. Ils ne jouirent pas long-tems de leur bonheur. L'Angleterre eſt ſujette à des ſcenes ſanglantes. La nouvelle Epouſe eſt enlevée par trois hommes maſqués & armés, du nombre deſquels eſt Wolfan, neveu du Milord, qui commet cet attentat, afin de pouvoir hériter des biens de ſon oncle.

On la conduit pendant quatre nuits au travers des montagnes les plus eſcarpées. Elle eſt abandonnée à la merci d'une famille de Payſans, dont l'air, la voix & les façons lui annoncent la ferocité la plus barbare. Contrainte d'aller garder les chévres avec *Betty*, fille du Payſan, ne pouvant trouver les moyens de faire ſçavoir ſa ſituation à ſes parens, faute d'habits expoſée à toutes les rigueurs de l'hyver, devenue par ſurcroit de malheur l'objet de l'amour des deux freres

de *Betty*, qui comme deux ours acharnés ſe diſputent le plaiſir de la poſſeder, menacée par le pere que ſa vie lui répondra de celle de ſes fils, ſi ſes charmes cauſent quelque malheur, la jeune Miledy Rockfield expoſée à tout ce qu'un indigne eſclavage a de plus affreux cherche ſon ſalut dans ſa fuite.

Ne reprochons point à l'Auteur de laiſſer trop long-tems cette Dame accablée ſous le poids de la douleur la plus vive. Il a voulu faire connoître le caractere des Montagnards d'Ecoſſe. Mais aux approches de l'hyver, *Betty* qui devient ſa confidente & ſon amie, *Betty* veut bien quitter ſa cabane, ſon pere, ſa mere & ſes freres pour partager avec elle tous les périls de ſon évaſion.

Le Ciel, Madame, prend ſoin des malheureux. Si vous voyez notre illuſtre Fugitive avec ſa Compagne errer pendant deux heures

dans une forêt, dont l'iſſuë eſt difficile à trouver, franchir des montagnes raboteuſes, & eſcarpées, deſcendre dans des vallées, que l'obſcurité des bois déroboit à ſa vûë, ne craignez pas qu'elle ſoit pourſuivie, ou qu'elle ſe perde : dès le même jour qu'elle quitte la cabane de *Mook* (c'eſt le nom du Montagnard,) *Salomon* & *Evrard* laquais de ſa mere, *Sara-Will*, femme qui l'a élevée, & une troupe d'Archers qui menent avec eux un de ces hommes qui l'avoient arrachée des bras de ſon époux, afin de conſtater le crime, & de convaincre les criminels, viennent à ſa délivrance, & ſont les premiers objets qu'elle trouva ſur ſa route. Cette rencontre eſt un de ces miracles que l'on doit s'attendre de trouver dans toutes les Hiſtoires romaneſquement écrites.

Celle-ci avec le merveilleux ne préſente que du triſte ; Miledy Rockfield

Rockfield pendant ſa détention d'un an ayant perdu Madame ſa mere, n'eſt renduë à ſon tendre & fidéle époux, que pour lui fermer preſque auſſi-tôt les yeux. La cauſe de ſes infortunes paroît naturelle, & l'hiſtoire débitée avec grace par Miledy Rockfield elle-même vous fera reſſouvenir d'une infinité d'autres à peu près ſemblables, & que vous m'avez dit être arrivées en pluſieurs endroits de la Grande-Bretagne.

Celle de l'Abbé de Longuerive, racontée par le Marquis de Montgueil, n'eſt pas moins remplie de cataſtrophes; mais elle ne vous ennuira pas. Vous verrez d'abord un jeune homme, qui ne porte point d'autre nom que celui de Chevalier. On a pris un ſoin extrême de lui cacher ſon origine. Un Curé ſourd & vieux l'inſtruit de ce qu'il peut ſçavoir, & le vieux Baron de Durmont ſon oncle prétendu n'eſt

pas jaloux de lui donner cette éducation qui polit les mœurs, & forme le caractere. Cependant bienfait, & n'ayant dans la figure rien de cette férocité que trois des amis de ſon Bienfaiteur lui veulent inſpirer, il brûle d'envie d'entrer au ſervice.

La jeune Emilie, le premier objet aimable qu'il voit, ne lui permet pas de quitter la maiſon de ſon oncle. Les appas de cette innocente beauté lui font connoître que l'amour ne l'a pas oublié, & que ſon cœur, comme celui des autres hommes, eſt fait pour aimer. Emilie lui étoit inconnuë. Eſt-elle ſa ſœur? ou ſa couſine? Qu'eſt-il lui-même? C'eſt un myſtere, qu'il a voulu pénétrer, & dont il n'a pû venir à bout. Sa curioſité le brouille avec le Baron de Durmont. Qu'il eſt heureux dans ſa diſgrace de trouver dans la Gouvernante de ſa Miatreſſe une amie

ſecourable qui le tient caché pendant ſix ſemaines.

Ce tems ſuffit pour lui faire connoître tout ce que l'amour peut ſur un cœur. Sa ſortie du château, ſon retour, le départ de la Dubut ſa confidente, que le Baron congedie, & Emilie, qu'il prévoit être expoſée à mille dangers, lui font prendre une réſolution, que ſa paſſion lui ſuggerent. L'honneur de ſa chere Emilie lui devient cher. Nul danger n'eſt capable de l'arrêter, & fermant les yeux ſur ce qu'il doit à ſon oncle, s'il ne le rencontre point à la chaſſe; ce n'eſt pas trop pour lui d'aller l'attaquer dans ſa maiſon même. Il a un preſſentiment que la charmante Emilie peut être en proye à ſa brutalité. Son courage autant que ſon amour ne lui fait rien craindre. Saiſi d'une ſecrette horreur il vole à ſa chambre, & aux cris ſourds & entrecoupés d'une perſonne, dont la reſpiration eſt

contrainte, il enfonce la porte, & laiſſant le Baron comme un homme mort ſur le même lit où il a tâché de vaincre la réſiſtance d'Emilie, il la fait ſortir de cette affreuſe maiſon, & une hute abandonnée ſert d'azile à ces Amans fugitifs.

Voilà bien de la bravoure dans un jeune homme de quatorze à quinze ans. Ce n'eſt rien, Madame, vous le verrez ſe battre contre le Baron, qui le pourſuit aſſiſté d'un de ſes amis, & de deux de ſes domeſtiques, en tuer un, effrayer l'autre, & faire prendre la fuite au troiſiéme. Emilie non moins courageuſe que ſon Amant bleſſe à mort d'un coup de piſtolet ſon infâme Raviſſeur, mais il lui en coute la vie. Un plomb empoiſonné la fait mourir en moins de vingt-quatre heures. Le Chevalier déja ans Maîtreſſe, & ſans appui, ne ſçachant que devenir, & n'ayant nule preuve de ſon état, après avoir

fait rendre à Emilie les derniers devoirs, marche au hazard, & il eſt trouvé par un bon Hermite accablé de laſſitude, de beſoin, & preſque mort.

Ici ne finiſſent pas les avantures du Chevalier. Il trouve un ami ſincére, un conſolateur, je dis plus un pere dans l'hermite qu'il a rencontré. La ſolitude lui plaît : mais ſon nouvel hôte n'en veut pas faire un Proſélite. Il eſt perſuadé qu'il faut être un Saint, pour embraſſer ce genre de vie, & qu'il eſt bon de ne venir mourir dans le déſert, que quand au milieu du monde on a ſoutenu le poids des affaires & des paſſions. S'il lui laiſſe endoſſer ſon habit, ce n'eſt que pour complaire à la fantaiſie d'un jeune homme. Il a d'autres vues que d'en faire un compagnon de ſa retraite.

Celui qu'il avoit plûtôt brigand, qu'hermite vient la nuit pour le voler. Le Chevalier né pour les belles

actions, au bruit qu'il entend ſe réveille, court au ſecours de ſon aimable hôte, & le délivre des mains de ce faux Hermite. Celui-ci malgré ſon attentat, comblé des bienfaits de ſon pieux confrere, loin de rougir de ſon crime ne ſe retire au plus vite, que pour aller dans la ville voiſine, débiter que ſon Compagnon a fait occuper ſa place par une jeune fille traveſtie.

Cette impoſture reléve la vertu du ſaint Hermite, & lui fournit les moyens de faire connoître la prétendue fille au Gouverneur de la ville, auquel il avoit déja compté les avantures du Chevalier, qui de l'hermitage ſe trouve tranſporté dans la maiſon de cet Officier, ou il eſt élevé ſelon le monde. Pour finir cet extrait, je ne dois pas, Madame, oublier de vous dire que ſur le faux bruit qu'on avoit fait courir que le Chevalier étoit une fille déguiſée, il étoit venu pluſieurs

perſonnes à l'hermitage, entre autres une demoiſelle, de laquelle le Chevalier s'apperçut qu'il étoit aimé; il retrouve cette Belle dans une Egliſe. Ses liaiſons étroites avec elle, quoique Abbé, & pourvû d'un bénéfice, la mort de cette Adelaide, ſix ans de pénitence, que ſon Evêque lui fait paſſer dans un Seminaire, & qu'il employe à devenir un Philoſophe, & un homme de Lettres, ſont un tiſſu d'avantures, qui ſe ſuivent agréablement. Vous n'aurez que de la peine à croire qu'elles ſoient arrivées à un jeune homme, qui n'ayant pas encore dix-huit ans, les voit être la cauſe de la fin tragique de deux femmes charmantes. Il n'eſt pas le ſeul, Madame, qui ne connoît pas ſon origine. Grand nombre pourroient bien fournir à nos Romanciers matiére à égaïer leur imagination, auſſi agréablement que l'Auteur l'a fait, en mettant dans la bouche du Mar-

quis de Mongeuil, l'Hiſtoire du brave & du galant Abbé de Longuerive.

Pour celle du Comte de Prémaillé, ſous le nom duquel paroiſſent ces *Soirées*, elles reſſemblent à pluſieurs autres, qu'on lit dans je ne ſçai combien de Romans, ſon affaire avec Liſidor, pere de ſa maîtreſſe, ſa retraite à Londres, où il apprend la fauſſe nouvelle de la mort de Conſtance l'obligent à partir pour Malthe. Il y monte un vaiſſeau armé en guerre pour faire la chaſſe aux Corſaires de Tripoli, pris lui ſeul par un Brigantin de Barbarie, parce que ſa bravoure l'a porté trop loin, chéri de ſon Patron, fils d'un Renegat François, ce Chevalier de Malthe (car qu'eſt-ce qu'un François ignore loin de ſon païs, & dans l'eſclavage (va faire à Tunis d'excellens ragouts, & s'occuper du jardinage. Bien à propos il trouve chez Aly-Aſſen, une fille nommée *Zizi*, qui loin de

le

le gagner à Mahomet, change elle-même de religion, & conſent de s'enfuir avec lui. Accompagnés d'un Muſicien François, d'un Cordelier Catalan, d'un Gentil-homme de l'iſle de Corſe, tous Eſclaves, ils prennent le large, & une belle nuit favoriſe leur évaſion. Si un Corſaire d'Alger s'empare de leur barque, un Armateur Venitien vient bien à propos rendre la liberté à nos fugitifs.

Le Comte de Premaillé, qui n'étoit alors que Chevalier de Prémaillé, s'inquiétant peu de ce que deviendra *Zizi*, cette *Zizi* dans laquelle il avoit trouvé la plûpart des traits de ſon aimable conſtance, par une ingratitude marquée la laiſſe à Veniſe prendre le chemin de Marſeille avec le Cordelier, & le Muſicien. Que ce trait ne vous choque pas. La gloire pour un Chevalier de Malthe eſt a préférer à l'amour. Les François ſe ſignalent dans l'I-

talie, & de Prémaillé s'y rend. Son frere mort à la bataille de Guaſtalle lui donne occaſion de repaſſer en France pour en ſolliciter le Régiment. S'il ne l'obtient pas, la Cour le pourvoit d'un autre. Les ſuites d'une bleſſure reçue à l'affaire de Clauſſen, le font revenir à Paris, & le hazard lui fait trouver à Auteuil une agréable compagnie, & comme je vous l'ai déja dit, dans la Marquiſe de Monroſay ſon aimable Conſtance la charmante de Boisbelle, qu'il croyoit morte de la petite verole.

Il falloit pour l'embelliſſement de cette hiſtoire romaneſque que dans le tems que de Prémaillé la renconte, une lettre de la mort du Marquis de Monroſay vint à la Marquiſe de Monroſay, & que fidéle à ſa premiére inclination, elle paſſât tout d'un coup du veuvage à un himenée ſelon ſon goût, & plus flatteur que le premier. Je m'at-

tendois à ce dénouement, & l'Auteur m'a trompé.

L'Hiſtoire que raconte l'aimable Comteſſe de Cremailles eſt remplie d'événemens les plus extraordinaires. Elle eſt de celles, qui ne laiſſent pas le tems de reſpirer. Toujours au milieu du merveilleux, on s'empreſſe de voir le dénouement de je ne ſçais combien d'avantures plus ſurprenantes les unes que les autres. Aglaë de Vauxfleurs, qu'on veut forcer à être Religieuſe, ne pouvant ſçavoir ſon nom & ſon origine, eſcalade avec une Compagne, qui l'y détermine, les murs de ſa retraite. Ceci n'eſt pas ſans exemple. Nous voyons de tems en tems de jeunes perſonnes, à qui le deſeſpoir, l'ennui de la ſolitude, & l'amour même font faire de pareilles démarches. Qu'elle s'échappe dans une chaiſe de poſte avec Mademoiſelle *Dring*, comme elle eſt habillée en garçon, c'eſt la vraie

maniére de s'enfuir, & ce déguiſement eſt la métamorphoſe ordinaire de preſque toutes ces hardies Fugitives.

L'Auteur peu curieux de ſuivre en Angleterre Mademoiſelle *Dring* & ſon Amant, lui donne plus de foibleſſe que de ſentiment. Il ſépare Aglaë de Vauxfleurs pleine de ſageſſe & de vertu de cette fauſſe amie, qui l'abandonne ſur la route, malgré la promeſſe ſolemnelle, qu'elle avoit faite de lui donner un azile dans ſa patrie. Où va-t-il la faire courir ſeule, me demanderez-vous peut-être ? Accablée de laſſitude, & de ſommeil, ſous un déguiſement aimable, qui en impoſe à l'amour, pour n'émouvoir que la compaſſion, elle attend que quelqu'un ſorte à point nommé d'un château voiſin, & lui vienne offrir une main ſecourable. Le jeune Abbé de Cremailles eſt le mortel heureux, qui la trouve ſur un banc.

La conformité de leur ſituation fait naître leur amitié. Mademoiſelle de Vauxfleurs habillée en Cavalier trouve tout d'un coup un ami, & paſſe aux yeux de M. l'Evêque de . . . oncle de notre Abbé, pour le fils d'un Gentilhomme Irlandois, qui le vint voir pendant ſes vacances, & avec lequel il a étudié aux Graſſins, ſon eſprit, ſa phiſionomie, enchante le Prélat, qui lui promet le premier Bénéfice vacant à ſimple tonſure : & quelque connoiſſance de Latin lui fait jouer à merveille le perſonnage d'un jeune Ecolier. L'Abbé doit retourner à Paris pour y commencer ſon cours de Théologie, tout eſt préparé, il part avec ſon nouvel ami. Mais dans un charmant tête à tête, où l un & l'autre ſe donnent de nouvelles aſſurances d'amitié, une foibleſſe dans laquelle tombe bien à propos le prétendu fils du Gentilhomme Irlandois, laiſſe voir la plus belle

gorge du monde. Quel plaiſir pour l'Abbé de Cremailles de pouvoir paſſer de l'amitié la plus tendre à l'amour le plus violent !

Mademoiſelle de Vauxfleurs eſt *trop belle pour n'être pas extrêmement vertueuſe*, & notre Abbé badin & fretillant comme le ſont les jeunes gens ſe tient néanmoins *dans le reſpect le plus ſcrupuleux*. Elle eſt ſur la route toujours ſon ami *Mackarti*. Pour à Paris reprenant les habits de ſon ſexe, ſi elle y vit des libéralités de l'Abbé de Cremailles, ce n'eſt pas dans un Hôtel garni : Sous le nom de Mademoiſelle Saint Simphorien elle entre dans un Couvent, où pendant le cours de pluſieurs années elle reçoit des preuves de l'amour le plus parfait & le plus épuré. Ces deux Amans ſont à plaindre de ne pouvoir ſe rendre heureux. Je m'attendois que M^lle^. de Vauxfleurs apprenant enfin & ſon nom & ſon origine, & que l'Abbé de Cremailles

devenu le Comte de Cremailles, par la mort de ſon aîné, ſe ſeroient unis enſemble pour toujours.

Mais au moment qu'ils y comptent, le miſtére ſe développe, cette aimable Aglaë, qui penſoit voir bientôt ſes peines finies, n'apprend ſon origine, que pour recommencer un genre de vie des plus triſtes & des plus cruels ? L'auriez-vous crû, Madame ? Elle eſt la ſœur de celui qu'elle aime ſi tendrement. Il n'eſt pas ſans exemple que des freres & des ſœurs ſéparés dès le berceau, & réunis ſans ſe connoître ſe ſoient ſentis du penchant l'un pour l'autre, & qu'un coupable hazard, ſi je puis parler ainſi, en ait fait des époux. Ainſi cette hiſtoire n'a donc pas l'avantage de la nouveauté ; mais elle a le mérite de pouvoir faire faire de ſérieuſes réfléxions à ces peres & meres, qui, durs comme la Comteſſe de Cremailles, ne ſont capables que d'aimer un de leurs

enfans, & ont la cruauté de méconnoître les autres.

Que Mademoiſelle de Vauxfleurs ne pouvant être à ſon frere, & ne voulant être à perſonne ſe faſſe Religieuſe, que le Comte de Cremailles trouvant une ſœur en perdant ſa Maîtreſſe, veuille s'enſévelir à la Trape, qu'il en ſorte pour recevoir une épouſe des mains même de cette infortunée ſœur, que la Comteſſe de Cremailles leur mere, honteuſe de les avoir méconnus, & punie par la mort d'un aîné, qu'elle idolatroit, aille encore chez les Carmelites en faire pénitence, & mourir en Sainte, que le Comte de Cremailles après quelques années de mariage ſuive au tombeau la jeune Aglaë, l'unique fruit de ſon himen, que ſa ſœur enfin Abbeſſe d'une Communauté ne lui ſurvive de gueres, ce ſont autant de circonſtances dont cette Hiſtoire eſt embellie. Elle eſt lon-

gue, mais elle n'ennuie pas, & l'Auteur pour ſauver la vraiſemblance la fait raconter à la Comteſſe de Cremailles un papier à la main.

Ces *Soirées* du bois de Boulogne finiſſent par l'Hiſtoire du Milord Wington. C'eſt moins la ſienne que celle de Dorothy fille du Comte Wington ſon pere adoptif. *Telſey*, depuis Millord Wington eſt un Amant généreux, qui ſacrifie à l'amour de ſa Maitreſſe le ſien propre. La malheureuſe *Dorothy* eſt une fille aveuglée par ſa paſſion, qui ne connoît de véritable bien, que celui de poſſéder un objet, qui quoiqu'il ne faſſe pas ſon bonheur, fait cependant tous ſes plaiſirs. *Telſey* qui n'accepte l'héritage des grands biens du Pere de Dorothy que pour en faire part à ſa fille, & cette fille, qui dans ſa miſére refuſe les offres que *Telſey* lui fait de la ſoulager, ne ſe cédent en rien pour la grandeur d'ame, & montrent des

ſentimens qui ſont honneur à l'un & à l'autre. Cette Hiſtoire détaillée dans le goût de vos Anglois, ne vous plaira pas moins que les autres. Toutes ont chacune leur mérite.

Le Commandeur de Hautpré dans celle qu'il raconte nous donne un tableau de l'Amour outragé. Miledy Rockfield en nous dépeignant ſes infortunes, & celles de ſon époux, nous met ſous les yeux tous les crimes qu'un ſordide intérêt enfante. La Marquiſe de Mongueil fait voir dans la perſonne de l'Abbé de Longuerive un enfant malheureux, qui ne doit ſes infortunes qu'à la dureté d'un Pere inconnu. Le Comte de Prémaillé ne montre en lui qu'un Amant malheureux, & dans ſon aimable Conſtance une fille immolée par ſes parens au Dieu de l'intérêt. La Comteſſe de Cremailles en faiſant le récit des avantures & de ſon époux, & de

ſa belle ſœur, fait naître de l'horreur pour ces peres & meres, qui en faveur d'un ſeul enfant oſent ſe dépouiller de toute la tendreſſe qu'ils doivent pareillement avoir pour les autres, que le Ciel leur a donnés. Enfin ſi Milord Wington dans Dorothy fille du Comte préſente une malheureuſe épouſe, qui porte à la derniere extrémité la force de l'amour conjugal, il nous laiſſe auſſi voir en lui toutes les marques & d'un Amant conſtant & d'un Ami généreux. Ces ſix Hiſtoires ſont ſix Ouvrages différens, ſur leſquels je me ſuis peut-être trop étendu. M. Da ** Auteur de ces *Soirées* écrit auſſi-bien en Vers qu'en Proſe, & ſon nom eſt connu par pluſieurs piéces qu'il a données à la Comédie Italienne. J'ai l'honneur d'être,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

A Paris ce 1. Octobre 1742.

A MYLEDY W**

V. LETTRE.

C'Est aujourd'hui, Madame, que je me propoſe de vous rendre compte des *Mémoires de la Fille de qualité*. Je ne les mettrai pas en parallele avec ceux de *l'homme de qualité retiré du monde*. Ceux-ci par leur agréable variété vous ont dérobés des momens que vous ne regrettez pas. Je ne ſçais trop ſi les autres que je vous annonce, auront l'avantage de vous amuſer. Le ſérieux, qu'ils renferment, & les réfléxions trop longues, dont ces *Mémoires* ſont remplis, pourront vous inſpirer quelque ennui. Ils m'ont paru ſéchement écrits. Cette Fille de qualité n'a que des *avantures ordinaires. Son cœur ſeul fait ſon Roman, & ce n'eſt que ſon Hiſtoire* qu'elle a entrepris de donner. Mais

[1] Mémoires de la Fille de Qualité.

approuverez-vous qu'à propos de rien elle devienne éperduement amoureuſe du Marquis de.... & qu'elle extravague d'abord pour un Amant, qui ne s'eſt preſque pas donné la peine de commencer par lui dire qu'il aime. Les avances qu'elle fait nous dépeignent une fille née avec un grand penchant pour la tendreſſe, & qui ne connoît pas l'art d'être réſervée. Pour le Marquis de.... elle mépriſe le Chevalier de.... & le Duc de.... Le Marquis gagné par l'eſpoir d'une fortune plus brillante l'abandonne. Le Chevalier de.... la conſole de la déſertion de cet infidéle. Plus attachée à celui-ci, qu'au premier elle n'écoute point les propoſitions du Duc de.... à la veille de ſe marier avec le Chevalier, elle voit que l'ingrat s'envole dans les bras d'une Fille d'Opéra.

Voilà, Madame, tout le Roman. Vous ne ſçaurez pas ce que cette

Fille de qualité devient, ſi le Duc, le troiſiéme de ſes Amans l'épouſe, ou ſi outrée d'avoir été la victime des deux premiers elle va dans la ſolitude ſe plaindre de l'inconſtance des hommes. Elle paſſe cela ſous ſilence. Mais le Marquis & le Chevalier lui fourniſſent des réfléxions, & la font entrer dans une métaphyſique rafinée. Deux Rivales qu'elle rencontre dans une Demoiſelle de ſes amis, qui lui enleve le Marquis, & dans ſa Tante, qui lui diſpute le Chevalier, lui donnent encore occaſion de dévoiler toutes les foibleſſes du cœur humain, & de déclamer contre l'inconſtance, & la perfidie des hommes. Voici comme elle en parle dans un endroit.

» Ils entrent, dit-elle, dans le » monde comme dans un pays de » conquête, ils n'y paroiſſent que » pour y diſtribuer la honte & l'eſ» clavage; lorſqu'ils jettent les yeux

» ſur les femmes, qui les environ-
» nent, le vice conduit leurs regards,
» il guide leur avidité, & ne la fi-
» xent que pour nous inſulter. Ils
» deviennent amoureux, ils ſoupirent
» dans des diſpoſitions que nous de-
» vons ſentir, mais qu'il ne nous
» convient pas d'exprimer. Enfin
» nous commençons par la foibleſ-
» ſe, & ils commencent par le cri-
» me. Nous cedons au ſentiment &
» ils ſe livrent à une paſſion hon-
» teuſe. Nous les écoutons & ils
» nous outragent. Nous demandons
» des Amans, & ils cherchent ou
» des complices, ou des victimes.

Voilà une peinture de ces amoureux oiſifs, de ces aimables libertins, dont le vice conduit les regards, quand ils jettent les yeux ſur les femmes, qui les environnent.

Mais votre ſexe, Madame, a encore de vrais adorateurs, qui ne cherchant ni des *complices*, ni des *victimes*. S'ils profitent d'une foibleſſe,

ce triomphe n'a rien d'outrageant. Chez les ames bien nées l'objet n'en paroît que plus aimable, & plus digne d'être aimé.

En parlant des femmes, elle dit: » Nous ne ſommes aveugles que » pour un ſeul homme. Tous les » autres nous doivent un reſpect, » que nous n'oublions jamais. Un » Amant épuiſe notre généroſité. » Le droit d'un aveu n'eſt que pour » lui. Nous n'écoutons, nous ne par- » donnons qu'à celui que nous déſi- »rons? « Cela n'eſt pas toujours vrai. Il y a des femmes pour qui tous les hommes ſont d'une égale valeur, & qui pour vouloir trop aimer, n'aiment que la paſſion, qui les domine. Elle appelle une femme d'eſprit, une femme dont les ſentimens, & la raiſon ſont épurés, qui eſt exacte dans ſes jugemens, délicate dans ſes inclinations, libre dans ſon langage, meſurée dans ſes ſaillies, ſérieuſe avec grace, enjouée avec dignité.

dignité. Elle veut que ſon eſprit ſoit plus orné par les réfléxions que par l'étude, que ſon imagination ne ſerve qu'à être le coloris de ſa raiſon, que ſon cœur & ſon goût fixés dans le vrai ſoient inacceſſibles au faux ; que la ſcience & l'érudition lui ſoient étrangeres, que les vertus ſoient ſes talens, & le ſentiment la ſource de ſes lumiéres.

Elle fait avec raiſon une grande différence de ces femmes qui ont des ſentimens, & de celles qui n'en ont pas. » Les premieres, dit-elle, » ont des foibleſſes comme les au» tres, leur cœur ſe trouvant de la » même nature eſt ſuſceptible des » mêmes paſſions, & une honnête » femme par rapport à l'amour, a » le cœur fait comme celui de cel» le, qui ne l'eſt pas. Toute la dif» férence qu'on peut rencontrer en» tre l'une & l'autre conſiſte dans le » dehors. Dans le ſecret elles ſont

» parfaitement les mêmes. Ce ſont » les mêmes combats, c'eſt toujours » la même foibleſſe. Ce qui peut uni- » quement les diſtinguer, c'eſt que » la premiere eſt la ſeule confidente » de ſes foibleſſes, c'eſt que l'Auteur » même ne les connoît pas. Elle » ſçait les lui cacher, les deſaprou- » ver, les combattre, & travailler » à ſe les laiſſer ignorer à elle-mê- » me, au lieu que l'autre n'étant » jamais arrêtée par les bienſéan- » ces ſe fait honneur de ce qui fe- » roit ſa honte; ſi elle ſçavoit pen- » ſer. Elle dit même plus qu'elle ne » ſent, & ſa bouche eſt beaucoup » plus coupable que ſon cœur. «

Je n'irai pas plus loin. Ceci doit vous donner une idée de ces Mémoires, où l'Auteur n'a fait entrer que du ſérieux. S'ils ſont une peinture étudiée des vices de la plûpart des hommes, les Mémoires de *Monville*, qui ſont un tableau na-

turel de tous les déſordres que la vengeance entraîne à ſa ſuite, n'attaquent de votre ſexe que la Baronne d'Ev.... qui a fait une partie de ſes malheurs. Différent de la *Fille de qualité*, qui pour avoir été trompée par le Marquis de..... & le Chevalier de.... en veut à leur eſpéce, *Monville* ne parle que de ſon ennemie, & ne porte point un jugement défavorable ſur toutes les autres, dont il n'a pas eu ſujet de ſe plaindre.

Mémoires de Monville.

Vous ne verrez pas à la tête de ces nouveaux Mémoires un long & ennuyeux préambule. *Monville* commence d'abord à décrire & les égaremens de ſa jeuneſſe, & l'Hiſtoire de ſes infortunes. Ses réfléxions ſemées ç'à & là ſont courtes, & ſortent du ſujet. Les faits liés les uns aux autres, & détaillés avec ſoin, marquent une ingénuité, qui fait tout le mérite de ces ſortes

TAYLOR INST. OXFORD

de récits. L'affaire malheureuſe que *Monville* a dans ſa Patrie avec le Marquis de** ſon arrivée à Paris, ſa paſſion pour la Baronne d'Ev.... L'Hiſtoire allégorique de ſes amours avec cette Dame, qui pour n'être qu'un badinage, a cependant des ſuites funeſtes. La jeune Roſalie fille du Baron d'Ev.... mariée avec Devrier, & empoiſonnée le jour de ſes nôces pour la Baronne ſa Belle-Mere, & ſa Rivale; les liaiſons étroites de *Monville* avec *Cladeville*; le meurtre inopiné de ce fidéle Ami, & la détention de *Monville* accuſé d'en être l'Auteur ſont de ces événemens, qu'un Lecteur ne doit pas avoir de peine à croire.

On y trouvera du merveilleux. Mais n'en faut-il pas dans un Roman? & le voici. *Monville* dans un cachot accablé ſous le poids d'une affreuſe miſére, attendant avec impatience le dénouëment de ſon a-

vanture, au bout de trois ſemaines de priſon entend ouvrir ſa porte, & voit un Saint Eccléſiaſtique, qui comme un homme envoyé du Ciel, vient avec un ordre du Roi pour lui rendre la liberté. S'il ne ſort de ſa priſon que pour aller quelques jours après ſauver la Baronne d'Ev... & ſa fille prête à expirer au milieu des flammes, cet incident qu'un heureux hazard fait naître donne occaſion à *Monville* de ſe venger noblement, & ſa généroſité met fin à tous les crimes de la Baronne d'E.... C'eſt ici que j'admire l'art du Peintre. Au lieu d'un Monſtre, qu'il m'a fait voir en me dépeignant la mort précipitée de l'innocente Roſalie, & les cruautez exercées contre *Monville*, qui n'évite ſans ſçavoir, le fer de pluſieurs aſſaſſins, que pour voir tomber ſous leurs coups ſon plus fidéle Ami, je ne trouve plus dans la Baronne d'Ev....

qu'une femme, qui pour réparer les torts faits à *Monville*, lui procure un établiſſement digne de ſa reconnoiſſance, & une femme pénitente dont les vertus ont effacé les crimes.

L'Hiſtoire de cet illuſtre Provençal, qui trouve dans ſa miſére un Pere dur, & même un Pere jaloux de ſon bonheur, puiſqu'au moment que la fortune commence à lui rire, il lui refuſe un conſentement dont il a beſoin, nous annonce dans Monſieur *Jourdan* un Auteur d'un grand goût, qui ſçait écrire, & inventer avec eſprit. Je ne vous parlerai pas d'avantage de ces Mémoires. Ce que je pourrois vous en dire, ne ſeroit rien en comparaiſon de ce que vous en penſerez. Quand vous les aurez lûs, vous leur trouverez un avantage, c'eſt celui de ne vous occuper que quelques heures. Monſieur *Jourdan* a eu le

tems de les faire courts. C'eſt un tems que ne prennent pas tous les Auteurs. J'ai l'honneur d'être,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

A Paris ce 1. Novembre 1742.

Fin de la premiere Partie.

A MYLEDY

LETTRES
AMUSANTES
ET CRITIQUES.
SECONDE PARTIE.

LETTRES AMUSANTES ET CRITIQUES

Sur les Romans en général Anglois & François, tant anciens que modernes.

A MILEDY W**

VI. LETTRE.

APRES le magnifique éloge, que l'Auteur des *Obſervations ſur les Ecrits modernes* a fait de *Pamela*, vous me trouvez bien hardi, Madame de n'être pas du ſentiment de

cet habile Critique. Je reſpecte ſes déciſions ; mais je dois encore faire cas de celles du Public, de qui j'ai entendu dire que les Lettres de *Pamela* ſont noyées dans une foule de fadaiſes, qui portant le dégoût & l'ennui dans l'eſprit du Lecteur, lui cachent en pluſieurs endroits la naïveté, la ſimplicité du ſtile, qui fait tout le mérite du Livre en queſtion, & la Critique que j'en ai faite, ne doit point vous paroître une critique outrée.

Cependant je conviendrai, ſi vous le voulez, qu'il eſt le meilleur Roman qu'on ait vû depuis long-tems paroître en Angleterre : de-là je ne conclurai pas, qu'il l'emporte, que même il égale les Romans François les plus eſtimés. L'Auteur Anglois, ſi loué, ſi vanté par je ne ſçais quel part, doit encore faire beaucoup de chemin, avant que de pouvoir ſe placer à côté de ces Romanciers ha-

biles dont je vous ai parlé dans une de mes Lettres. * Mais j'apprend en vous écrivant celle-ci que cette Pamela va reparoître encore ſous une autre forme. De ſes *Lettres* on en a fait des *Mémoires*, & le tout eſt réduit à deux petites Parties. Je penſe que celui qui s'eſt donné la peine de refondre ainſi ce Roman n'a pas mal imaginé. Les jeunes perſonnes à qui il ne faut que des leçons de ſageſſe, & de vertu les pourront lire avec utilité, & ſans ennui. Vous voyez, Madame, quel accueil on fait à tout ce que l'Angleterre nous fournit d'Ouvrages de quelque nature qu'ils ſoient, pourvû même que nous les trouvions médiocres. Nos Ecrivains, qui n'ont pas cet air mépriſant qu'ont la plûpart des vôtres, eſtiment les Ecrits des Etrangers, comme les leurs, quand ils méritent de l'être.

* Lettr. II.

Pamela ou Mémoires de Miledy B *

Pamela bon pour le fonds tiroit

à ſa fin, & alloit avoir le ſort ordinaire des Romans, c'eſt-à-dire, d'être enſeveli dans la pouſſiére. Ce même Ouvrage mis en *Mémoires* va revivre encore, & pour peu que la nouvelle forme qu'on lui donne plaiſe au Public, ce Public lui fera la juſtice de le placer avec ces bons *Romans*, qui ſont toujours plaiſir à lire, & qui tant que le bon goût regnera parmi nous, paſſeront à la poſtérité.

Vous, Madame, qui avez fait tant d'accueil aux *Lettres* de Pamela, pourrez-vous n'en pas faire à ſes *Mémoires*, qui n'en ſont à proprement parler qu'un extrait. Je ne puis vous rien dire de plus de cet Ouvrage que je vous annonce, & Je ne vous en parle que ſur le rapport que m'en a fait un de mes Amis, qui la lû en manuſcrit. Le commencement, & la fin en ſont neufs. Vous y verrez d'abord comment Pamela,

encore enfant a été conduite chez Miledy B * *, quelle éducation elle y a reçuë, de quelle maniere elle s'eſt comportée après la mort de cette Dame dans la maiſon de Milord B * * ſon fils. Toutes les perſécutions qu'elle a ſouffertes avant ſon mariage, ſont les mêmes. Preſque par tout on a conſervé juſqu'aux expreſſions. On n'a retranché que des répétitions ennuyeuſes, & de certaines naïvetés, qui convenoient peut-être dans la bouche de Pamela, encore fille, & domeſtique de Milord B * *, mais qui ne conviendroient pas dans celle d'une Miledy.

J'ai trouvé dans les *Lettres* d'excellentes réfléxions : l'Editeur des *Mémoires*, à ce que l'on m'a aſſuré, a eu l'attention de ne les pas altérer, & d'y mettre en épiſode l'Hiſtoire de *Sara Godefroy*, Maîtreſſe que Milord B * * avoit euë, avant que de connoître *Pamela*. Cet Ouvrage

ne peut être qu'intéreſſant, agréable, & utile ; & je ne doute preſque pas qu'il ne reveille en ſa faveur la curioſité de ceux, qui ſe ſont donné la patience de lire toutes les Lettres de *Pamela*.

Anti-mela Mémoires de ** D**

C'eſt ici l'occaſion de vous parler de l'*Anti-Pamela*, ou des *Mémoires* de M ** D **. Ne confondons pas ce nouveau *Roman*, avec un autre *Anti-Palema* qui a paru l'Eté dernier à Londres, & preſqu'auſſitôt en Hollande, traduit en François, mais qui n'a pû paſſer en France à cauſe des obſcenités, dont on m'a dit qu'il eſt rempli. Pour celui-ci il eſt fait à Paris par un homme de goût, qui ſçait écrire. Comme Pamela eſt la *recompenſe de la vertu*, l'Anti-Pamela eſt la *recompenſe du vice*. L'Héroïne de ce Roman née, ainſi que Pamela, de pauvres Parens, mais qui ne lui ont pas donné une éducation Chrétienne, parce qu'ils étoient auſſi mal partagés du

côté des mœurs, que de la fortune, ſéduite par l'exemple, cri-
» minelle par habitude, entraînée
» vers le vice, plûtôt par la deſtinée
» que par goût, idole & victime de
» l'amour, vertueuſe enfin par ré-
» fléxion, avoue qu'elle l'auroit
» peut-être été toujours, ſi elle a-
» voit connu plûtôt la vertu. «

Le Lecteur ne peut voir ſans indignation l'infâme procédé d'une Mere, qui n'a miſe au monde un enfant, qu'à deſſein de corrompre ſes mœurs. On ſe ſent des mouvemens de pitié pour ces jeunes victimes de l'honneur, qui ſont élevées, ou enlevées dès l'âge le plus tendre pour devenir, avant même que la raiſon les éclaire, l'opprobre du genre humain. Anti-Pamela fait une fortune auſſi brillante en menant une vie déréglée que Pamela, qui s'eſt conſervée toujours ſage au milieu de tous les maux qu'on lui a fait ſouffrir. Comparés l'une avec

l'autre, mais ne regardez celle-ci que comme un Etre de raiſon, ou un ſujet, ſorti de l'imagination de l'Auteur. L'Hiſtoire de l'une eſt arrivée, vous me l'avez vous-même aſſuré, l'autre eſt un Ouvrage de fiction. Que dis-je de pareilles Hiſtoires ſe renouvellent tous les jours, tant à Londres qu'à Paris, & dans toutes les grandes Villes, où le vice regne avec plus d'empire. Avec cette différence, qu'il y a peu d'*Anti-Pamela*, qui faſſent fortune. Preſque toutes font avec les femmes, qui les débauchent, une fin des plus triſtes. Il eſt vrai que le vice mene quelquefois à la grandeur plus rapidement que la vertu, on en voit des exemples, & telle a ſçu ſans peine ſe procurer par l'uſage criminel de ſes attraits, des avantages, qu'une autre avec l'innocence de ſes charmes n'a pû obtenir, qu'après bien des années de con-

trainte & de travail. De Keil Caiſſier de la Compagnie de Briſtol eſt le premier Amant, que la Mere d'Anti-Pamela lui deſtine; ſa mauvaiſe figure fait qu'elle n'en veut point. Un jeune Milord eſt plus de ſon goût, & celui-ci eſt inconſtant, il ſe trouve un Chevalier qui la dédommage. L'Auteur eſt bien modeſte de ne lui donner que trois Amans, dont deux même deviennent ſes époux. De Keil le premier, & le Milord après ſa mort. Il faut qu'il ait trouvé l'avanture de Milord B.....ſous la figure de Nannette dans Pamela curieuſe, puiſqu'il la parodie juſqu'à trois fois, en faiſant faire preſque la même choſe aux trois Amans de ſon Anti-Pamela.

Que vous dirai-je de plus? Anti-Pamela après la mort de ſon premier mari, tranche ſi fort de l'Arthemiſe, que ce n'eſt qu'avec peine qu'elle paſſe à de ſecondes nôces. Elle me-

ne une vie ſi rangée avec le Milord ſon ſecond mari, que vous ne la reconnoîtrez pas. Sa mere eſt le premier Auteur de ſes déréglemens paſſés. Elle a cependant pour elle les mêmes attentions, qu'eut *Pamela* pour la ſienne. Enfin c'eſt une *Coquette* convertie qui, comme on le voit à la fin de ces Mémoires, eſt paſſée tout d'un coup de la pratique du vice à celle de la vertu. Ces *Mémoires* ſont fort bien écrits, il y a des réfléxions, qui font plaiſir à lire, & le Roman en général, tout imparfait qu'il eſt, me paroît meilleur que *Pamela*. On ſent qu'il a été fait à la hâte. Le Public cependant la bien reçu, & chacun eſt fâché que l'Auteur n'ait pas eû le loiſir, ou la patience, ou la volonté de lui donner la perfection, dont il étoit capable. L'impoſſibilité des avantures arrivées à *Anti-Pamela*, font voir le ridicule de celles, que l'on prête à *Pamela*. Je doute qu'il

y ait eu de Roman plus critiqué que celui-ci. Vous lui connoiſſez deux critiques, ſans compter celle que j'en ai faite, & l'Anti-Pamela dont je viens de vous parler, & qui doit paſſer pour la plus ingénieuſe ?

Ah ! qu'il ne paroiſſe plus rien ſous le nom de *Pamela*, qui devient comme uſé, car je crois qu'à la fin le Public s'en laſſeroit. J'avois quelque autre Roman, dont je comptois dans celle-ci vous rendre compte. Mais votre Commiſſionnaire ne me donne que le tems de vous aſſurer que je ſuis avec tout le reſpect que je vous dois,

MADAME,

Votre très-humble
& très-obéiſſant
ſerviteur.

A Paris ce 15. Janvier 1743.

A MILEDY W**

VII. LETTRE.

A L'imitation du Comte de **, qui l'Eté dernier a fait une Confeſſion publique de ſes égaremens, & de ceux des femmes qu'il a connuës, la Baronne de ** ſous le même titre vient de nous donner la ſienne, mais ſans y comprendre celle de ſes Amans. Son Hiſtoire, Madame, eſt remplie d'Avantures tragiques. Son Pere, & ſa Mere, qui ne ſe ſont mariés, qu'à deſſein d'unir enſemble chacun un enfant qu'ils ont d'un premier lit, refuſent à celui-ci la tendreſſe qu'ils leur doivent. Plus elle avance en âge moins elle eſt aimée. Si ſes Parens lui prodiguent toutes ſortes de mauvais traitemens, de ſon côté elle a pour eux toute l'averſion imagina-

Confeſſions de la Baronne de **

ble. L'eſpérance d'être bien-tôt l'idole de quelqu'un, la conſole un peu de ſa triſte ſituation.

Le portrait, qu'elle fait d'elle-même, annonce une jolie perſonne. Elle ſe dépeint avec des yeux bruns, ni fiers, ni ſévéres, qui pluſieurs fois lui ont joué le tour d'agacer à ſon *inſçû*. Le reſte de ſes traits, dit-elle, » ne renvoyoit pas » le monde. Il falloit que je pleuraſſe pour avoir la bouche ſérieuſe. Enfin je portois une phiſionomie » coquette, même avant qu'il y eût » encore de ma faute. « Voilà l'idée qu'elle nous donne de ſa figure, quand à l'âge de quatorze ans elle commença à ſe faire admirer. Je ne vous donnerai point l'extrait de ce Roman. Je ſçai que tous ces ſortes d'Ouvrages piquent votre curioſité dès que vos occupations vous le permettent, & vous jugerez mieux vous même de la nature de celui-ci dont l'héroïne a lutté tour

à tour *contre la moleſſe de la nature & l'auſtérité de la vertu.* L'amour l'a ſi fort tirannisée que ſon embonpoint en a ſouffert plus d'une fois. Pour arrêter le cours de ſes infortunes, elle veut dire adieu au monde. Mais elle n'eſt pas née pour le Cloître. Une ſœur, qui meurt bien à propos pour elle la fait ſortir d'un ſéjour, où elle commençoit à s'ennuyer. Mais revenuë dans le ſein de ſa famille, comme elle a été malheureuſe en Amans, elle l'eſt encore plus en maris. Elle contracte trois mariages, que tous les trois lui ſont funeſtes.

Quelle Hiſtoire, Madame, je vous avouerai que la premiere partie m'a ennuyé, & que la ſeconde m'a inſpiré je ne ſçais qu'elle triſteſſe. L'Auteur pour rendre ſon Roman plus agréable auroit pû en retrancher les Lettres, qui ne devroient paroître dans ces ſortes d'Ouvrages, qu'en très-petit nom-

bre, & encore faut-il qu'elles ſoient très-courtes, & très-néceſſaires. Cependant ces Confeſſions de la Baronne ne ſont pas à mépriſer. L'Auteur bien capable de plus grands efforts y a mis de l'invention, & de l'eſprit. Peut-être ne péchent-elles que par le merveilleux des Avantures trop confuſes, & qui embrouillent l'eſprit d'un Lecteur qui ne lit que pour s'amuſer. En effet ſi vous les lifez, Madame, vous y verrez grand nombre d'hommes tués pour elle; ſon Frere, un Ami, Deux Amans, trois Epoux, & une femme, qui ſe porte à ſon occaſion, aux empoiſonnemens, aux aſſaſſinats, & au deſeſpoir, vous y verrez ſon Pere, & ſa Mere, comme elle le dit elle-même, » dé-» pouillez de leurs biens, & de » leur reputation, enchaînés, com-» me des criminels, languiſſans ſous » la honte, ſuccombans à leurs » travaux, expirans dans les dou-» leurs.

Pour elle, voici comme elle ſe dépeint à la fin de ſes *Confeſſions*, » ſans » défiance contre l'orgueil, ſans cou- » rage contre la volupté, ſubſtituant » la ruſe à la prudence, prenant pour » ſageſſe des précautions frivoles, » déguiſant ſous le maſque de la » vertu une politique conſeillée » par l'intérêt, & peut être par le » déréglement ; tirannisant deux » hommes pour les engager à des » crimes irrémiſſibles, riſquant de » ſouiller par un exemple conta- » gieux une maiſon Sainte, Ecole » de la pudeur, méritant par mes » intrigues, & mes artifices une » vengeance mortelle, à laquelle » je n'échappe que pour de nouvel- » les tortures. « Comme elle ne veut pas que nous ignorions aucun de ſes défauts, elle ajoute. » Cor- » rigée à l'aide de quelques dou- » leurs honteuſes, changée ſi paſſa- » gerement par les impreſſions de » la crainte, que je ne peux regar-

der

» der moi-même ce répentir, que
» comme une hypocriſie : toujours
» diſpoſée à reprendre le joug de
» l'amour : livrer mon cœur à un
» inconnu, qui me paye de mes
» feux inſenſés par des mépris,
» ſes inſultes, ſes feintes, ſes in-
» diſcrétions cruelles ; inſépara-
» blement unie à un homme alors
» mon ennemi caché, qui n'avoit
» voulu être mon mari, que pour
» être mon aſſaſſin, comme il étoit
» déja celui de mon frere. Aſſocié
» à ſes liens ſous l'affreuſe qualité
» de ſon épouſe, équivalente à
» celle de ſa complice, enſuite
» condamnée à une retraite auſtére
» par mes Parens, & livrée à mille
» rémords ; ne ſortir de cette nou-
» velle priſon, que pour être ex-
» poſée à de nouvelles inſultes,
» qu'on épargneroit aux plus viles
» des femmes, & qui au deshon-
» neur le plus ſenſible, ajoutent les
» plus flétriſſantes, & les plus vives

» douleurs ; livrer mon propre fre-
» re, mon généreux Libérateur,
» ce Frere, preſque mon Amant,
» le livrer au glaive homicide, ne
» trouver par hazard le plus ſage,
» le plus parfait des hommes, que
» pour l'enchaîner à des diſgraces,
» qu'il ne fuyoit, que pour diriger
» ſur lui la main furieuſe à laquelle
» ſon trépas étoit réſervé ; n'éviter
» d'être ſacrifiée par la main d'un
» homme qui m'avoit juré la foi,
» la tendreſſe conjugale, que pour
» ſouiller dans ſon ſang celle que
» je lui avois donnée ; deshonorée
» dans des Tribunaux publics par
» les mépris de mes alliés ; inſultée
» par mes propres Juges, peut-être
» alors plus vertueuſe par fierté,
» que par vertu même, enſorcelée
» par une fauſſe gloire, & ſans dou-
» te par l'intérêt, mais sûrement
» par les attraits d'une volupté hy-
» pocrite, me lier imprudemment
» avec un homme revêtu d'un nom

» uſurpé, fils ingrat, mari perfide,
» Pere dénaturé, né dans les téné-
» bres, vivant dans le crime, &
» mort dans le deſeſpoir ; enfin
» tremblante à toute heure que la
» fille de ce Traître Baron, joi-
» gnant aux vices de ſa Mere, la
» noirceur de ſon Pere, ne ſoit un
» Monſtre produit pour l'horreur de
» ſon nom, pour le tourment du
» reſte de ma vie, & pour l'oppro-
» bre de ſon ſexe ; que le fils du
» Brigand S. L.... ne ſoit une bê-
» te féroce, réſervée pour combler
» les horreurs de ſon Pere, en ven-
» geant ſa mort, ſur une Mere, qui
» en eſt l'Auteur. Heureux encore
» dans ce comble de maux, ſi le
» Ciel bornant là mes ſupplices,
» m'épargne celui d'y aſſocier le
» jeune Comte, en qui peut-être la
» conſtante deſtinée de mon ſang,
» l'emportera ſur ſa vertu, digne
» de toutes les faveurs céleſtes. «

C'eſt par cette recapitulation tou-

chante, qui doit vous donner une idée detout le *Roman*, que la Baronne finit ſes *Confeſſions*, dans leſquelles elle ne s'eſt pas certainement flattée. Ce morceau m'a paru digne de votre curioſité, & ſeul il peut vous donner une idée parfaite de ce *Roman*. J'ai l'honneur d'être avec bien du reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéïſſant Serviteur.

A Paris, ce 25. Janvier 1743.

A MILEDY W**

VIII. LETTRE.

DAns ma derniere, Madame, je vous ai rendu compte des avantures tragiques, & ſurprenantes de la Baronne de ***. Elles m'ont laiſſé, je ne ſçais qu'elle triſteſſe dans le cœur, ſans doute parce qu'en Lecteur pénétré j'ai pris trop de part à ſes infortunes. C'eſt pour m'égayer, que je me tranſporte ſur les bords du Nil, entre Roſette & le Caire, où le Chevalier de*** a eu la plus jolie avanture du Monde. Son mariage avec deux Dames, qui ſont couſines fait la matiere agréable d'un Ouvrage, que je viens de lire ſans m'ennuyer. Eſt-ce une hiſtoire véritable, ou une pure fiction ? C'eſt l'une plûtôt que l'autre, le ſujet en eſt neuf,

Les deux Couſines ou le Mariage du Chevalier de ***

mais travaillé contre toutes les regles de la vrai ſemblance. Cependant, il amuſe. Eſt-ce aſſez ? ne doit-on pas encore chercher à plaire. Cet Ouvrage ne fait que paroître. Je vais vous en donner un court Extrait, & y faire enſuite mes réfléxions.

Ce n'eſt pas le Chevalier de *** qui donne lui-même l'hiſtoire de ſon mariage. Occupé des ſoins d'un emploi, qui le rend utile à l'Etat, il a chargé un de ſes amis, qui étoit en Egypte, lorſqu'il forma ſes premiers nœuds, de celui de contenter la curioſité de Monſieur le Comte de * * * ſon Protecteur ſur un myſtére, qu'il avoit pris ſoin de dérober aux yeux de Paris, & de la Cour.

Je paſſe ſur la naiſſance de ce Chevalier, qui parti de Paris pour aller avec le Marquis de*** ſon ami à la ſuite de Monſieur de Feriol Ambaſſadeur du Roi à la Porte, fut

en 1699. témoin des cérémonies obſervées à la premiere audiance du nouveau Miniſtre. Il ne reſte à Conſtantinople, avec ſon ami, qu'autant de tems qu'il faut pour parcourir les principales curioſités de cette Capitale des Etats du Grand-Seigneur, & je le vois; le Marquis & lui, s'embarquer pour l'Egypte, afin de s'inſtruire par eux-mêmes du merveilleux d'un Pays, dont tant de Relations nous ont rendu compte.

Croiriez-vous, Madame, que ce Pays, où les femmes ſont ſi religieuſement gardées, & dont aucun Etranger ne peut approcher, fourniſſe des avantures galantes. Elles y ſont plus rares qu'en Europe, mais il en arrive de tems en tems, qui ne viennent pas à notre connoiſſance, ou faute d'Ecrivains ou parce qu'elles ſont enſevelies dans le ſilence. Nous avons obligation à un ami oiſif du Chevalier

de * * * de nous avoir fait part de la ſienne. Ce jeune Voyageur entre Roſette & le Caire, cottoyoit à pied les bords du Nil, & portoit avec un plaiſir extrême ſes yeux vers tout ce qui pouvoit les frapper agréablement. Le Marquis ſon fidéle compagnon de voyage, qui ne ſortit point de la barque, fut l'attendre à un certain endroit. Mais marchant à petits pas ſans s'en appercevoir il s'écarte des bords du Fleuve & du terme où il devoit rejoindre le bateau. Au milieu de ſes réfléxions il ſe trouve vis-à-vis d'une grande maiſon, dont la magnificence le frappe. Nulle garde ne s'oppoſe à ſon paſſage, nul Eunuque à la porte des appartemens pour lui en défendre l'entrée. Le Maître avec ſes eſclaves eſt monté à cheval, tout enfin favoriſe le Chevalier. Sans obſtacle il entre dans une grande ſalle, où une vingtaine de femmes aſſemblées s'effrayent ſi

fort

fort à ſa vûë, que leurs cris percent juſqu'à l'appartement des deux femmes du *Bey*, qui couvertes de leur voile entrent dans la ſalle, & ne ſont pas moins ſurpriſes que les Eſclaves, de la vûë de l'Etranger. Mais touchées du péril, qu'il court, elles leur impoſent ſilence, & parce qu'elles voyent qu'il ignore les loix & les uſages du pays, déja même ſenſibles à ſa jeuneſſe & à ſa bonne mine, pour le dérober à la vûe de tous les *Argus* qui veillent ſur leur conduite, elles conviennent de le cacher le reſte du jour, & de lui procurer la nuit ſa liberté ſous un déguiſement de femme.

Ce n'eſt pas le premier François qui ait été introduit dans le Sérail des femmes Turques, ſi nous en voulons croire pluſieurs Romans. Mais c'eſt le hazard qui y conduit le Chevalier de * * *, & l'Amour y va être ſon gardien. La premiere

intention de ces Dames étoit véritablement de le renvoyer. On le conduit pour le bien cacher juſqu'au plus haut de la maiſon, dans un petit appartement, qui ne ſervoit à d'autre uſage, qu'à ſerrer du ſucre & du ſorbet. Là il reſte quelque tems incertain de ſon ſort, & des ſuites de cette avanture. Cependant les deux Dames déliberent enſemble ſur la viſite qu'elles veulent lui faire, mais la peur de ne pas entendre ſa langue, & de n'en être pas entenduë les inquiéte. » Quand il s'agit de ſe ſatisfaire, il » eſt rare, dit l'Hiſtorien de cette » avanture, que l'imagination d'u- » ne femme travaille long-tems inu- » tilement. Echauffée par l'attrait » du plaiſir, elle devient en un inſ- » tant fertile en reſſources. « En effet une Arabeſque, *appellée communément la Maltoiſe*, parce que priſe avec ſon mari par un Corſaire

Maltois, elle avoit été l'Eſclave d'un Commandeur à Malte, une Arabeſque ſe trouve dans le Serail du *Bey*, & les tire d'embarras. Par ſes talens & ſa fidélité elle a gagné leur confiance, au défaut du François elle ſçait l'Italien, voilà le ſujet qu'il falloit, pour leur ſervir d'interprête. Elles la députent au Chevalier dans l'eſpérance que la langue italienne ne lui ſera pas étrangere. Leur joie eſt grande d'apprendre qu'il la poſſéde, & ſans attendre un moment plus favorable elles montent avec la *Maltoiſe* au petit appartement, où elles l'ont confiné, & dans cette premiere viſite, qui fut fort courte, elles lui font dire de bannir toute eſpéce de crainte, qu'elles le prennent ſous leur protection.

Mais les Eſclaves de ces Dames ont vû entrer le Chevalier, ç'au-

roit été trop que de leur demander le ſecret. Le lendemain la *Maltoiſe*, qui eſt dans la confidence (car ſans elle, qu'auroit-on pû faire) montre aux femmes du Serail un de ſes habits, qu'elle ſuppoſe avoir ſervi au déguiſement du Chevalier, qu'elle a conduit, leur dit-elle, plus d'une lieuë le long du Fleuve, & qui lui a donné en la quittant deux ſequins. Ce fait qui paſſe pour conſtant dans le Serail du *Bey*, met nos Dames en état de ne plus rien craindre, ni pour elles, ni pour l'Etranger, que le hazard leur envoye, & que l'amour ne leur permet pas de renvoyer. Un homme en Turquie entré dans un Serail y eſt en ſûreté; c'eſt la difficulté d'y entrer, & il faut un miracle, pareil, ou à peu près ſemblable à celui, qui vient de s'opérer en faveur du Chevalier. Ces ſortes de miracles ſe font quand des Gardes ſont gagnés

par argent, c'eſt ce qui arrive quelquefois : mais autrement, non. Ces ſentinelles, ne quittent jamais leur poſte, & veillent la nuit comme le jour. Mais ne chicanons pas l'Hiſtorien de cette avanture, qui pour avoir été en Egypte ne paroît pas en avoir retenu les uſages, comme je le ferai voir. Le Chevalier eſt ſervi par la *Maltoiſe* plus abondamment qu'il ne le déſire, & de la table de ſes bienfaitrices, qu'il ne peut voir à viſage découvert que huit jours après ſa détention, & encore faut-il que ce ſoit l'Officieuſe Interprête, qui arrache preſque par force le voile, dont elles ſont couvertes ; il ſçait de cette confidente, qu'on eſt enchanté de ſa perſonne, de ſes vertus, de ſes manieres gracieuſes, lui de ſon côté n'eſt pas moins charmé de leur beauté, & des graces répanduës, dans ce qu'il pouvoit découvrir de leurs perſonnes. Où

croyez-vous, Madame, que ſe termineront tant de politeſſes de la part du Chevalier, & tant d'attentions de la part de ces femmes ? A une ſimple galanterie ; non les femmes du *Bey* ſont trop bonnes Muſulmanes pour ne vouloir qu'un Amant. L'Auteur ſuppoſe que l'Alcoran permet aux femmes Turques, quand elles ne ſont pas contentes d'un Epoux de s'en donner un autre. Celles-ci ſe trouvent dans le cas : Depuis cinq ans leur Mari commun n'a pû leur donner des preuves de ce en quoi ils font conſiſter le véritable Mari. Le Ciel leur envoye le Chevalier, dans lequel ils voyent un jeune homme qui n'eſt pas capable de les tromper, & ils veulent ſe l'attacher par les nœuds ſacrés du mariage, mais ſans ſe ſouſtraire à la domination du *Bey*, qui aura tout l'honneur des fruits, qui paroîtront de cette nouvelle union.

La différence de Religion ne les embaraſſe point. Comme elles ne veulent pas quitter la leur, elles ſont auſſi aſſez juſtes pour ne pas obliger le Chevalier à quitter la ſienne. C'eſt la *Maltoiſe*, qui ſonde le Chevalier, & qui lui fait la propoſition de ce prétendu mariage auquel il ne devoit pas s'attendre, parce qu'il eſt contraire à nos mœurs, & à nos uſages. Epouſer deux femmes Turques, & les épouſer pour reſter avec elles le reſte de ſes jours, & du vivant d'un mari, qui n'en a que la figure (mais n'importe) cela ne s'accorde pas avec ſa Religion. Cependant comme il n'eſt pas Théologien, & que d'ailleurs on lui laiſſe la liberté entiere ſur ſa façon de penſer, il regarde ce mariage, qu'on lui propoſe, comme une bonne fortune dont il peut profiter. Il remet entre leurs mains, ſon ſort, ſa perſonne, & ſa vie même, tout excepté ſa Religion.

Je ne vous ferai pas le récit des clauſes bizarres de ce mariage qui jamais n'ont été faites en Turquie, où la pluralité des femmes eſt permiſe. Elles ne peuvent tout au plus qu'avoir lieu dans le Pays des Fées, où il ſe paſſe encore des choſes plus incroyables. Le Chevalier a auſſi ſes engagemens, qu'il s'oblige par ſerment de remplir, c'eſt de paſſer pendant chaque année au moins ſix mois conſécutifs avec elles, à commencer de cette premiere fois. L'Auteur a bien fait de ne lui donner que ſix mois par année à paſſer dans un lieu, où loin d'avoir ſa liberté, il devoit bien prendre garde d'être vû par d'autres perſonnes que par ſes deux femmes, & la *Maltoiſe*. Tous les plaiſirs ne ſont rien, quand on eſt dans la contrainte, & le Chevalier ne devoit pas être à ſon aiſe dans un petit appartement ſouvent ſeul, & quelquefois avec des objets, qui

étoient toujours les mêmes. N'importe, ſa priſon ne doit durer qu'un tems, & le terme n'en eſt pas long. Ainſi les articles de ce mariage ſi ſingulier ſont écrits en Langue Arabe par Fatime, dit l'Auteur, interprêtés au futur Epoux par la Servante *Maltoiſe*, & ſignés de part & d'autre en trois copies. La joye de ce mariage fut ſecrette, & concentrée dans les appartemens de ces deux femmes, où il n'y eut que la diſcréte *Maltoiſe* qui pût y prendre part. Pendant que le Chevalier enfermé dans un Serail, ſe voit comblé de faveurs par deux aimables femmes, qui ſont aſſez heureuſes pour n'avoir pas des viſites fréquentes de la part du *Bey*, le jeune Marquis inquiet du ſort de ſon ami, le cherche, & eſt en peine de ce qu'il eſt devenu. Mais le Chevalier n'eſt pas ſi abſorbé dans les plaiſirs, qu'il ne penſe à l'informer de ſon avanture. Une lettre

qu'il lui fait rendre, & dans laquelle il lui apprend ſa nouvelle ſituation, le tire d'inquiétude, & pendant que ſon cher Chevalier mene la vie molle & voluptueuſe des Muſulmans, il cherche à diſſiper les ennuis de ſon abſence par tout ce qui ſe préſente au Caire d'agréable à ſes yeux. Ils s'écrivent, & leurs lettres leur ſont fidélement renduës. Zélé Commiſſionnaire de ſon Ami, il lui envoye les plus belles étoffes des Indes, pour qu'il en faſſe préſent à ces femmes, & de l'argent autant qu'il peut en avoir beſoin.

Les ſix mois de la délicieuſe priſon du Chevalier s'écoulent ſans qu'il ait la moindre allarme. On le retient même encore deux mois de plus, après leſquels il a la liberté de reſpirer le grand air, mais il s'eſt engagé par ſerment de revenir retrouver ces tendres épouſes, qui ne peuvent plus ſe paſſer de lui. Il eſt

trop galant homme pour manquer à ſa parole. Je le vois ſe ſéparer du Marquis qui revient en France, pour aller rejoindre ſes deux femmes, auprès deſquelles la *Maltoiſe* l'introduit auſſi miraculeuſement, qu'elle l'avoit fait ſortir. Cette année ſe paſſe comme les huit ou neuf premiers mois qu'il a déja paſſés, dans les douceurs d'une union parfaite, le Chevalier occupé à apprendre le François à ces Dames, & ces Dames occupées à apprendre l'Arabe au Chevalier, charment ainſi les ennuis de la ſolitude.

Mais l'inſtant marqué pour la liberté du Chevalier arrive. » Que de » proteſtations d'un éternel attache- » ment, dit l'Auteur ! Que de nou- » veaux ſermens de s'aimer tou- » jours ! Que de promeſſes de la » part du Chevalier de rejoindre » ces Dames au plus tard dans une » année.... Après bien des ſoupirs

» & des regrets, il s'arrache enfin » de leurs bras baigné de leurs lar- » mes, & des ſiennes, paſſe à Ro- » zette, de cette Ville à Alexandrie, » & de-là en France. « Comment ces deux Dames ont-elles pû ſe reſoudre à laiſſer partir un Epoux ſi charmant, qu'elles pouvoient bien ſe douter de ne pas revoir dans leur Patrie ? Encore ſi l'une des deux l'eut accompagné. On a vû pluſieurs de ces femmes Turqueſques au rapport de pluſieurs Romanciers, s'échapper de leur Serail, & ſe fier à la bonne foi de leurs Amans tendrement aimés. Mais l'Auteur ne veut point recourir à ces lieux communs, & uſés à force d'avoir été répétés. Pour nous faire voir que ces Dames n'ont qu'un amour fondé ſur l'eſtime & ſur l'amitié pour le Chevalier, au bout d'un an d'abſence, puiſque leur Epoux ne vient point les retrouver, il leur fait faire l'une après l'autre

le voyage de Paris, auſſi facilement que l'on va de Saint Cloud à Verſailles. *Fatime* eſt la premiere, qui l'entreprend, & qui ſuppoſe un voyage de Jéruſalem, où elle dit vouloir paſſer un an, pour le faire avec tranquillité, & ſa Couſine à ſon retour ſe ſert auprès du *Bey* leur commun Epoux du même prétexte de Religion, pour avoir la même liberté de voir la France. Mais plus attachée au Chevalier, qu'à ſon premier Epoux, qu'à ſa Famille, à ſa Patrie, & même à ſa Religion, moins ſcrupuleuſe que *Fatime* qui au retour d'un voyage de la Meque lui avoit mandé d'avertir le Chevalier qu'elle avoit fait vœu de ne plus habiter avec lui, *Mocarefé*, dis je, aimant ſincérement le Chevalier, & paſſant pour Chrétienne l'épouſe, & au bout d'un an embraſſe le Chriſtianiſme.

Voici, Madame, ce que je penſe ſincérement de cette Hiſtoire. Le Bey

m'y paroît faire le perſonnage d'un François, qui monte à cheval, va voir ſes amis, ſe donne le plaiſir de la Chaſſe, & s'inquiete peu de la conduite que peut mener ces femmes. Ces deux femmes reſſemblent à ces Dames de notre Nation, qui peu contentes d'un mari, ſe dédommagent avec un Amant, & ont pour ce tendre commerce une maiſon particuliere, où l'œil du mari ne vient rien examiner. Le logis du *Bey* où le Chevalier eſt entré n'eſt autre qu'un de nos Hôtels, très-mal gardé par un Suiſſe, quand le Maître en eſt ſorti. La *Maltoiſe* confidente de ces deux Dames, eſt une habile Femme de Chambre, qui ſçait tout faire pour une Maîtreſſe. Enfin le mariage contracté entre le Chevalier & les deux Couſines eſt un marché en amour contracté ſur la foi des ſermens.

L'Auteur en nous donnant cette Hiſtoire a voulu nous peindre une

partie des mœurs,& des uſages des Turcs & il s'eſt trompé. Il n'en a rien du tout approché de la vraiſemblance. 1°. Les Seigneurs Turcs ne ſont point 6 mois ſans pénétrer dans les appartemens de leurs femmes. Souvent ils y entrent ſans même ſe faire annoncer. 2°. Ils demeurent dans une des principales Villes de leur Gouvernement, & s'ils ont desMaiſons de Plaiſance ſituées ſur les bords du Nil, comme celle où le ſoi-diſant Chevalier eſt entré, ou ſitués autre part, ils n'y paſſent pas des années entieres, éloignés de leurs affaires, de leurs amis, & comme enſevelis dans la ſolitude. 3°. Ces Maiſons ſoit en Campagne, ſoit en Ville, ſont environnées de fortes murailles, & la porte en eſt toujours fermée par jalouſie. 4°. Les appartemens des femmes ſont toujours fermés, & gardés nuit & jour par des Eunuques, qui ſe rélevent, & qui n'en permettent

l'entrée à perſonne, & les Turqueſques d'un rang diſtingué ne ſortent que bien eſcortées de leurs Eſclaves pour aller aux Moſquées, & quand elles prennent le bain chez elles, elles n'ont pas pour une gardienne. 5°. Un mari ne leur permet point d'avoir une maiſon ſéparée de la ſienne, ſous quelque prétexte que ce ſoit. 6°. Il ne ſe fait point parmi elles de mariages clandeſtins, & encore moins du vivant de leurs maris. 7°. Si les Dames Turqueſques demandent à faire des voyages de dévotion, comme celui de la Meque, ou de Jéruſalem, elles y vont bien eſcortées, & pour une Confidente qu'elles ont, elles voyent trente autres Eſclaves plus ou moins, auſquelles elles ne ſe fient pas. 8°. Comme les femmes ſont rivales les unes des autres, & qu'elles s'étudient toutes à mériter les bonnes graces de leur commun mari, jamais l'union ne regne entr'elles.

entr'elles. Le ſang n'y fait rien ; Sœurs, ou Couſines, ſi elles l'étoient, il ſuffit qu'elles ayent le même Maître, pour ſe haïr mortellement. 9°. Quand il ſeroit vrai que des femmes en Turquie ſous le prétexte d'un pélerinage voudroient profiter de l'occaſion pour paſſer dans un Pays étranger, elles ne le pourroient faire qu'avec les Eſclaves, qui ſont à leur ſuite ; or ces ſortes de voyages ſe font-ils *incognito* & auſſi aiſément que celui que l'Auteur fait faire tour à tour aux deux prétendues femmes du Chevalier ?

Que devez-vous conclure de ces réfléxions ? que l'Hiſtorien du prétendu mariage du Chevalier de *** ne s'eſt pas véritablement tranſporté ſur les bords du Nil pour la faire ſuivant les mœurs & les uſages du pays, que n'ayant point quitté les bords de la Seine, il n'a fait que peindre ceux de ſa Nation ſous

des noms empruntés. L'impoſſibité de ſon Hiſtoire révoltera tous les gens ſenſés, qui n'aiment pas, pour me ſervir de l'expreſſion d'un homme de goût, que dans un Serail on faſſe tomber *comme une Bombe*, un homme, que des femmes n'y attendent pas. Qu'on ſe contente d'altérer les mœurs & les uſages de France, dans mille petites Hiſtoriettes, qui paroiſſent, ſans défigurer ceux des autres Nations, qui ne nous ſont pas moins connus que les nôtres. Pour amuſer le Public faut-il le tromper ? Si les Romanciers faiſoient attention aux endroits, où ils placent la Seine, leurs Romans ſeroient faits avec goût, & il n'en paroîtroit pas tant, je le puis dire, de contraire au bon ſens. Quand vous aurez lû celui dont je viens de vous parler, je penſe que vous lui ferez la juſtice de le mettre au rang des *Contes des Fées*. Vous le trouverez ce-

pendant bien écrit & rempli de fort jolies réfléxions. C'eſt tout le mérite que je lui trouve. Je ſuis avec bien du reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

A Paris ce 1. Février 1743.

A MILEDY W**

IX. LETTRE.

Adelaide de Meſſine.

DE tous les *Romans*, dont je vous ai rendu compte, il n'y en a aucun, Madame, qui l'emporte ſur *Adelaide de Meſſine*, dont je vais vous parler dans celle-ci. Ce *Roman* ſi extraordinaire par les avantures qu'on y lit, eſt un des mieux fait que j'aie vû depuis long-tems. Tous les perſonnages qui y paroiſſent tiennent à la principale action, & au milieu des faits hiſtoriques qui y ſont répandus, il devient peu à peu ſi intéreſſant qu'on ne le quitte point, qu'on ne l'ait lû. Cette envie d'achever du même coup d'œil une Hiſtoire Romaneſque qui en ſe développant excite de plus en plus la curioſité du Lecteur eſt une preuve de la bonté de l'Ouvrage.

Ce *Roman*, Madame, a tout l'air d'une Hiſtoire véritable juſqu'au tems qu'*Adelaide*, fille de Dom Bernardin de *Cigala* illuſtre Meſſinois, quitte la Cour d'Eſpagne. Voici en abrégé les avantures de cette Héroïne. Son pere mis en priſon pour avoir pris le parti des François contre les Eſpagnols envoye *Adelaide* âgée de dix ans à la Cour d'Eſpagne à deſſein de r'avoir plûtôt ſa liberté. Mais il meurt dans ſa priſon, d'une mort précipitée, & peu de tems après ſon Epouſe de douleur de l'avoir perdu le ſuit au tombeau. Leur fille devenue Orpheline quoiqu'aimée de la Reine, qui lui promet de lui ſervir de mere, hérite de l'averſion de ſes Parens pour les Eſpagnols, & ſe propoſe de venger la mort de ſon Pere. Le Comte de *Lipari* & Dom Auguſtin *Gregorio*, jeunes Cavaliers de Meſſine, qui comme elles & pour les mêmes raiſons ſont à la Cour d'Eſpagne, l'entretiennent

dans ſon reſſentiment ; & à celui des deux, qui aura le courage de délivrer ſa Patrie, de la cruelle tyrannie des Eſpagnols elle promet de ſe donner pour prix de cette action courageuſe.

Adelaide, belle, comme le ſont toutes les Héroïnes, qui brillent dans les Romans, ne peut manquer d'avoir un Amant qui veuille tout ſacrifier pour elle. Le Comte de *Lipari* eſt le premier qui s'offre, & celui qu'elle écoute. Il a dans Auguſtin *Gregorio* un Rival, qui cherche à lui enlever le cœur de ſa Maitreſſe, mais rebuté de la trouver inſenſible il n'y veut plus penſer. Cependant *Adelaide* aimée tendrement de la Reine, qui lui accorde plus de liberté qu'aux autres filles du Palais les voit l'un & l'autre, parce qu'ils ſont de ſon pays, mais d'un œil bien différent, dans une Cour, ſur tout comme celle d'Eſpagne, on doit vivre avec

beaucoup de circonſpection. Le Comte de *Lipari* & *Adelaide* cherchent avec trop de ſoin les occaſions de s'entretenir pour n'être pas troublés. Il ne leur eſt plus permis de ſe voir. *Adelaide* trouve cet ordre d'autant plus tyrannique, qu'il lui vient de la part de gens qu'elle regarde comme des Perſécuteurs de ſa maiſon, & c'eſt ce qui lui fait prendre la réſolution d'aimer le Comte de *Lipari*, malgré les obſtacles, qu'on y pourra apporter. Toute la Cour parle de ſa beauté. Sa naiſſance eſt connue, elle a de grands biens, pluſieurs Seigneurs ſongent à elle, & la Marquiſe de *Villa-Franca* Dame d'Atour en parle à la Reine pour ſon fils le Duc de *Fernandina* & cherche à mettre dans ſes intérêts la Comteſſe de *Caſtelmara* Dame Sicilienne, qui ſe trouve à la Cour pour y ſolliciter quelques prétentions. Cette Dame avertit le Comte de *Lipari*

de ce que l'on trame contre lui ; & ſe charge de remettre à *Adelaide* une lettre de ſa part, dans laquelle elle trouve que ſon Amant a tous les ſentimens qu'elle déſire. La tendre réponſe qu'elle lui fait cauſe auſſi une joie imaginable au Comte de *Lipari*. Il la communique à *Dom Antonio Gregorio*, ſçachant qu'il ne penſoit plus à *Adelaide*.

Mais l'amour de celui-ci ſe reveille, & par une adreſſe au-deſſus de ſon âge, il ſe ſert du miniſtére de *Dona Ignes* Dame du Palais un peu ſur-année, dans laquelle il remarque de l'affection pour lui, afin de faire ſçavoir à *Adelaide* ce qu'il ſe ſent pour elle. *Dona Ignes* l'aime, il affecte de répondre à ſon amour, & entre de nuit dans le Palais, ſi bien traveſti que perſonne ne doute que ce ne ſoit la niéce de *Dona Ignes* nouvellement arrivée de Seville. Il paroît à la Cour ſans être reconnu, *Adelaide*, comme

me les autres en admire la beauté ; mais un jour pendant que *Dona Ignés* eſt occupée auprès de la Reine, il ſe fait connoître à *Adelaide*, qui lui parle de façon à lui ôter toute eſpérance pour l'avenir. *Dona Ignes* qui le trouve avec *Adelaide* en conçoit de la jalouſie. D. *Auguſtin* las de ſon déguiſement, parce quil n'a rien à eſpérer de celle qu'il aime, cherche à r'avoir ſa liberté. *Dona Ignes* en perd l'eſprit, & par ſes extravagances décéle ſon Amant auprès de la Reine, qui veut le faire punir, mais elle lui accorde ſa grace, à condition qu'il ſera reméné à *Meſſine*, dans le même état qu'il a été ſurpris au Palais, & qu'il ſera gardé un mois dans le Château de ſaint Sauveur toujours ſous l'habit de fille, pour le punir par la honte que ce déguiſement peut lui faire dans ſon propre pays.

Voilà, Madame, une avanture bien digne d'un Eſpagnol. Le dé-

guiſement de ce D. *Auguſtin* va lui faire faire dans tout le reſte de ce Roman un perſonnage qui ne touche pas comme ceux du Comte de *Lipari* & d'*Adelaide*, mais qui divertit beaucoup. On le conduit à Barcelone, où il s'embarque avec une bonne garde. Une furieuſe tempête la jette ſur les Côtes de Barbarie, le Vaiſſeau rompu & ſans mats, eſt pris par un Vaiſſeau Turc. D. *Auguſtin*, avec les dehors de votre beau ſexe, eſt épargné par le Corſaire, qui en devient amoureux.

Pendant qu'il eſt ſous la puiſſance de ce barbare, le Comte de *Lipari* voit la Comteſſe de *Caſtelmara* gagnée par les bons offices de la Marquiſe *de Villa-Franca*, & celle-ci, qui met tout en uſage pour obliger la Cour à renvoyer le Comte, obtient pour lui un Régiment en Sicile. Le Comte chagrin de cette marque d'eſtime, dont il croit que la Cour l'honore ſe détermine

à partir. La bienſéance & ſon courage ne lui permettent pas de refuſer une occaſion, qui va le diſtinguer des jeunes gens de ſon âge ; mais il veut prendre congé d'*Adelaide*, la choſe lui devient impoſſible. Il a recours à la Comteſſe de *Caſtelmara* pour lui faire tenir une Lettre. Cette perfide s'en charge, pour la remettre à la Marquiſe de *Villa-Franca*, & toutes deux trouvent un moyen infaillible d'altérer l'intelligence entre ces deux Amans. La Lettre du Comte leur ſert pour réuſſir dans leur entrepriſe. Elles ſuppoſent une Rivale à *Adelaide*. Cette Rivale eſt une fille du Palais nommée *Dona Thereſe Comez* à laquelle elles remettent la Lettre du Comte ſous une enveloppe contrefaite, & à ſon adreſſe, & qui s'oblige de faire le perſonnage qu'on ſouhaite, parce qu'on lui perſuade qu'on ne veut que ſeulement ſe divertir. Tout étant bien diſpoſé

entre ces deux femmes, la Comteſſe qui feint toujours d'entrer dans les intérêts d'*Adelaide* lui inſinue peu à peu qu'elle croit que le Comte de *Lipari* a une affaire avec une Demoiſelle du Palais. *Adelaide* donne dans le piége, veut ſçavoir le nom de ſa Rivale.

On la ſatisfait peu à peu ſur tout, & on la met avec adreſſe au point de croire que *Dona Thereſe* a véritablement reçu une lettre du Comte, & que le Comte lui eſt infidéle. La Marquiſe charmée du ſuccès de ſon artifice & voulant profiter de l'état pitoyable où la prétendue inconſtance du Comte a réduite *Adelaide*, lui fait propoſer par la Comteſſe, & lui propoſe elle-même le mariage avec le Duc de *Ferdinanda* ſon fils. *Adelaide* eſt trop accablée de chagrin pour écouter favorablement de pareilles propoſitions.

Pendant qu'elle eſt dans des agi-

tations continuelles, le Comte de *Lipari* ſonge aux moyens de revoir ſa Maitreſſe. Tout ce qu'il médite pour faire le voyage de Madrid, ne lui réuſſit pas. Il engage la Famille d'*Adelaide* à la redemander à la Reine. La Reine eſt diſpoſée à la renvoyer à Meſſine, mais la Marquiſe de *Villa-Franca* lui remontre que dans la conjoncture des affaires préſentes il eſt de ſa politique de marier cette riche héritiere de Meſſine à quelque Seigneur Eſpagnol, & elle la demande pour ſon fils le Duc de *Ferdinanda*. La Reine la lui accorde, & ſe charge d'en parler à *Adelaide* & de lui faire agréer. *Adelaide* en effet pour ne pas irriter la Princeſſe paroît conſentir à cette union, ſi ſa famille l'approuve. La Marquiſe croit avoir remporté la victoire, elle fait tout préparer pour le grand jour, qui doit unir les grands biens de la Maiſon de *Cigala* à la ſienne. Les

circonſtances des troubles de Meſſine l'ont favoriſée. Elle a eu des Amis en Cour, qui ont porté la Reine à ne pas conſulter la volonté d'*Adelaide*, qui a ordre de ſe préparer à partir dans trois mois pour aller trouver le Duc de *Ferdinanda* à Naples. Ses Parens font ce qu'ils peuvent pour empêcher ce mariage, & la délivrer de la tyrannie. Ils ont pour eux toute la nobleſſe du pays, qui ſe plaint publiquement de cette injuſtice ; le Comte de *Lipari* qui voit que les troubles de ſa Patrie ne peuvent lui redonner ſa Maitreſſe, réve aux moyens de l'enlever à ſon Rival, & pendant que ſes Amis, & les Parens d'*Adelaide* ſont occupés à ſe défendre des inſultes des Eſpagnols, il fait proviſion d'argent, & de pierreries, prend la route d'Alger, va trouver le fameux Corſaire *Trik*, le comble de préſens, & implore ſon bras pour lui aider à délivrer ſa Maîtreſſe de l'oppreſſion des Eſpa-

gnols. Deux bons Vaiſſeaux ſont armés, & le Comte de *Lipari* ſe met en mer avec *Trik* pour attendre *Adelaide*, & l'enlever à ſon paſſage d'Italie.

C'eſt ici, Madame, que commencent toutes les avantures ſurprenantes, arrivées au Comte de *Lipari* & à *Adelaide*. Celles dons je viens de vous parler ont un air de vraiſemblance, & les faits hiſtoriques qui les accompagnent leur donnent encore un plus grand air de vérité. Mais ici l'Auteur laiſſe les troubles de Meſſine pour ne plus parler que des Héros de ſon Roman. Vous verrez *Adelaide* deſabuſée de la perfidie du Comte par *Dona Thereſe Comez*, qui aimant le Duc de *Ferdinanda*, croit que la Marquiſe, & *Adelaide* ont été d'intelligence pour la tromper, & partir avec la Comteſſe de *Caſtelmara* chargée de ſa conduite. Une Galere d'Eſpagne les attend à Barcelo-

ne, pour les paſſer en Sicile. Les inquiétudes d'*Adelaide* augmentent à meſure qu'elle approche de ſon pays, & quoiqu'elle eſpére beaucoup de l'amour du Comte de *Lipari* & de l'amitié de ſes Parens, l'autorité du Duc de *Ferdinanda* lui fait tout craindre. Au milieu de ces agitations le Vaiſſeau de *Trik* donne l'allarme à la Galere Eſpagnole, qui ne peut éviter le combat. Le Capitaine fait une ſi vigoureuſe réſiſtance, que l'amoureux Comte de *Lipari* craint pour ſa Maîtreſſe, ne voulant pas expoſer plus longtems une perſonne, qu'il aime plus que ſa vie, il obtient de *Trik* une Chaloupe, & avec quelques Soldats, dont il connoît la valeur, il aborde la Galere le ſabre à la main. Il eſt ſuivi de *Trik*, qui feint en apparence de vouloir partager avec lui le danger. Le Capitaine Eſpagnol eſt hors de combat. Le Comte laiſſe aux Soldats à faire le reſte

& va chercher au fond de cale *Adelaide*, qu'il trouve implorant le ſecours du Ciel, & la Comteſſe de *Caſtelmara* cauſe de tous ſes malheurs, tuée d'un coup de canon. Charmé de retrouver ſa Maitreſſe, à qui ſa vûe ſubite & inattendue fait perdre la connoiſſance, il la laiſſe entre les bras de ſes femmes, & il remonte pour ſe rendre Maître de la Galere, ce n'eſt pas ſans avoir été bleſſé, s'il remporte l'avantage. Il perd ſon ſang, & *Trik* malgré lui le fait porter dans un Vaiſſeau où un habile Chirurgien viſite ſes bleſſures.

L'Auteur loin de donner de la probité au Corſaire, il lui fait rompre ſes engagemens avec le *Comte* pour faire entrer *Adelaide* & lui dans une nouvelle carriere de malheurs. *Trik* a l'adreſſe de les ſéparer l'un & l'autre, & de faire accroire à *Adelaide*, que le Comte eſt mort, & au Comte qu'*Adelaide* a été enſe-

velie ſous les flots, & qu'il n'a pû la ſauver de la Galere, qui faiſoit eau de tous côtés. Si le Comte de deſeſpoir ſur cette fauſſe nouvelle ſe précipite dans la mer, il a des Domeſtiques qui le ſauvent du naufrage. Mais ne vous attendez pas de le voir en captivité chez les Turcs, l'adroit *Corſaire* n'en veut qu'à *Adelaide*, qu'il trouve adorable. Cachée au fond d'un Vaiſſeau elle ne ſçait pas que ſon malheureux Amant vit toujours & va mener loin d'elle en la croyant toujours morte, une vie errante & vagabonde. *Trik* le laiſſe s'embarquer ſur un Vaiſſeau, qu'il rencontre, & qui va à Veniſe, où de peur d'être découvert, & enlevé par les Eſpagnols, il ſe traveſtit en Moine, & ſe fait paſſer pour un Religieux, qui revient de viſiter les ſaints lieux. Mais il eſt reconnu ſur le Port par un des Officiers qui l'a paſſé du Vaiſſeau de *Trik* dans le

ſien, & ſon déguiſement fait croire qu'il eſt un eſpion de ce Corſaire habillé en Moine. On l'arrête, on l'interroge, ne voulant pas ſe faire connoître, & ſe diſant toujours Religieux : comme il eſt convaincu de fauſſeté par des Religieux, dont il porte l'habit, & qui ne le connoiſſent pas pour un de leurs Confreres, il eſt condamné à mort. Un fameux Carme ſon ancien Ami eſt celui qu'on deſtine pour l'y préparer. Ils ſe reconnoiſſent, & après un long entretien, le Religieux, à qui le Comte même avoit écrit pour le venir voir dans ſa priſon, mais qui n'avoit pas reçu ſon billet, & qui n'y venoit qu'en qualité de Confeſſeur, charmé de trouver dans ce prétendu Renegat ſon ami, (car le Comte de *Lipari* paſſoit pour tel) va rendre compte au Senat du nom & de la qualité du priſonnier, & un Senateur vient lui rendre la liberté. Il en profite

pour aller à Rome, où il apprend que les Meſſinois ſont à la derniere extrémité. Ses Amis, & ſes Parens qui ont eû la nouvelle de ſa mort, charmés d'apprendre qu'il vit, l'engagent de revenir à Meſſine. Un Armateur Majorquin le reconnoît ſur la route pour un Meſſinois, & il le livre au Duc de *Ferdinanda* alors Viceroi de Sicile. Ce généreux Duc qui n'a point eu de part aux artifices, dont ſa mere s'eſt ſervie pour contraindre *Adelaide* à l'épouſer, touché des diſgraces de ſon Rival, loin d'exécuter l'ordre qu'il a reçu d'Eſpagne de faire mourir tous les Meſſinois, qui tomberont entre ſes mains écrit en ſa faveur en Eſpagne, & aime mieux après quelque tems de priſon, qu'il lui fait paſſer agréablement, lui procurer les moyens de s'échapper, que de le faire mourir ſelon l'ordre, qu'il en a reçu.

Mais revenons au perfide *Trik*. Si

le Comte de *Lipari* eſt ſous la puiſſance des Eſpagnols, & a tout lieu de craindre pour ſes jours, *Adelaide* eſt menée par le Corſaire à Conſtantinople, qui ne ſonge pour aſſouvir ſon avarice, qu'à retirer une ſomme conſidérable de ſa vente. Il la propoſe au Baſſa, Sur-Intendant du Serail, qui content de ſa beauté l'achette & la fait conduire au Serail. D'après l'Auteur je ne vous dirai pas tous les agrémens qu'on y fait avoir à pluſieurs belles perſonnes, qui y ſont ſans diſtinction de pays & de naiſſance. Vous ſçavez ce qui s'y paſſe, & je ne quitte point *Adelaide* que je vois inquiéte de ſa condition préſente, & qui l'eſt juſqu'au moment, qu'un Eunuque Européen, qui eſt ſon Maître de la Langue Turque en lui apprenant ce qui s'obſerve au Serail, lui fait connoître qu'elle n'a rien à craindre, qu'on n'y uſe point de force, pour contraindre

les Dames, & qu'il n'y a que trop de cabales, qui ſe forment entre ces belles captives, pour tâcher d'être préférées à leurs Compagnes.

Ainſi *Adelaide* déſabuſée des frayeurs qu'elle s'étoit formée du Serail, s'applique à apprendre la Langue Turque, & s'amuſe à joüer des inſtrumens. Parmi les Eunuques qui viennent la ſervir, un jeune a pour elle plus d'attachement & de reſpect que les autres: cette diſtinction l'inquiéte, & lui fait craindre que cet Eunuque ne ſoit un Emiſſaire des plaiſirs du Grand-Seigneur, qu'on lui détache avec quelque deſſein; & ſon étonnement eſt encore plus grand, lorſque un jour il entre le viſage baigné de larmes, par la honte qu'il a de ſe faire connoître dans l'état malheureux où il eſt réduit, pour l'informer des affaires du Serail, dont il eſt au fait par une experience de trois ans. Je vous ai dit au commencement de cette Lettre que le

Comte de Lipari avoit eu pour Rival ſon compatriote & ſon ami D. *Auguſtin Gregorio.* Reſſouvenez-vous que déguiſé en fille, il entra chez la Reine, qui pour le punir le renvoya à Meſſine dans cet habillement. Je vous ai prévenuë, que ſi galamment métamorphoſé, & pris en route par un Corſaire de Barbarie, il doit joüer un fort joli rôle dans ce Roman.

Ce Dom *Auguſtin* Gregorio eſt le jeune Eunuque, dont les traits du viſage donnent quelques idées confuſes à *Adelaide*, mais elle ne ſe le remet pas. Il eſt obligé de ſe faire connoître. *Adelaide* charmée de le revoir cherche à le conſoler du chagrin qu'il a de ſa triſte ſituation. Il lui demande des nouvelles du Comte de *Lipari.* Les larmes, qui ſortent des yeux d'Adelaide ne lui en apprennent que trop. La voyant abandonnée à toute ſa douleur, & ne pouvant par lui-même diſſiper

ſes ennuis, il lui donne la connoiſſance d'une Dame fort enjouée. *Zamiré*, c'eſt ſon nom, paſſe pour la premiere fois dans ſa chambre, & ſe ſert de tout ſon enjouement pour la divertir. *Adelaide* conſeillée par le jeune Eunuque ou l'infortuné D. *Auguſtin* recherche ſon amitié, & dans peu de tems elles ſont l'une & l'autre dans une parfaite intelligence.

C'eſt l'Eunuque, qui cimente cette union, & qui rend des témoignages ſi avantageux de la Chétienne à *Zamiré*, & de la Turque à *Adelaide*; que leur eſtime eſt réciproque, & que leur amitié commence à diſſiper tous les ennuis que fait naître la captivité. *Zamiré*, qui trouve dans *Adelaide* une amie veut ſçavoir d'elle par l'intérêt qu'elle y prend toutes les particularités de ſa vie, & ſurpriſe qu'*Adelaide* ne parle que des yeux en pleurs de la perte de ſon Amant, & de celle de

ſa

ſa liberté, veut lui faire comprendre que d'entrer dans le Serail, c'eſt le comble de l'ambition des femmes, & le plus grand bonheur qui puiſſe arriver à une perſonne de leur ſexe. *Adelaide*, qui n'en eſt pas perſuadée, ſe fait expliquer comment la condition des Eſclaves du Serail lui paroît ſi heureuſe: mais tout ce que lui dit *Zamiré* ne la ſatisfait pas, & ce qu'elle dit auſſi à *Zamiré*, de la maniere comme vivent les femmes en Europe, paſſent à ſes yeux pour des contes, qu'elle invente pour la divertir.

L'Hiſtoire de D. *Auguſtin*, eſt un Epiſode fort curieux; & cet Eunuque, connu de ſes deux Dames, ne peut ſe refuſer à l'empreſſement que ſur-tout *Adelaide* a de ſçavoir depuis ſa ſortie d'Eſpagne la ſuite de ſes malheurs.

Je vous ai dit, Madame, que fait priſonnier par un Corſaire Turc, qui le prenoit pour une fille, il ne

veut point d'abord le déſabuſer de ſon erreur, afin d'en être mieux traité. Mais les pourſuites, & ſa paſſion ſont trop vives. Dom *Auguſtin*, ne peut plus ſe cacher, & pour ſe mettre à couvert de ſes perſécutions, il ſe fait connoître au Corſaire, qui le laiſſant dans le même habillement, le cede au Capitan-Baſſa ou Amiral, qui a droit ſur toutes les priſes que l'on fait en mer. Le Baſſa, comme le Corſaire, en devient auſſi amoureux, s'il n'en peut venir à bout, il a recours à une de ſes femmes nommée Salama, qui fait tout ſon poſſible pour l'engager à aimer ſon mari.

Vous devez ſentir, Madame, que D. *Auguſtin*, s'il ne peut aimer le *Baſſa*, n'a pas la même indiférence pour Salama. Son déguiſement n'eſt plus pour elle un myſtére, & le Baſſa qui les ſurprend enſemble, de rage d'avoir été trom-

pé le fait mettre hors d'état de donner d'avantage des marques de tendreſſe ; & s'il eſt au ſervice du Grand Seigneur, il apprend à ces Dames que ſa Hauteſſe ayant été informée de ſon avanture, l'a voulu avoir au nombre de ſes Eunuques.

Si D. *Auguſtin* raconte ſes avantures, *Zamiré* doit auſſi faire le récit des ſiennes, ſon amie l'en prie, & elle ſatisfait ſa curioſité. Dans le détail qu'elle fait de ſon origine, *Adelaide* apprend qu'elle eſt & de ſa famille & petite-fille du *Baſſa Cigala*. C'eſt un grand plaiſir pour elle de rencontrer par une eſpéce de miracle une Parente ſi proche & ſi aimable dans un pays barbare. L'art d'un Romancier habile eſt de lier ſi bien toutes les parties de ſon Roman que le commencement, le milieu, & la fin répondent les unes aux autres, c'eſt ce que je trouve dans celui-ci. L'Au-

teur au commencement de cet Ouvrage nous avoit annoncé ce jeune Cigala pris dans ſon enfance par un Corſaire Turc, ce n'étoit pas ſans deſſein comme vous voyez. Mais revenons à *Zamiré*. Se trouvant couſine germaine d'*Adelaide*, avant que de continuer ſon Hiſtoire, elle la comble de careſſes, & l'amitié jouë entre ces deux aimables perſonnes une ſcêne ſi interreſſante, que D. *Auguſtin* témoin de leurs démonſtrations, en eſt ſi ſenſiblement émû, que n'étant point *Eunuque par le cœur*, ne peut ſuffire à la vivacité des ſentimens, que lui inſpire un ſpectacle ſi touchant. Si nous en croyons l'Auteur, nos belles Eſclaves ſe firent un plaiſir de le mortifier en le couvrant de honte & de confuſion.

Mais, Madame, comme *Zamiré* tient une belle place dans ce Roman, je dois en abregé reprendre le fil de ſon Hiſtoire. Agée de

quinze ans, quand elle perdit ſon pere, elle tomba ſous la tutelle d'un oncle maternel, nommé *Zalibec*, Perſan d'origine, & Muſulman de la ſecte d'Hali, pour laquelle cet Oncle lui inſpire des ſentimens. Attachée à celle d'Omar, qui eſt la Religion des Turcs, elle ne veut pas la quitter. Mais ſon Oncle joint l'artifice à l'autorité. D'une fluxion qu'elle a ſur les yeux il lui en fait une maladie réelle, un Médecin affidé y applique un cataplaſme, ſi bien bandé, qu'elle ne peut s'appercevoir qu'il fait jour. Après avoir reſté pluſieurs jours les yeux bandés, un ſoir en préſence de deux Docteurs de la Religion d'Hali, on lui défait ſon bandeau pour la faire arbitre d'un différent arrivé ſur le Jeu de l'Ombre, comme les lumieres ſont éteintes, qu'elle ſe voit dans les ténébres, ſon Oncle, le Médecin, & les deux Docteurs lui font accroire qu'elle

eſt devenuë aveugle, & qu'elle ne peut recouvrir la vûë qu'en renonçant à la Secte d'Omar, pour ſuivre celle d'Hali. *Zamiré* le fait, les Docteurs prient pour elle, lui remettent le bandeau, & lui ôtent après avoir allumé les bougies, & comme elle voit, on lui fait accroire qu'elle a recouvert la vûë par l'interceſſion d'Hali.

Zalibec ſon oncle l'inſtruit de ſa Religion, & entre autre choſe qu'il doit naître un Prophéte de Mahomet & de la Secte d'Hali, & il lui inſinuë adroitement que ce Légiſlateur pourroit bien après avoir déja fait un miracle en ſa faveur, la rendre encore mere de celui qu'il doit donner aux Perſans pour faire triompher leur Religion par tout le monde.

Pour abréger ſes avantures, un jeune homme intime ami de ſon oncle nommé *Zalait* la ſçait infatuée de ces ridicules opinions, il s'in-

troduit la nuit dans ſa chambre, & prend la figure de Mahomet. Cette viſite ne fait pas *Zamiré* mere d'un Prophête, elle en conçoit une haine irréconciliable pour la Secte d'*Hali ;* elle écrit à un de ſes Oncles à Conſtantinople, qui la vient chercher à Andrinople... Cet Oncle nommé *Oſminiek* en eſt amoureux. *Zamiré* ne l'écoute pas, elle le fuit, & arrachée d'entre ſes bras, par des hommes, qu'elle ne connoît point, & qui ſe battent pour la poſſeder, elle ſuit le vainqueur, qui l'emmene comme en triomphe, mais *Oſminiek* ſon oncle porte ſes plaintes en Juſtice, contre ſes Raviſſeurs : l'avanture de *Zamiré* devient publique, le Grand-Seigneur en eſt informé, il la veut voir ; elle lui fait un détail de ſa vie & ſa conſtance à réſiſter à *Oſmaniek* ſon Oncle lui procure l'honneur d'être admiſe au Serail.

Je ne vous donne pas, Madame,

TAYLOR INST. OXFORD

une grande idée de l'Hiſtoire *de Zamiré*, que vous devez mettre au nombre de ces Contes Arabes ou Orientaux bien écrits. Vous aurez plus de plaiſir à la lire dans ſon entier que j'en aurois à vous enfaire un plus long détail. L'Hiſtoire du malheureux Comte de *Lipari* me touche d'avantage. Sa mort étoit réſoluë en Eſpagne, mais le Duc de *Ferdinanda* lui permit de s'échapper, & le charge en partant d'aller *incognito* dans quelque lieu écarté de l'Iſle de Rhodes faire ſon mauſolée, afin que la nouvelle de ſa mort, quoique fauſſe, ſoit rapportée en Eſpagne par les Voyageurs. Le vaiſſeau ſur lequel il eſt monté jette l'ancre au Port de Rhodes, ſans entrer dans la Ville, il cottoye ſur une ſaïque turque l'Iſle pendant vingt lieuës; & deſcendu ſur le bord du rivage, il s'arrête ſur une petite colline, ſous laquelle la nature avoit formé dans le roc une grotte d'environ

cent

cent pieds en quarré, & ſuivant l'avis du Duc de Ferdinanda, il y fait dreſſer ſon mauſolée, qui apprend à tous les Voyageurs les circonſtances de ſa mort prétenduë.

De cette ſolitude il paſſe à Rhodes, & revient à Veniſe, aux approches du Carnaval, ſous le nom du Chevalier de Lemos. Au milieu des plaiſirs qui regnent dans cette Ville, l'idée de ſa chere *Adelaide*, qui ne la quitte point, l'empêche d'entendre le langage des beaux yeux de Dona Felibia, auprès de laquelle il ſe trouve au ſpectacle, & venuë à Veniſe pour aſſiſter aux plaiſirs du Carnaval. Au ſortir de Veniſe, il ſe trouve dans une forêt & ſurpris par la nuit. Une lumiere qu'il apperçoit au travers des arbres, le fait arriver à une grande Auberge, ſituée dans la forêt. Pendant qu'on prépare le ſouper, il deſcend avec Fibio ſon domeſtique à l'écurie.

Le Comte de *Lipari* ou le Chevalier de *Lemos*, eſt né pour les avantures tragiques, Fibio ſon valet trouve dans une botte de paille une Dame qui lui demande la vie. C'eſt cette *Dona Felibia*, dont le mari a été égorgé la nuit précédente dans cette auberge, & que la ſervante avoit cachée. Il la fait remettre dans le même état, monte enſuite dans la chambre, charge ſes piſtolets, & avec *Fibio* expedie le maître, les fils & le valet de l'auberge, & pluſieurs autres brigands, & n'épargne que les femmes. Le lendemain il part avec *Dona Felibia*, au bout de quatre jours ils arrivent à ſon château. Cette belle Italienne aime le Chevalier de *Lemos*, d'abord il y eſt inſenſible ; mais enfin il répond à la paſſion de *Dona Felibia*, & il prend bruſquement la réſolution de l'épouſer. Pendant qu'il goute avec ſon épouſe les douceurs d'une vie heureuſe & tran-

quille, la fortune, ſon ennemie, vient encore le traverſer.

La femme & les filles de l'auberge qu'il a épargnées, vont dépoſer contre lui qu'il a tué ſept hommes, & enlevé une Dame fort belle, dont il a égorgé le mari. Les informations faites, le Chevalier de *Lemos*, ſon Valet, & la Dame ſont condamnés au dernier ſupplice. Ils appellent de cette Sentence à un Tribunal ſuperieur, qui eſt Veniſe, où ils ſont transférés. Heureuſement que *Dom Felibio* mari de *Dona Felibia*, qui avoit été laiſſé pour mort dans la forêt, eſt trouvé par un Senateur de Veniſe, & laiſſé dans le prochain Village, chez un Chirurgien, qui le guérit en moins de trois mois de ſes bleſſures.

De retour chez lui, il apprend que ſon épouſe remariée à un gentilhomme Eſpagnol eſt priſonnier à Veniſe. Il y apprend ſon avant-

re, & redemande ſa femme aux Juges, qu'il inſtruit de ſon aſſaſſinat. L'innocence du Chevalier eſt reconnuë, on lui donne la liberté ; mais devenu veuf d'une femme vivante, il a le chagin de la voir retourner avec ſon premier mari. L'idée de ſa chere *Adelaide* le conſole de cette infortune, & dégouté du monde, il vient à Rome, s'enferme dans un Couvent, & y prend l'habit Monaſtique. Pendant que ſous le nom *de Dom Hieronimo*, il fait des converſions en Italie, *Adelaide* en fait de ſon côté dans le Serail. Intime amie *de Zamiré* peu à peu elle lui inſpire du mépris pour le *Mahometiſme* & du goût pour la Religion Chrétienne. Les préjugés du *Mahometiſme* n'ont point alteré chez *Zamiré* les vertus morales, que la nature lui a comme prodiguées, & *Adelaide*, qui profite des diſpoſitions de ſon eſprit pour lui faire entendre les vérités de notre Religion, lui fait

prendre la réſolution d'embraſſer le Chriſtianiſme. Ces deux belles Eſclaves unies enſembles par tous les liens les plus forts que puiſſe former une amitié fondée ſur la vertu, ne ſongent plus qu'à concerter les moyens de ſe ſauver du Serail. Dom Auguſtin entre dans leur confidence, & ſe donne tous les mouvemens néceſſaires pour cette entrepriſe. Un Vaiſſeau Marchand Genois, qui eſt dans le Port de Conſtantinople, lui paroît propre à favoriſer ſes deſſeins. Il s'abouche avec *Bacciolini*, c'eſt le nom du Capitaine, qui veut bien recevoir ſur ſon bord ces deux Eſclaves, pourvû qu'elles puiſſent ſe ſauver ſecrétement. Le vent change, & Dom Auguſtin n'a qu'un jour pour ſe préparer; *Adelaïde* & *Zamiré* ont encore mis un autre Eſclave Chrétien dans leurs intérêts, il eſt chargé pour faciliter leur évaſion de mettre le feu à minuit dans un des gre-

niers des écuries du Serail, qui eſt rempli de foin. Pendant que cet accident cauſe une conſternation générale dans le Serail,& dans toute la Ville. Adelaide, Zamiré, & Dom Auguſtin ſortent tous les trois déguiſés à la faveur du trouble, & de la confuſion, & avec *Huley* Eſclave, qui a mis le feu, ils s'embarquent dans le vaiſſeau Genois, qui met à la voile. Une furieuſe tempête fait échoüer le vaiſſeau ſur les côtes de l'Iſle de Rhodes. Dom Auguſtin périt, parce qu'il n'eſt plus néceſſaire au monde,& l'Auteur n'échappe de ce naufrage qu'*Adelaide*, *Zamiré*, *Huley*, *Bacciolini*, & un de ſes domeſtiques.

La côte où nos Voyageurs ont abordé eſt celle, où le Comte de *Lipari* avoit été conduit par ſa cruelle deſtinée. Pendant qu'aſſis ſur le gazon ils s'entretiennent de leurs malheurs, Huley entre dans une caverne, où il apperçoit un tom-

beau, il vient promptement en avertir ſa compagnie. *Adelaide* y jette les yeux, & l'inſcription du Mauſolée lui fait connoître que c'eſt le tombeau du Comte de *Lipari*. *Bacciolini* & *Zamiré* l'arrachent avec peine de ce lieu funeſte. Comme ſa deſtinée la conduit ſur les traces de ſon Amant, elle forme la réſolution de ſe rendre à Rome, & de s'y faire Religieuſe. Un vaiſſeau Hollandois qui vient faire eau, les met à *Civita-Vecchia*, & de-là *Adelaide* arrive à Rome, où *Zamiré* fait abjuration; elle y épouſe *Bacciolini*, qui la mene à Genes. Pour *Adelaide*, elle s'enferme dans ſa ſolitude, où elle ſe prépare, par la pratique de toutes les vertus Chrétiennes, à prendre le voile. Le jour de cette cérémonie arrivé, tout ce qu'il y a de perſonnes de diſtinction y ſont attirées par le bruit de ſes attraits : On fait ſilence pour entendre le Sermon. *Adelaide*

en levant les yeuxreconnoît dans le Prédicateur ſon Amant. Cette ſurpriſe lui fait perdre connoiſſance; & le Prédicateur, qui vient pour l'exhorter à la mort, reconnoît ſa chere *Adelaide*; mais ſa préſence fait une révolution ſi ſubite dans ſon ſang, qu'il tombe mort aux pieds de ſa Maîtreſſe. *Adelaide* qui revient de ſon évanoüiſſement, voit ſon Amant mort à ſes pieds, & retombant dans une eſpece de l'étargie, au bout de ſix jours elle met fin à tous ſes malheurs. Voilà en abregé l'Hiſtoire d'*Adelaide*, & du Comte *Lipari*. Ce Roman, je vous le repete, eſt fait avec art. Mais il les fait finir bien triſtement & d'une maniere bien incroyable. Je ſuis,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

A Paris ce 10. Février 1743.

A MYLEDY W**

X. LETTRE.

JE quitte, Madame, un moment le pays de la *Romancerie* pour vous entretenir dans celle-ci d'un Eloge de tout votre ſexe, fait par un Religieux Eſpagnol, Bénédictin. Dom *Feijoo*, (c'eſt ſon nom) connu par *ſon Théâtre Critique*, prend en main ſa défenſe, & combat tous les Ecrivains, tant anciens que modernes, qui ont oſé déclamer contre lui. S'il ne peut réfuter entierement, ce que quelques Saint Peres, & même l'Ecriture Sainte, diſent à ſon déſavantage, il ſçait y donner une interprétation ſi favorable, que je doute ſi les femmes ont eu juſqu'à préſent un plus zélé Panégyriſte. Pluſieurs en ont fait l'Apologie,

Eloge ou défenſe des Femmes.

mais ont-ils employé la Morale, & la Phyſique pour prouver, comme notre Auteur, ce qu'ils avançoient? Et n'ont-ils eu recours à des exemples tirés de l'Hiſtoire de preſque tous les Peuples, que pour appuyer leurs ſentimens? Non, le P. Feijoo eſt le ſeul qui a, pour ainſi dire, épuiſé la matiere, & qui ne nous laiſſe plus rien à déſirer ſur ce ſujet.

Dans cette Lettre, je ſors du plan d'ouvrage que je me ſuis propoſé. Mais pouvez vous trouver mauvais que je vous entretienne de ce qui doit vous intéreſſer particuliérement? Savante Diſciple de Newton, inſtruite de l'Hiſtoire de tous les tems, & de tous les pays, écrivant dans pluſieurs Langues avec une délicateſſe infinie vous courez à l'immortalité, auſſi rapidement qu'une de nos Dames Françoiſes. Me. du... pour laquelle le ſyſtême de votre Philoſophe Anglois a tant de

charmes. Si vous étiez venuë plûtôt au monde, ou ſi Dom *Feijoo* eut écrit quelques années plus tard, il vous auroit compriſe dans la liſte des Femmes illuſtres qu'il nous a donnée.

Que votre Sexe a reçu d'outrage ! Que d'injuſtices depuis le Monde naiſſant commiſes contre lui ! Dans ces beaux pays où autrefois ſon eſprit, & ſes charmes regnoient avec empire, Mahomet par ſes viſions l'a réduit à l'eſclavage, il l'a injuſtement condamné à y paſſer ſes jours dans une ſolitude éternelle, & privé de tous les droits qu'il a reçu du grand Auteur de la Nature, il y eſt encore regardé comme un Atomate. Avant ce célébre Viſionnaire, combien d'hommes, même de réputation, qui ſe ſont déchaînés contre lui. Des Philoſophes, des Poëtes, des Hiſtoriens ont pour l'humilier trempés leur plume dans le fiel &

dans le vinaigre. Mais l'Auteur dont je vous parle, remarque que de tous ceux qui ſe ſont donné le plaiſir d'écrire avec aigreur ſur les Femmes, il n'y en a preſque pas un qui n'en ait ardamment recherché l'amitié. *Euripide* a très-mal parlé des Femmes dans ſes Tragédies. Mais s'il les déteſtoit ſur le Théatre, dans le particulier il en étoit éperdument amoureux. *Bocace*, un des plus licentieux de ſon tems, les recherchoit avec excès; & cependant, comme le remarque notre Auteur, il a fait une violente Satyre contre elles, intitulée: *Le Labyrinthe de l'Amour*. Juvenal qui dans ſes Satyres ne les a pas épargnées, en aimoit le commerce; & tous les Poëtes Anglois, Eſpagnols, Italiens & François, qui à l'imitation de quelques Poëtes Grecs & Latins ont ſatyré votre Sexe, n'en ont pas moins été les adorateurs; *Ariſtote* même, aſſez

injuſte envers les Femmes pour publier avec excès leurs défauts *phyſiques*, & avec encore plus de véhemence leurs défauts *moraux*, n'avoit point de l'éloignement pour elles. Il eut deux femmes qu'il aima tendrement. Son amour pour ſa premiere appellée *Pythias*, fille ou niéce d'*Hermias*, Tyran des Athéniens, fut pouſſée juſqu'au point, qu'Ariſtote s'oubliant lui-même, tomba dans la folie, d'offrir de l'encens à cette femme, comme à une Divinité. Ces exemples rapportés, par D. *Feijoo*, & pluſieurs autres que je pourrois citer, mais qui par la connoiſſance, que vous avez de l'Hiſtoire, ne doivent pas vous être inconnus, prouvent, que tous ceux qui diſent du mal de votre ſexe, ne ceſſent pas pour cela de vouloir lui plaire, & qu'ils n'en médiroient jamais, s'ils en étoient toujours reçûs favorablement, où ſi le dégoût ne ſuc-

cédoit pas à la paſſion.

Cet Eloge, dont je fais le ſujet de cette Lettre doit vous paroître d'autant moins ſuſpect, & moins équivoque, que l'Auteur a embraſſé un état, qui ne l'oblige pas à les flatter, & de plus il eſt d'un pays, où les femmes ne ſont pas ſi conſidérées qu'en France & en Angleterre. Ainſi un éloge fait chez une Nation, où l'on vous fait un peu plus d'honneur, qu'en Turquie, mais où l'on ne vous garde pas moins ſcrupuleuſement, un éloge, dis-je, fait par un Religieux, n'eſt pas un éloge intéreſſé; & le Lecteur doit penſer qu'il n'a eu en vûë que de rendre juſtice à votre ſexe, & d'en relever le mérite ſans partialité.

Mais il eſt tems de vous rendre compte de cet Ouvrage, ſuivant le plan de l'Auteur. L'Epithéte du *Sexe dévot* que l'Egliſe vous donne & le ſentiment de pluſieurs Doc-

teurs, qui veulent qu'il y aura plus de femmes que d'hommes de ſauvés, lui ſervent à relever l'éclat de vos vertus. S'il examine les qualités differentes de l'un & de l'autre ſexe. Il avouë que la *Force*, la *Conſtance*, & la *Prudence* ſont particulieres à l'homme, comme la *Beauté*, la *Docilité*, & la *Sincerité* appartiennent à la femme, & les comparant les unes avec les autres, il trouve que la *Force* dont nous pouvons nous prévaloir, miſe devant la *Beauté*, dont vous vous faites gloire, n'a pas de plus grands avantages. Vos Antagoniſtes diront pour donner le pas à la *Force* ſur la *Beauté*, que celle-ci cauſe de grands maux par les amours déſordonnés qu'elle allume, les querelles qu'elle fait naître, les inquiétudes & les jalouſies, dont elle eſt l'auteur ; mais D. *Feijoo* leur répond que cette accuſation eſt mal fondée ; » en ce » qu'elle ne vient que d'un défaut

» d'attention ; ſi toutes les femmes
» étoient laides, on trouveroit dans
» celles, qui ſeroient les moins dif-
» formes, autant d'attrait, qu'on en
» remarque à préſent dans les Bel-
» les ; d'où il ſuit qu'elles feroient
» le même ravaage. La moins laide
» de toutes placée en Gréce, cau-
» ſeroit l'incendie de Troye com-
» me *Helene* ; & logée dans le Pa-
» lais du Roi Don *Roderic*, elle ſe-
» roit cauſe de la ruine d'Eſpa-
» gne, comme *Cava*. Dans les pays
» où les femmes ſont moins agréa-
» bles, il ne ſe commet pas moins
» de déſordres, que dans ceux, où
» elles ont plus d'agrémens, & où
» elles ſont mieux faites. Bien plus
» en Moſcovie, où les belles fem-
» mes ſont en plus grand nombre
» que dans tous les autres Royau-
» mes de l'Europe, l'incontti-
» nence regne moins que par tout
» ailleurs, & la foi conjugale eſt
» gardée avec beaucoup plus d'e-

xactitude

„ xactitude. “ De-là D. *Feijoo* infére que la *Beauté* ne produit pas par elle-même les maux qu'on lui attribue. On pourroit encore ajouter que la *Force*, quand l'uſage qu'on en fait eſt injuſte cauſe autant de déſordres que la *Beauté*, & qu'il y a bien eu autant d'hommes à qui la *Force* a été pernitieuſe, que de femmes à qui la *Beauté* eſt devenue funeſte. Cependant D. *Feijoo* dans le parallele, qu'il fait de ces deux qualités, ſe déclare en faveur de la *Force*, qu'il regarde d'un plus grand prix. C'eſt une eſpéce d'hommage, qu'il paroît vouloir refuſer à vos charmes; mais il vous en dédommage, & vous le verrez dans plus d'un endroit de cette Lettre.

Il ne trouve point la *Conſtance*, qui annoblit l'homme, ſupérieure à la *Docilité*, qui vous caractériſe. Si celle-ci dégénére quelquefois en *Légéreté*, il avance que l'autre ſe

peut auſſi changer en *Opiniâtreté*, & ce vice cauſe de plus grands maux. Voilà déja, Madame, quelque avantage qu'il vous donne. Pour la *Prudence* qu'il trouve dans l'homme, il n'en fait pas tant de cas que de la *Sincerité*, vertu du ſiécle d'or, vertu dont les hommes dans les premiers ſiécles ſe faiſoient tant de gloire, qu'ils n'ont commencé à connoître la *Prudence*, qu'en mettant bas la *Droiture*. Cette qualité, Madame, autrefois le partage du genre humain, ſemble nous avoir abandonnés, pour s'attacher à vous. Cependant D. *Feijoo* ne peut déſavouer qu'il y a des femmes, qui au lieu de la *Sincerité*, n'ont que de l'*Indiſcrétion*, mais il épargne encore moins les hommes, puiſqu'il dit qu'il y en a qui au lieu de la *prudence* n'ont que de la *duplicité*, & de la *trahiſon*, défauts bien plus grands que l'*Indiſcrétion*. Outre ces trois belles qualités, qui vous rendent ſinon ſuperieures du

moins égales à l'homme, vous avez de plus la *pudeur*, dont un Payen même n'a pû s'empêcher de dire (c'eſt Diogene) qu'elle étoit la teinture de la vertu, grand éloge de la part d'un homme qui n'en eût jamais. La pudeur qui caractériſe ſi bien votre ſexe qu'elle ne l'abandonne pas même après la mort, puiſque ſelon ſa remarque, les corps des hommes noyés flottent ſur l'eau, couchés ſur le dos, & ceux des femmes couchés ſur le ventre : *Veluti parodi defunctarum parcente naturâ* : dit Pline (liv. 7. c. 17.) La *Pudeur*, dis-je, fait votre plus bel ornement, & eſt le plus grand avantage que vous ayez ſur l'homme.

Mais à toutes ces belles qualités que l'on vous reconnoît, & que perſonne n'oſera plus vous diſputer ; l'Auteur vous en trouve encore d'autres, ce ſont la *Prudence*, la *Force* & la *Conſtance*, qu'il ne

veut pas que l'homme ait ſeul en partage. Que répondront à cela ceux qui ſoutiennent, que les qualités par leſquelles les femmes l'emportent, tendent à les rendre meilleures, pour elles-mêmes, & que celles dans leſquelles les hommes ont l'avantage les conſtituent meilleurs, c'eſt-à-dire, plus utiles pour le Public, puiſque par des exemples que je vais vous rapporter d'après notre Auteur; il eſt prouvé que les femmes en joignant aux qualités qui leur ſont particulieres, celles qui ſont ordinairement le partage de l'homme, ſe ſont rendues néceſſaires ? En commençant par la *Prudence*, il met au nombre des femmes prudentes toutes ces anciennes Héroïnes que vous connoiſſez, comme *Semiramis*, Reine des Aſſiriens, *Artemiſe*, Reine de Carie, les deux *Aſpeſies*, l'une femme de *Periclès*, & l'autre Maitreſſe de *Cirus*, fils de *Darius No-*

tus, *Phila*, fille *d'Antipatre*, que ſon pere conſultoit même dans ſa jeuneſſe pour le Gouvernement de Macédoine, & qui par ſes ſtratagêmes tira de mille dangers l'étourdi & l'inſenſé *Démétrius* ſon mari, *Livie*, qui par ſa ruſe & ſa ſubtilité parut l'emporter ſur la pénétration d'*Auguſte*, l'embitieuſe *Agrippine*, dont les artifices lui furent auſſi préjudiciables, qu'à l'Univers, la ſçavante *Amalaſunthe* moins célébre par l'intelligence des Langues de toutes les Nations ſoumiſes à l'Empire Romain, que par ſa glorieuſe adminiſtration de l'Etat pendant la minorité d'*Athalaric* ſon fils. A ces Femmes prudentes de l'antiquité que D. *Feijoo* nous remet devant les yeux, je pourrois ajouter la vertueuſe *Pulcherie*, qui ſoutint le Trône chancelant d'*Arcadius* ſon frere, & une infinité d'autres, qu'il paſſe ſous ſilence pour ſe r'approcher de nos jours. Parmi celles qui ont fait

l'admiration de l'Europe, ſont *Eliſabeth* d'Angleterre, dont les vices ont égalé les vertus, & que la moitié de vos Anglois ne ſe repréſentent jamais que teinte du ſang de l'innocente Marie *Stuart*; *Catherine de Médicis*, qui ſçut maintenir l'équilibre entre deux Partis, pour empêcher la ruine de notre Monarchie : *Iſabelle* Reine d'Eſpagne, qui pour n'avoir pas eu le maniement des affaires a donné en pluſieurs occaſions des marques d'une prudence conſommée, & à laquelle on doit, ſuivant notre Auteur, tout l'honneur de la découverte du nouveau Monde, puiſqu'elle ſurmonta les craintes, & la nonchalance de *Ferdinand*.

Après toutes ces Héroines, l'Apologiſte avance encore, que parmi les Reines, qui ont gouverné avec une autorité abſoluë, la plûpart ſont célébres dans l'Hiſtoire. Mais il vous trouve malheureuſes de ce

que contre tant d'exemples illuſtres on vous allégue une *Brunehaut*, une *Fredegonde*, & les deux *Jeannes* de Naples. Si cela dépendoit de lui il n'en ſeroit plus fait mention dans l'Hiſtoire. Voyez, Madame, avec quel zéle il prend votre défenſe. Lacedémone où les femmes avoient part au Gouvernement. L'Iſle de *Meroé* formée par le Nil en Ethiopie, & où les femmes ont regné pendant pluſieurs ſiécles, *Boneo*, grande Iſle de la Mer de l'Inde, où ſuivant les Relations, les femmes regnent ſi bien que leurs maris n'ont d'autres prérogatives, que celles d'être leurs vaſſaux les plus qualifiés ; l'Iſle de *Formoſe* ſituée dans la Mer Méridionale de la Chine, & où les hommes confient aux femmes le miniſtere Sacerdotal, avec tout ce qui concerne les matieres de la Religion ; cette Iſle, où elles ſont encore les Interprétes de la volonté

de leurs Divinités, & où elles ont dans la Politique un pouvoir en partie ſuperieur à celui des Sénateurs, font voir à D. *Feijoo* comme vous êtes dignes de gouverner; mais pourquoi chercher ſi loin des exemples, l'Angleterre & les autres Pays, où par les Loix on eſt obligé de vous obéir, n'en fourniſſent-ils pas? Je penſe que dans une grande partie de l'Univers vous êtes aujourd'hui dédommagée de l'injurieux affront que vous firent autrefois les anciens Perſes, dont le ridicule fut ſi grand, que, » quand la veuve d'un de leurs » Rois, reſtoit enceinte, ſi leurs Ma- » ges les avertiſſoient qu'elle por- » toit dans ſon ſein un enfant mâle, » ils couronnoient le ventre de la » Reine, & proclamoient pour » leur Roi le *Fœtus*, lui donnant le » nom de *Sapor* avant que d'être » né. «

De la Prudence politique, ſans parler

parler de la Prudence œconomique ; que perſonne n'oſe vous diſputer, il paſſe à la *Force*, qualité, dit il, que les hommes ſe ſont appropriée, mais qui n'eſt pas moins le partage de votre Sexe. S'il avoit recours à l'*Ecriture*, & à nos *Légendes*, que d'*Héroines* dans l'ancien & le nouveau Teſtament ! Que de *Femmes Fortes* qu'il nous auroit remiſes ſous les yeux ! Mais l'Hiſtoire Profane ſeule lui ſuffit. Sans parler de celles qu'il a déja citées, il y trouve les *Tomiris*, les *Zenobies*, une *Arétaphile* épouſe de Nicocrate, Souverain de Cyrene en Lybie. » Dans la » grande ame de cette Princeſſe, dit- » il, l'amour le plus tendre de la Pa- » trie, la force la plus grande du gé- » nie, & ſon adreſſe la plus ſubtile du » raiſonnement paroiſſoient ſe diſpu- » ter réciproquement l'avantage : « *Dripetine* fille du Grand Mithridate, & Compagne inſéparable de ſon pere dans tous ſes dangereux

projets : *Clelie*, Dame Romaine, priſonniere de Porſenna, qui pour ſe ſauver, fendit à cheval ou à la nage les ondes du Tibre : *Arria* femme de *Cœcina Petus*, qui ne voulut pas ſurvivre à ſon malheureux mari : *Eppopine*, qui ſouffrit avec une conſtance ſinguliere, & les chagrins que lui cauſa *Julius Sabinus* ſon mari, qui s'arrogea le titre de *Céſar* dans les Gaules, & la mort que lui fit ſouffrir *Veſpaſien.*

A ces Femmes Fortes des premiers ſiécles il joint celles des derniers, en parcourant tous les Etats il trouve en France *Jeanne d'Arc*, autrement dite la *Pucelle d'Orleans*, auſſi connue en Angleterre qu'en France ; en Dannemarck *Marguerite de Dannemarck*, célébre dans le quatorziéme ſiécle, & qui conquit le Royaume de Suéde. *Marulle* native de Lemos, qui ſervant avec ſon pere pour les Vénitiens,

fit lever le ſiége de la Forteresſe de Cochin à Bacha Soliman dans la Marche Tréviſane: *Blanche de Roſſy*, femme de Baptiſte de la Porte Capitaine de Padoue, qui, après avoir défendu courageuſement *Beſſano*, fut priſe priſonniere, & s'ôta la vie, dans le tombeau de ſon mari pour ne pas ſurvivre à un opprobre reçu par le Tyran *Acciolin.*

Dans la Valteline *Bonne*, pauvre payſanne, qui Maitreſſe de *Brunoro*, illuſtre Guerrier Parmeſan, & enſuite ſon Epouſe, fut ſi intelligente dans l'art de la Guerre, qu'elle eut la conduite de pluſieurs entrepriſes. En Eſpagne *Mari Pita*, qui ſous Philippe II. donna des preuves de valeur contre les Anglois : *Marie d'Eſtrada*, qui femme d'un ſimple Soldat ſignala ſon courage dans la Guerre des Eſpagnols contre les Méxiquains. En Flandres *Anne de Bauſe*, qui dans

le dernier ſiécle pour garantir ſon honneur des inſultes des gens de guerre, cacha ſon ſexe ſous les habits du nôtre, prit le parti des armes, ſervit long-tems, & ſe diſtingua en pluſieurs occaſions. Voilà les Femmes *Fortes*, ſans parler des *Amazones*, dont l'Hiſtoire eſt confondue avec la Fable.

La Conſtance eſt auſſi le partage de votre Sexe, & contre ceux qui l'accuſent de manquer au ſecret, il ne peut mieux faire que de recourir encore à des exemples, pour prouver le contraire. Le premier qui ſe préſente à ſon eſprit eſt *Porcie*, fille de Caton, femme de *Marcus Brutus*, qui ſçachant le ſecret de la conjuration contre *Céſar* ne la révela jamais, & fut d'une conſtance héroïque à le garder. Vous avez, Madame, quantité d'exemples de femmes d'une conſtance invincible dans la garde du ſecret. La ſçavante *Damo* fille de Pythagore,

reçut de ſon pere en mourant tous ſes Ecrits, qui renfermoient les myſtéres les plus ſecrets de ſa Philoſophie, avec ordre de ne les jamais publier, quoique réduite à la derniere miſere, & pouvant vendre ces Livres pour une groſſe ſomme d'argent, elle aima mieux répondre à la confiance de ſon Pere, que de ſortir de ſa pauvreté. Dans une conjuration formée par *Ariſtogiton* contre *Hippias*, Tyran d'Athenes, une Courtiſane miſe à la torture pour lui en faire avouer les complices, ſe coupa la langue avec les dents plûtôt que d'en relever le ſecret. Dans la conjuration de *Piſon* contre *Neron*, il n'y eût qu'*Epicharis*, femme de baſſe naiſſance & inſtruite de tout, qui au milieu des tourmens ne déclara jamais rien, & mourut avec ſon ſecret. Que de femmes ſur le cœur des quelles les ſupplices les plus honteux n'ont pû faire le moindre effet !

En raſſemblant ſous un même coup d'œil les exemples de *prudence*, de *force* & de *conſtance*, que tant de Femmes ont donnés, je n'ai pas prétendu vous inſtruire, mais vous faire reſouvenir de ce que vous avez lû dans tant de Livres. Ici D. *Feijoo* qui ne veut pas paſſer aux yeux de ſes Lecteurs, pour un Ecrivain qui ne cherche qu'à flatter dans le parallele qu'il fait entre les hommes & les femmes, nous apprend » que Seneque à qui » le Stoiciſme ne permet d'épar- » gner perſonne, & que la ſeverité » rend exempt de tout ſoupçon d'a- » dulation, n'a pas fait une compa- » raiſon moins avantageuſe aux » femmes, puiſqu'il dit qu'elles » ſont abſolument égales aux hom- » mes dans toutes les diſpoſitions, » ou facultés naturelles, qui ſont » de conſéquence.* « Si quelqu'un s'aviſoit encore de vous diſputer

* *In conſ. ad Marciam.*

ces belles qualités du cœur, dont D. *Feijoo* trouve que votre ſexe eſt avantageux. Parce que je viens de vous en extraire vous voyez que cet Auteur irréprochable lui fournit des armes ; il ne s'étend pas avec moins de zéle ſur vos qualités de l'eſprit. Je vais examiner ce qu'il en dit, & autant pour vous amuſer que pour vous faire plaiſir, je vous en rendrai compte dans la premiere que j'aurai l'honneur de vous écrire. Je ſuis avec bien du reſpect,

MADAME,

Votre très-humble
& très-obéiſſant
ſerviteur.

A Paris ce 1. Février 1743.

A MILEDY W**.

XI. LETTRE.

S'Il y a eu des hommes aſſez injuſtes que de refuſer à votre ſexe toutes les qualités, que D. *Feijoo* ſoutient qu'il poſſéde. Il s'en eſt trouvé, & peut-être y en a-t-il encore, qui ravallent ſi fort votre entendement, qu'ils ne vous accordent preſqu'un *pur inſtinct*. Notre Auteur, Madame, ne ſe donne pas la peine de diſputer contr'eux. Il regarde comme des *Hyperboles badines* les diſcours ſuperficiels de je ne ſçais combien d'Ecrivains, d'ailleurs reſpectables, qui veulent que toute la ſcience d'une femme conſiſte à arranger du linge dans une armoire. Si la plus grande partie de votre ſexe ne ſçait rien davantage, s'enſuit-il qu'il n'ait pas

de talent pour autre choſe.

Le P. Malbranche dans ſa *Recherche de la vérité*, vous donne un avantage réel au-deſſus des hommes dans la faculté de connoître les choſes ſenſibles, & vous abaiſſe beaucoup par les idées abſtraites. Appuyé ſur des principes mal réfléchis, ou entraîné par le vulgaire, il n'a pas voulu faire attention, que ſi les femmes raiſonnent moins bien que les hommes ſur les matieres abſtraites, cela ne provient pas de l'inégalité de talent, mais de la différence de l'application, & de l'uſage. Un homme même d'une grande capacité, qui voudroit diſcourir ſur des ſciences auſquelles il ne s'applique point; & dans leſquelles il n'eſt pas verſé, paroîtroit très-borné. Eſt-il donc étonnant, qu'une femme qui n'aura pas étudié les choſes abſtraites n'en puiſſe raiſonner? Mais ſi elle eſt ſenſée, ſi elle a l'eſprit guay

qu'on s'entretienne avec elle ſur les délicateſſes de l'amour Platotique, elle l'emportera de beaucoup, ſur l'homme le plus ſçavant, qui ne s'eſt point attaché à examiner ces *bagatelles de caprice.*

Parmi ceux, Madame, qui donnent l'avantage à l'entendement de notre ſexe ſur celui du vôtre, il y en a qui ne ſe fondent que ſur l'expérience, & d'autres qui rapportent des raiſons phyſiques. L'Auteur Eſpagnol avance contre les premiers que l'expérience eſt trompeuſe; & d'ailleurs en faveur de l'expérience il cite deux grands témoins en votre faveur, l'un eſt le ſçavant & célébre Portugais *Dom François Emmanuel*, qui dans ſa lettre du *Guide des Maris* ne ſe contente pas de vous laiſſer l'égalité avec les hommes dans ce qui regarde la partie de l'*entendement*, mais qui vous accorde même quelque avantage. L'autre eſt le ſçavant Abbé de *Bellegarde*

François, qui dans ſes *Lettres curieuſes de Littératures & de Morale*, aſſure que l'eſprit de votre ſexe n'eſt en rien inférieur à celui des hommes pour toutes ſortes de ſciences, d'arts, ou d'emplois. Le témoignage de ces deux Auteurs eſt d'une grande autorité. *Dom Emmanuel* dans ſes voyages, a eu occaſion de fréquenter beaucoup de femmes, ainſi que l'Abbé de Bellegarde qui s'eſt trouvé à Paris au milieu du grand monde. De l'expérience, qu'il croit avoir ſuffiſamment détruite, Dom *Feijoo* paſſe à des raiſons de Phyſique pour remettre au moins *une égalité d'entendement* entre les deux ſexes. S'il y avoit quelque différence, elle ne pourroit venir que de l'*inégalité entitative des ames*, ou de la *différence de l'organiſation*, ou de la *conſtitution particuliere* des corps des deux ſexes. En examinant ces trois points. Il trouve l'*inégalité entitative des*

ames impoſſible, parce que ſuivant l'opinion commune des Philoſophes toutes les ames raiſonnables ont les mêmes perfections. Si cela n'étoit pas il faudroit que l'on prouvat comment Dieu choiſit les meilleurs ames pour les hommes,& laiſſe les moins parfaites pour votre ſexe. Cela eſt-il poſſible? Vous ſentez comme moi, Madame, qu'il faut ici diſtinguer le Phyſique du Moral, car je ne dois pas m'éloigner du ſentiment de l'Auteur, qui ne veut qu'établir une parfaite égalité Phyſique entre les ames. Il finit cette queſtion par dire que les femmes, qui ſoutiennent que les ames ne ſont ni mâles, ni femelles, peuvent perſiſter dans leurs ſentimens, parce qu'elles ont raiſon.

Quant à la différence de l'*organiſation*, il convient que c'eſt d'elle que dépend le plus ou moins de clarté à comprendre: » Non ce-» pendant, dit-il, de la différente

» organiſation ſenſible des plus » grandes parties, mais de l'orga- » niſation inſenſible des parties les » plus petites, comme par exemple » de la différente tiſſure ou ferme- » té des fibres très-minces du plus » ou moins de concavité, de nette- » té, de propreté, des canaux très- » étroits, où paſſent les eſprits. »

Mais en quoi les hommes diffé-rent-ils des femmes dans les organes qui ſervent à la faculté intellectuelle, c'eſt ce que la curioſité des Anatomiſtes n'a pû encore découvrir, ils ne trouvent que la différence dans les organes que la nature a deſtinés à la propagation de l'eſpéce. Il y a des hommes, dit votre Apologiſte, également habiles, quoiqu'*organiſés* différemment, & d'autres, qui quoiqu'*organiſés* de la même maniere n'ont pas les mêmes facultés de l'ame. Il en eſt de même de votre ſexe. De tout cela que peut-on conclure ? Que n'é-

tant point formées différemment des hommes dans les organes qui ſervent à la faculté intellectuelle, vous avez la même habilité d'eſprit.

Pour ceux qui veulent fonder l'infériorité de votre entendement ſur la différence du tempéramment, ils n'ont pas plus de raiſon. Qu'eſt-ce qui peut ſçavoir quel eſt l'eſpéce de tempéramment, ou de conſtitution néceſſaire pour avoir un entendement & un eſprit meilleur. D. *Feijoo* épluche ce que Ariſtote a dit ſur ce ſujet, & comme ce Philoſophe enſeigne que le tempérament froid eſt plus favorable que le chaud pour le raiſonnement, il en abandonne les preuves pour examiner ſi l'humidité, en quoi vous l'emportez ſur nous, cauſe quelque détriment dans la partie intellectuelle. Il viſite en Phyſicien le cerveau de l'un & de l'autre ſexe. Il ſe tranſporte dans les lieux humides & dans les pays chauds, ſous

un Ciel ſerain, & ſous un Ciel toujours pluvieux, ou nebuleux, & trouvant que l'humidité de tempérament n'eſt point oppoſée à la pénétration de l'eſprit, il aſſure que vous n'êtes point inférieures aux hommes dans le raiſonnement.

Ce n'eſt pas aſſez pour lui de vous avoir défendues contre *Ariſtote*, & les *Ariſtoteliciens*. Il prend encore votre parti contre le P. *Malbranche* & les autres *Carteſiens*, qui refuſent aux femmes une égalité d'entendement avec les hommes, parce que les fibres de votre cerveau ſont plus délicats, ou plus molles; il vous rend cette égalité d'entendement, que je ne ſçais combien de Philoſophes vous avoient ôtée, les uns d'une façon, les autres d'une autre.

Des Apretés de la Phyſique ſur leſquelles je n'ai fais que paſſer légerement, D. *Feijoo* vient aux amenités de l'Hiſtoire, pour prouver

plus agréablement par des exemples que l'entendement des femmes n'eſt pas moins propre que celui des hommes pour les ſciences même les plus difficiles. C'eſt par ce moyen qu'il eſpére convaincre mieux le vulgaire, qui ſe laiſſe communement plûtôt frapper par les exemples, que par les raiſons. L'Eſpagne, qui paſſe pour peu fecondes en Gens de Lettres a produit beaucoup de femmes célébres en tout genre de Littérature. Celles que Dom *Feijoo* cite ſont *Dona Anne de Cervaton* Dame d'honneur de la Reine Germaine de Foix plus célébre pour ſa ſcience & ſes précieux talens, que par ſa beauté : *Dona Eliſabeth de Joya*, qui fleurit dans le XVI. ſiécle étoit très-ſçavante Théologienne. *Louiſe Sigée* native de Tolede ſçavante dans la Philoſophie & les Belles-Lettres, ſçavoit le Latin, le Grec, l'Hébreu, l'Arabe & le Syriaque : *Dona Oli-*

va

va *Sabuco de Nantes* native d'Alcaraz fut d'un eſprit ſupérieur en matiere de Phyſique, de Médecine, de Morale & de Politique : *Dona Bernardine Ferrejoa* Dame Portugaiſe, ſçavoit la Poëſie, l'Eloquence, la Philoſophie, & les Mathématiques. *Dona Jeanne Morelle* native de Barcelone, fut un prodige de ſcience ; & la célébre Religieuſe du Mexique Sœur *Jeanne Ignez de la Croix* connue par ſes Poëſies ſçavantes & ſpirituelles.

Des ſçavantes Eſpagnoles Dom *Feijoo* paſſe aux ſçavantes Françoiſes, dont je ne crois pas devoir vous parler parce que vous êtes inſtruite de l'Hiſtoire de notre Littérature. Les femmes ſçavantes d'Italie qu'il cite ſont *Dorothea Bucca* native de Boulogne qui y eut le bonnet de Docteur, & y profeſſa pendant long-tems : *Iſolla Nogarola* l'Oracle de ſon ſiécle ſçavoit la

Philoſophie, & la Théologie, & égala en éloquence les plus grands Orateurs de ſon tems : *Laura Cereti* native de Breſcia enſeigna publiquement la Philoſophie dès l'âge de dix huit ans: *Caſſandre Fidéle* Vénitienne célébre dans l'intelligence de la Langue Grecque, dans la Philoſophie, la Théologie, & l'Hiſtoire. *Catherine Cibo* Ducheſſe de Camerins, ſçavoit le Latin, le Grec, & l'Hébreu, la Philoſophie, & la Théologie. *Marthe Marcine*, qui quoique pauvre, apprit promptement les Langues Latine, Grecque, & Hébraïque & faiſoit de bons Vers. La derniere de ces Italiennes ſçavantes qui peut être regardée la premiere ſans faire d'injuſtice aux autres eſt *Lucretia Halena Cornaro Piſcopia* qui ſçut toutes les Langues vivantes de l'Europe. *Anne Marie de Schurman* a été la gloire de la haute & baſſe Allemagne.

On n'a point connu, dit D. *Feijoo* de capacité ſi univerſelle dans l'un ou l'autre ſexe.

Notre Auteur, Madame, ne s'eſt pas propoſé de donner un catalogue de toutes les femmes ſçavantes, & celles qui ſe ſont rendues célébres en Angleterre ne ſont pas venues à ſa connoiſſance. Que par ces exemples, que ceux qui veulent diminuer en vous les qualités de l'eſprit, voyent combien vous êtes propres pour les Sciences. Toutes celles qui ſe ſont appliquées aux Belles-Lettres y ont fait des progrès conſidérables, au lieu que parmi les hommes, dit D. *Feijoo* de cent qui étudient il s'en trouve à peine trois ou quatre vraiment ſçavans. Il eſt vrai, Madame, que parmi vous il n'y a que celles qui ſe ſentent un goût marqué pour les ſciences qui s'y appliquent, mais parmi nous on ne fait aucun choix.

Ce n'eſt pas aſſez pour notre ſçavant Eſpagnol d'avoir prouvé par des raiſons Phyſiques, & des exemples tirés de l'Hiſtoire que pour le moins il y a entre vous & nous une égalité tant dans les qualités du cœur, que dans les facultés de l'eſprit, il prouve encore par des exemples que vous n'avez pas moins d'aptitude pour les *Arts*, comme la Peinture, la Sculpture, & la Muſique, que pour les Sciences. En Italie *Sophonisbe*, *Lucie*, & *Europe* d'*Auguſcivole*, toutes les trois ſœurs, ſe ſont rendues célébres dans la peinture : *Irene de Spilembergue* Venitienne fut habile dans le même art. L'Italie a encore produit des femmes fameuſes dans la Sculpture, comme *Properce de Roſſi* généralement applaudie pour ſes beaux deſſeins, & *Labinie Fontana* plus que toutes autres. En France *Eliſabeth-Sophie Cheron* connue ſous le nom

de Madame *la Haye*, & pluſieurs autres. Parmi celles qui s'appliquent à la Muſique elles y font autant de progrès que les hommes. Par toutes ces preuves vous voilà, Madame, égales aux hommes dans l'aptitude pour les Arts, les Sciences, & le Gouvernement Politique & Oeconomique, & D. *Feijoo* dit avoir traité cette matiere, non pour augmenter la preſomption dans votre ſexe, mais pour la détruire dans le nôtre.

» Que d'hommes enorgueillis de » la ſupériorité imaginaire de leurs » talens oſent à la faveur de cette » penſée chimérique entreprendre » des conquêtes criminelles ſur l'au- » tre ſexe ! . . . Que les femmes ſça- » chent donc, continue-t-il, que » leur entendement n'eſt point in- » férieur à celui des hommes, el- » les ſeront par-là en état de refuter » avec confiance leurs ſophiſmes,

» ou les égaremens ſe cachent ſous » le manteau de la raiſon. »

Enfin, Madame, ce louable Ecrivain n'a eu d'autre but que de faire voir l'utilité qui doit revenir dans le moral aux deux ſexes en les titant de l'erreur où ils ſont ſur leur prétendue inégalité, & il croit que cette erreur eſt la cauſe d'une infinité de deſordres, que quelques femmes commettent, mais dont les hommes ſont preſque toujours les premiers Auteurs.

Je vous avouerai Madame, que j'ai lû ce diſcours avec un vrai plaiſir. Dans le *Moral*, & dans le *Phyſique*, il ne vous a pas trop flattées. Les qualités qu'il vous donne à le bien prendre vous appartiennent. Mais il y en a qui vous caractériſent, & d'autres qui ne vous ſont qu'accidentelles. Pour l'égalité d'eſprit, on ne peut vous la diſputer. *Ariſtote* même vous accorde une

ſupériorité d'entendement. Il eſt vrai que vous avez plus de délicateſſe, & nous peut-être un peu plus de ſolidité, pardonnez à ma ſincérité, mais c'eſt le ſentiment commun.

D. *Feijoo* a recours aux lieux communs pour prouver ce qu'il avance, & peut-être a-t'il eu recours à trop d'exemples; mais ce diſcours paroît être écrit pour les ſçavans, comme pour les ignorans, & plus peut-être en faveur de ces derniers, afin de détruire les erreurs populaires. Il eut donc bien fait de ſerrer davantage ſa matiere, de l'égayer & de l'écrire en un mot plus en Hiſtorien, qu'en Philoſophe.

Je crois que cet éloge ſera de votre goût, vous n'y trouverez de neuf que les raiſonnemens phyſiques qu'il a employés pour combattre *Ariſtote*, le P. *Malbranche*, & ceux qui ont penſé à

votre deſavantage. Dans les Lettres que je vous écrirai, je continuerai à vous rendre compte des nouveaux Romans, qui paroîtront, & de ceux qui ont paru. Je ſuis avec un attachement reſpectueux,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

A Paris ce 10. Février 1743.

Fin de la ſeconde Partie.

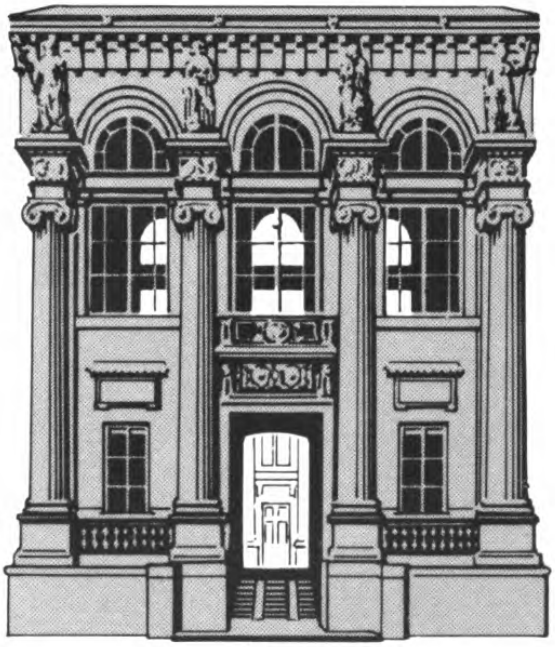
APPRO-

881833

Librairie Paul Jammes
24.1.1989
[ZAH.]

LSS/134/B8

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

Vet. F